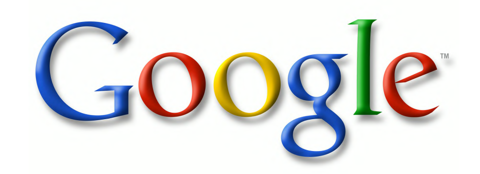
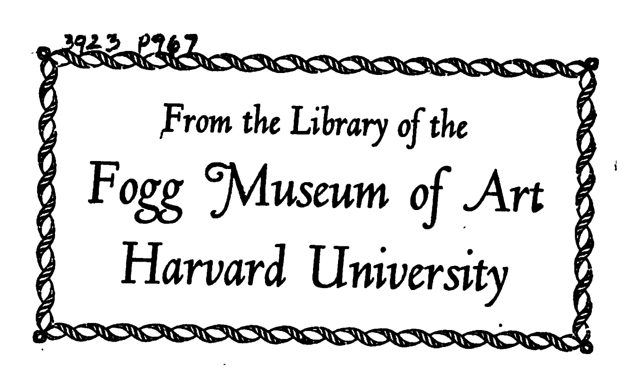

Google


3923 P967
From the Library of the
Fogg Museum of Art
Harvard University

# VOYAGE

AU

# PAYS DES PEINTRES

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

MARIO PROTH

# VOYAGE

AU

# PAYS DES PEINTRES

## SALON DE 1876

*AVEC DESSINS AUTOGRAPHES*

DE

M. Albert-Lefeuvre, Mlle Sarah Bernhardt,
Mme Léon Bertaux,
MM. Abel Boudier, Ferdinand Chaigneau, Benjamin Constant,
Henry Cros,
Carolus Duran, François Flameng, Gustave Guillaumet,
Emmanuel Lansyer,
Jean Laurens, Mme Madeleine Lemaire, MM. Auguste Lepère,
Léon Lhermitte, Antonin Mercié,
Alfred Meyer, Auguste Préault, Émile Renard.
Alfred Roll, Théodore Valerio.

(Deuxième Année)

PARIS
HENRI VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, quai Voltaire, 25.

1876



A MON AMI ANDRÉ LEFÈVRE

# AU LECTEUR

---

Ceci est notre second *Voyage au pays des peintres*.

Le premier a paru en 1875. Le public l'a bien accueilli. La presse l'a soutenu. Il a éveillé dans le monde de l'art, et dans celui de la politique, de flatteuses sympathies qui se sont manifestées par des encouragements peu équivoques.

Voilà pourquoi nous continuons. Au public de juger si nous avons tort. A nos bienveillants « entraîneurs » de décider s'ils se sont, oui ou non, mépris.

Nous croyons, cette fois encore, n'avoir failli ni à l'indépendance, ni à la modération. Nous critiquons les œuvres, souvent aussi les règlements et institutions. Toujours nous respectons les personnes. L'art français, libre ou

officiel, a ceci de glorieux : l'on n'y rencontre partout et chez tous que dévouement patriotique et honorabilité parfaite.

Notre second *Voyage* paraît un peu tard, plus tard même que le précédent. Sur celui-ci, le Salon avait trente jours d'avance. Sur celui-là, il en aura cinquante.

On nous en voit tout contrit, mais n'y pouvant rien. Un livre, si minime qu'il soit, ne s'improvise pas. Nous avons tâché de faire mieux et plus complet. Nous avons plus longuement et plus mûrement étudié chaque forme de l'art. Le *Voyage* de 1875 n'avait eu que neuf dessins autographes. Vingt et un artistes, en 1876, ont répondu à notre appel avec un empressement gracieux dont nous les remercions vivement et publiquement.

Et puis le faut-il répéter ? Nous tenons en médiocre estime le fameux principe d'actualité. Un Salon français a bien le droit de se survivre un an, alors que se survivent des années tant de livres creux ou malsains, de pièces ridicules, de politiques si résolûment conservateurs et de beautés si énergiquement conservées.

M. P.

---

# VOYAGE

AU

# PAYS DES PEINTRES

## CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Ce que nous fîmes, il y a un siècle. — Un drôle de pays. — Une drôle de République. — Japonisme et colorisme. — Notre plume de Juif-Errrant. — Une grosse nouvelle. — A qui le premier pas ? — Les manitous de l'hébertisme. — Rassurez-vous ! — Le monstre est serviable. — De petits pelotons sans officiers. — Les vacuités inénarrables. — Il s'agit de s'entraîner. — Gare au réveil !

Il y a tantôt un siècle — un siècle de douze mois — assez léger d'illusions et plus encore de préjugés, très-largement pourvu de bonne volonté, nous entreprîmes un premier voyage au pays des Peintres.

Etrange voyage, fort intéressant sur ma foi, mais autrement malaisé qu'on ne pense, dans un étrange pays. La population en est nombreuse, et les statisticiens assurent même qu'elle prend chaque année un accroissement notable, sinon inquiétant. Les naturels, de prime abord, ont l'air séduisant et pittoresque, voire truculent, comme l'on disait aux heures déjà lointaines du romantisme. Leur religion, une religion d'Etat, plus apparente que réelle, mal définie,

confusément formulée et tiraillée en maintes sectes rivales, a pour nom générique : l'Art. Une sorte de mythologie composite, un « arlequin » de croyances et de traditions multicolores, raccolées en tous temps et toutes contrées, où semblent très-particulièrement vénérés des dieux correspondant à ceux que l'antiquité appelait Mercure et Plutus.

Ils sont en général assez chauvins, c'est-à-dire très-fiers de leur pays qui est fort beau d'ailleurs et qu'ils considèrent comme le plus beau du monde, si bien qu'ils négligent volontiers de connaître les autres. Rarement ils s'expatrient pour visiter la littérature, la philosophie, la science.

Ils accueillent les étrangers en raison de l'enthousiasme qu'ils professent et surtout qu'ils réalisent pour les produits indigènes. Leurs habitudes sont régulières, leurs mœurs bourgeoises. Ils sont travailleurs et industrieux. On compte parmi eux beaucoup d'habiles artisans, et ils ont pour le commerce un goût très-vif, justifié par de remarquables aptitudes.

Leur constitution intérieure ou, pour mieux dire, leur façon de vivre ressemble vaguement à une espèce de république très-oligarchique, même féodale, menée cavalièrement par quelques bonzes qu'on nomme académiciens, et de gros seigneurs financiers qui tiennent boutiques de tableaux. Bien que leur civilisation soit en somme très-avancée, ils n'ont qu'une médiocre appétence pour la liberté. Quand ils la pratiquent, c'est sans le savoir et sous forme d'excentricité. L'égalité conviendrait mieux à leur penchant naturel vers la jalousie. Quant à la fraternité, elle n'a fait encore dans leur pays que de rapides apparitions. Leurs partis se divisent et s'agitent en des querelles byzantines sur l'être et le non-être, le moi et le non-moi, sur le naturisme et le colorisme, le

réalisme et l'impressionnisme, le japonisme et le classicisme, et autres joyeusetés non moins transcendantes.

Au demeurant les meilleurs fils du monde. Et l'on ne s'étonne pas de rencontrer chez eux plus d'un esprit supérieur, plus d'un cœur généreux, avant-garde évidente d'une révolution peut-être prochaine.

Résolûment donc, allègrement même, nous avons repris notre plume de Juif-Errant. Aussi bien le pays des peintres nous a laissé une indéniable curiosité, de charmants souvenirs et de précieuses relations. Quelques touristes en outre, des étrangers récidivistes, de simples gens de public enfin, comme votre serviteur, nous ont bien voulu donner rendez-vous pour le présent pèlerinage qui promet, le bruit en a couru, divertissements, émerveillements, surprises et méprises de toute sorte. C'est en leur courtoise et fidèle compagnie que, modeste narrateur de notre impression personnelle, nous espérons accomplir désormais, quand le cœur nous en dira, un annuel *Voyage au pays des peintres.*

Tout d'abord, profitons de l'exceptionnel et fugitif moment de l'Exposition pour remplir un élémentaire devoir. Apportons à ce pays aimable, quoique fermé, une grosse nouvelle, dont il n'a certes qu'un minime soupçon et pas le moindre souci : la République française est définivement fondée.

C'est pour lui un fait plus considérable qu'il ne se l'imagine. Sa petite manière de république, à lui, est enclavée dans cette grande-là plus étroitement que n'est celle de Saint-Marin dans la quasi-répu-

blique appelée encore le royaume d'Italie. La petite est tributaire, sujette, ou mieux citoyenne de la grande qui doit en revanche à la petite toutes les protections, tous les encouragements inspirés par la plus maternelle des sollicitudes.

Mais le premier pas, nous l'écrivions il y a un an, nous le répétons aujourd'hui et nous y reviendrons demain avec une croissante insistance, le premier pas à faire est du côté de MM. les peintres et consorts. Français, ils ne sauraient renier leur patrie, la plus féconde et la plus libérale des patries artistiques du globe. Artistes, c'est-à-dire privilégiés de l'intelligence et de la faveur publique, ils ne pourront, sous peine de ridicule déchéance, plus longtemps s'isoler du mouvement irrésistible de la démocratie moderne. Leur demande-t-on pour cela de vaguer par les rues en braillant: la liberté ou la mort! Ils n'aboutiraient qu'au plus prochain poste pour y cuver tranquillement leur anachronisme. Exige-t-on d'eux qu'ils sacrifient sur l'autel en simili-marbre de l'intransigeance aux manitous de l'hébertisme, qu'ils pénètrent à main armée dans les temples des faux dieux pour y briser les idoles, qu'ils exécutent avec accompagnement de danses pyrrhiques et des brandissements de tomawaks une hécatombe vertigineuse des Nestors de l'Institut? Exige-t-on d'eux enfin qu'ils n'exposent désormais à l'admiration de leurs concitoyens que des portraits ressemblants de l'Ami du Peuple ou la promenade authentique de la déesse Raison?

Qu'ils se rassurent! On ne leur demande rien de pareil, non plus que de briguer le consulat ou la magistrature suprême de leur hameau natal.

Beaucoup moins dangereuse est leur tâche, infini-

ment plus facile et plus profitable. Ce qu'on leur souhaite dans leur intérêt le mieux entendu, c'est qu'ils relèguent pour toujours dans la fameuse armoire aux vieilles lunes cette indifférence superbe pour la politique par eux professée jusqu'ici, à fort peu de génies près.

La politique, en effet, la politique républicaine et nationale n'est plus affaire de lutte ardente ou d'escarmouches quotidiennes. C'est une science de paix économique et sociale, une encyclopédie agissante et sereine, une satisfaction progressive des intérêts supérieurs du travail dans tous ses modes, de l'intelligence sous toutes ses formes.

Que les artistes daignent donc se familiariser avec le monstre ! Indulgent et serviable à tous, il n'est terrible pour personne. Qu'ils entrent gaiement dans la vie générale, qu'ils apprennent l'idée moderne par la fréquentation des profanes, par la pratique constante, si aisée, de leurs devoirs et l'exercice, si peu ardu, de leurs droits de citoyens ! Qu'ils retrempent leur imagination épuisée, très-épuisée, dans la contemplation du présent, et dans l'étude sévère du passé! Tous deux, le passé incommensurable, le présent immense, n'ouvrent-ils pas l'infini aux talents vigoureux ?

Qu'ils observent enfin de près, de très-près, qu'ils comprennent et puis qu'ils essayent, timidement d'abord, par petits pelotons sans officiers, après une petite, toute petite abjuration de leurs rivalités et rancunes, cette force irrévocablement victorieuse, absolument toute-puissante, l'association libre des efforts et des sacrifices, des intelligences et des volontés, qui est à la fois tout le secret de la République et tout l'avenir des générations nouvelles.

Bien d'autres travailleurs, tout aussi sympathiques et nobles que les artistes, l'ont comprise avant eux, cette force, et elle leur a dispensé déjà dans une large mesure ses deux inséparables bienfaits : l'émancipation et le progrès.

Par elle ils se dégageront lentement peut-être, mais sûrement, de toutes ces domesticités mercantiles, de toutes ces attaches industrielles qui rabaissent infailliblement l'art sans jamais grandir l'artiste. Ils secoueront l'un après l'autre tous ces protectorats officieux, legs humiliant des époques disparues. Ils répudieront toutes ces fausses doctrines d'obédience irréfléchie aux inénarrables vacuités de l'enseignement officiel. Ils s'entraîneront, et avec eux le public si docile et si maniable, prompt à comprendre et à encourager les entreprises jeunes et viriles. Et avec le public ils entraîneront l'Etat lui-même, dont l'aide leur sera d'autant plus utile et honorable qu'il se confondra de plus en plus, par la force républicaine des choses, avec la nation elle-même.

Et, pour tout résumer, ils aborderont une prospérité normale et rationnelle, si préférable à tous ces engouements factices, à ces hausses malsaines dont les pourrait bien désabuser tôt ou tard quelque formidable réveil.

---





## CHAPITRE II

SOMMAIRE : Et Puvis de Chavannes... — Décembre et Panthéon. — Nulle pourtraicture auguste. — Sire, faites grand! — M. Benjamin Constant. — Oh! la triomphale marche! — Croissant contre croix. — Le vieil orme de l'Institut. — M. Firmin Girard et le baptême du petit Léon. — On demande une horloge. — Le chemin de Damas. — Les fleurs et M. Perrachon. — J'aime Protais. — La *Question* de M. Olivié et le Congrès catholique. — Simples ruffians. — De Paal et Rousseau. — Pointelin et *Melancholia*.

Et Puvis de Chavannes monte, monte toujours à la porte du Salon son éternelle faction. Toujours, il vous accueille, grave et mystique, en haut de l'escalier. Et toujours il a quelque pieuse histoire à vous conter.

L'an dernier, il nous apprit Sainte-Radegonde. Plus intéressant cette fois, car il y a dans ses trois grands cartons des choses exquises, des inspirations vraiment magistrales, il rappelle aux Parisiens leur bergère aimée, cette bonne Sainte-Geneviève à qui Trochu demanda de vaincre Bismarck comme elle avait convaincu Attila. Ces cartons annoncent des fresques. Tantôt vous les verrez dans ce Panthéon que jadis le prince de Décembre prit aux grands hommes qui le gênaient, sous prétexte de le rendre à Dieu avec qui il ne se gênait pas.

*Turba ruit*, et nous la suivons. D'un regard inquiet, nous interrogeons le salon carré. Mais en 1876,

point de peinture officielle. Nulle pourtraicture auguste. Oh! merci.

Contemplons donc tout à notre aise le *Mohammed* de M. Benjamin Constant. A la place où se balançaient, il y a un an, hauts dans l'espace, les sept pendus de M. Beckers, surgit une toile de dimensions plus gigantesques encore. Quelle tarentule a piqué nos artistes, et seraient-ils épris de « faire grand » comme le Sire de M. Clément Duvernois? Pourquoi pas, après tout, si les grandes toiles sont grandement remplies? Nous en serons quittes pour surélever nos appartements. Ils en ont bien besoin.

Disons-le vite, si grande est la toile de M. Constant, grand fut son courage et grand fut son effort.

« Mohammed] II [ayant appris que Constantinople « était au pouvoir de ses troupes, y fit son entrée « vers le milieu du jour par la porte Saint-Romain, « entouré de ses vizirs, de ses pachas et de ses « gardes. Sa marche fut triomphale. » Telle est la brève et significative légende tirée de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Hammer, qu'on lit au bas du présent tableau.

L'auteur, on se le rappelle, fut médaillé (de 3e classe) en 1875, pour son tableau des *Prisonniers marocains*, « bien vu, bien pensé, très-habilement composé. » Epris de l'Orient, et je comprends cela, M. B. Constant y est resté, et l'Orient, cette fois eucore, lui vaudra un succès. De l'anecdote, il s'est élevé d'un coup d'aile à la plus haute histoire. Grâces lui en soient rendues! C'est avec une joie réelle que nous accueillons les évidents symptômes d'une si désirable renaissance de la peinture historique. C'est par elle du reste que se distingue le Salon de 1876, et par le portrait, non par le paysage qui semble pâlir.

Triomphale est la *Marche de Mohammed*, comme l'a si bien indiqué l'historien dans sa simplicité profonde, une vraie marche de conquérant religieux. Triomphale est la litière de cadavres qui jonche la route de l'impérial cortége : cadavres d'enfants, de femmes, de chevaux, cadavres de soldats, de chevaliers, de prêtres dont les mains raidies serrent qui une épée, qui une châsse, qui un trésor. La mort n'a point assez travaillé, paraît-il, dans cette ville conquise? La revoici, impatiente et farouche. près du glorieux sultan, sous la forme d'un exécuteur noir, le cimeterre en main. Ainsi se traitent les empereurs, ainsi les croissants et les croix sur le dos de leurs sujets et croyants.

On retrouve dans le *Mohammed* le style déjà puissant des *Prisonniers marocains*, avec ses imperfections, mais aussi avec ses qualités en progrès. L'empereur turc et son cortége ont quelque allure de cinquième acte d'opéra. Quoique très-réussi, le premier plan est un peu confus. Il manque de la perspective à cette vaste composition, qui ne gagne point à l'éloignement. Certains détails, comme le cheval gris perle de Mohammed, ont trop préoccupé l'artiste, et ils encombrent la scène. Très-juste et très-sobre, la couleur est toujours un peu dure, et nous croyons que M. Benjamin Constant fera bien d'étudier son modelé. Ces réserves une fois posées, l'on ne saurait nier la brillante imagination de l'auteur, la fermeté de son dessin, l'audace de sa conception, l'originalité de son œuvre.

En outre du résultat acquis, il y a dans ce talent de grosses promesses. M. B. Constant est jeune, et la voie est longue devant lui. Qu'il la poursuive résolûment et sagement, de ce pas sûr et hardi. Bien

qu'élève de M. Cabanel, il deviendra, n'en doutez pas, l'un des maîtres qu'attend l'École française, depuis si longtemps, sous le vieil orme de l'Institut.

Fidèle à la loi des contrastes, l'administration a donné pour voisin de succès à ce grand *Mohammed*, que nous signalons à la mélancolique admiration de M. l'ambassadeur de Turquie, le petit *Marché aux fleurs*, autrement nommé le Lot de cent mille francs. Car c'est là, nous dit-on, le prix qu'en réclame son heureux auteur, M. Firmin Girard.

Il a aussi sa légende, ce tableau. Tout Paris, au baptême du petit Léon, la chanta :

« Que c'est comm' cent bouquets de fleurs! »

Tout est fleur là-dedans. Les bouquetières font concurrence à leurs pivoines. Les belles dames qui achètent les belles fleurs et les beaux messieurs qui voudraient bien acheter les belles dames qui achètent les belles fleurs, sont des gravures de modes en pleine floraison. Sur l'impériale de l'omnibus qui passe on cueillerait des tulipes. Tout le monde flaire et s'extasie, subodore et se pâme. Seul, le Calchas de la *Belle Hélène* s'enfuit épouvanté. On ne regrette qu'une chose dans cette bruyante effforescence, c'est par un ingénieux mécanisme une vraie horloge, une horloge qui marche et qui sonne dans la tour du palais de justice, et sur la tour un drapeau qui flotte, et l'omnibus qui se dandine!

Y a-t-il du talent? Oui, et beaucoup. Du métier? Oh! certes, et du plus florissant. Il y a quelques années, s'il nous souvient, M. Firmin Girard eut en même temps une toile admise et une refusée. Celle-ci était une étude remarquable de femme nue, fort ap-

préciée à la contre-épreuve; celle-là était une *Toilette japonaise.* D'où le chemin de Damas (vieux style), qui a conduit M. Girard au *Marché aux fleurs* et à la fortune. C'est égal, nous voulons espérer encore qu'un jour M. Firmin Girard, élève de Gleyre, reprendra vertueusement la route qui lui fut naguère fermée par un inepte jury ?

Aimez-vous donc les fleurs ? Passons rapidement devant cette bonne marine de Poirson, un médaillé de 1875, et, dans la salle voisine que vous semble-t-il de ces roses si tendres et si délicates sur ce drap d'or si éblouissant ? La fraîche idée que voilà ! Bizarre et adorable mélange, n'est-ce pas, que cet épanouissement de nuances dans ce pétillement d'étincelles ? Un très-bon point à l'inventeur de ce délicieux bouquet d'artifice, M. Perrachon, élève des Beaux-Arts de Lyon.

On s'arrête volontiers devant la *Garde du Drapeau,* (*Souvenir de Metz*). C'est du Protais du meilleur cru. C'est robuste et franc. La composition est simple, elle est émouvante. J'aime Protais. C'est un sincère, et combien supérieur à Pils, dont l'exposition récente n'a mis au jour qu'une honorable et laborieuse médiocrité !

Un peu plus loin, j'aime assez la *Question*, d'Olivié. Ce petit tableau, qui attire maint curieux, serait dans la salle du Congrès catholique un assez heureux pendant à celui de Steinheil, qui traita l'an dernier le même sujet avec un succès égal. C'est une peinture solide, étudiée, nette et précise. Les personnages sont bien groupés, les types bien compris. Tout ce monde, vulgaire et administratif, exerce sans trépider autre-

ment un métier quotidien. Les inquisiteurs n'affectent aucun air démoniaque. Ce ne sont que greffiers roides et rogues. Les aides-bourreaux ne sont que simples ruffians, aux faces épaisses, dont l'abrutissement, à certaines heures, doit s'étaler en jovialité paterne. Que si l'on nous accuse d'être entraînés par le sujet, on demande à tous artistes et connaisseurs ce que, par exemple, ils pensent des raccourcis et du modelé de ce corps humain que fait valoir un pieux écartèlement.

Tout en cheminant, nous passons entre deux bien jolis paysages.

L'un est la *Mare aux Grenouilles*, de M. Ladislas de Paal, un jeune artiste qui fut fort apprécié au Salon précédent. C'est un des peintres tenanciers de la forêt de Fontainebleau. Sa manière est tout à la fois adroite et puissante. Elle rappelle de près Théodore Rousseau, de trop près peut-être. Son ciel est un peu chargé, un peu trop denses et noires sont ses hautes futaies. Mais l'impression est vive. M. de Paal est un poëte.

L'autre est d'un débutant et d'un poëte aussi, M. Pointelin. Il a réussi une œuvre deux fois difficile : une solitude monochrome. Sous un ciel gris d'automne aux perspectives profondes, un vaste plateau du Jura, tout gazonné de vert pâle. Il a bien froid là-haut, ce fin bouleau qui dessine sur l'horizon sa maigre silhouette dénudée. Le beau sonnet que là-dessus vous feriez, messieurs de la lyre, et vous l'intituleriez, je gage : *Melancholia.*

---

## CHAPITRE III

SOMMAIRE : M. Tony Robert-Fleury et le régisseur de l'Ambigu. — A propos, et Amand Gautier ? — Où l'on retrouve M. Rapin. — MM. Rozier, Paris et Ruben. — M. Renard. — Ceci n'est pas un cliché. — Ribot Ribeira. — Livret indiscret. — Je parie pour l'incendie de l'Opéra. — Courons la lande avec M. Ségé. — M. Thirion et sa *Jeanne d'Arc*. — Les capitans de la gloire. — La grande paysanne. — Assez de Madeleines. — Sainte Bellone. — J'en suis marri pour M. Dupanloup.

Dans la salle prochaine, le public s'amasse par devant une toile in-folio de M. Tony Robert-Fleury.

Il s'agit d'une visite du docteur Pinel, aliéniste célèbre, à ses ouailles de la Salpêtrière en 1795. Il y a bien du mélodrame en cette affaire, et la complète indication d'une mise en scène que je recommande à M. le régisseur de l'Ambigu. Les femmes sensibles s'entêtent à contempler ces choses « qui font mal à voir. » La doctrine froide et prétentieuse des Delaroche et des Cogniet a soufflé par là. On retrouve dans cette composition de la science, de l'étude, de l'imagination, de sérieuses qualités de peintre, mais M. Tony Robert-Fleury a fait mieux.

Et devant son œuvre, un autre nom se lève dans notre mémoire, celui d'Amand Gautier. Vous souvient-il pas de ses *Folles de la Salpêtrière*, dont l'éclatant succès alla jusqu'à la popularité ? Sur une petite toile, avec

cinq ou six personnages, sans décors, sans costumes ni épisodes excentriques, il a réalisé par l'extrême simplicité l'émotion extrême. Il a eu son heure de génie. Il aura la postérité.

N'est-il dans cette petite salle que cette grande toile pour fixer la foule ? Non pas ! et l'on y découvre plus d'une peinture fort intéressante.

Il y a d'abord deux ravissants paysages de Rapin. Déjà en 1875, bien avant que le jury l'eût signalé par une médaille de 3e classe, nous avions remarqué de ce jeune artiste un très-joli *Effet de rosée bleue sur des feuilles vertes.* Il lui donne aujourd'hui pour pendant une *Matinée d'hiver dans le bois de Cernay*, où il a prodigué d'une main légère et sûre la gamme si riche des gracieux tons de novembre. J'aime fort aussi son *Moulin de la Loue dans une vallée du Doubs.* C'est calme, égal, plantureux ; et, lâchons notre grand mot, la nature n'est pas plus sincère.

Il y a une *Galatée* bien modelée, chaudement peinte, à la manière italienne, de M. Parrot. Elle est fort supérieure à son autre envoi : le *Portrait de Madame* Y***. Cette femme écourtée, en costume de simili-odalisque, dans une attitude de sphinx tireur de cartes, cette beauté mûre, très-mûre, ne me séduit point. Est-ce une personne vivante, quelque Circé d'occasion, quelque Arachné de boudoir international, ou une fantaisie à effet ? Je l'ignore. Mais rêve ou réalité, l'excentrique dame n'a inspiré à un artiste de talent qu'une peinture vulgaire et frelatée.

Il y a un paysage de grande allure, *un Temple de Neptune dans le Latium*, de M. Paris ; le *Portrait de la marquise de* *** et la *Colombe*, deux peintures trop



Le Portrait de la Grand'Mère, par M. Emile Renard

sages de M. Richomme, mais où l'on reconnaît à la pureté des lignes l'éminent professeur de dessin; deux *Vues de Venise,* de M. Amédée Rozier, fort soignées, dont une toutefois ressemble à un abat-jour de lampe. Il y a les *Fabricants de chapelets à Venise,* une solide étude qui dénote chez M. Ruben un vif sentiment de la réalité.

Il y a surtout une œuvre dont il faut que je parle bien vite, bien vite, pour n'être pas distancé par le succès à triple galop de son auteur. M. Renard, qui avait exposé l'an dernier un charmant sous-bois, est entré cette fois par le *Portrait de la grand'mère* dans le chemin qui mène droit à la maîtrise. Rien n'est plus difficile à rendre qu'une tête d'aïeule, à moins que ce ne soit trop facile. Il y a dans le long catalogue des siècles écoulés toute une série de clichés qu'il est aisé de copier. En sculptant avec sa cruauté patiente et stupide les rides de l'argile humaine, en multipliant les angles et les saillies, la nature a créé aux exécutants superficiels un modèle banal et commode auquel ne s'arrêtent pas des talents originaux, tels que celui de M. Renard. Sans doute l'affection a guidé sa main, mais aussi une notion exacte et claire de l'idéal poursuivi. Il n'a point exagéré et comme souligné l'odieux travail du temps. La couleur est sobre, le dessin est ferme. Ce qui apparaît dans cette harmonie parfaite à laquelle concourt l'humilité du sombre vêtement, ce n'est pas la vieille femme, c'est une femme âgée. Sous ces rides concises et serrées, dans ce regard à la fois tendre et sévère permane l'éternel féminin. Ni sorcière, ni douairière, matrone de la peine et du labeur, la *Grand'mère* sera le porte-bonheur de son filial artiste. La médaille est-elle gagnée? On le

saura. Mais, d'un coup, la réputation est conquise(1).

Et maintenant, pour varier vos plaisirs, à deux pas du talent qui commence, voulez-vous voir un talent qui finit? Contemplez l'envoi de Ribot. Un instant ce peintre s'est imposé. Les artistes, l'Etat lui-même ont salué en lui quelque chose comme un Ribeira français. Le public l'a subi. Il a eu des badauds en nombre, des admirateurs aussi, quelques fanatiques peut-être. S'il en bat le rappel après le Salon de 1876, qui lui répondra? Ni vous, ni moi, ni les autres.

Devant ces choses informes et funèbres, les artistes s'attristent, la critique s'irrite et le public s'esbaudit.

Qu'est-ce que fait là cette grosse poupée de Nuremberg, mal bâtie, aux bras mécaniques, sur les joues de laquelle un fabricant maladroit a collé toute sa boutique de vermillon? Le livret indiscret nous assure que M. Ribot a voulu représenter la célèbre cantatrice, Mme Gueymard-Lauters. Mais alors pourquoi lui avoir si méchamment infligé la lourde atmosphère d'une tabagie noire? On fume donc à outrance dans l'atelier de M. Ribot? Ou bien faut-il, s'en rapportant au geste que l'on distingue vaguement à travers l'épais brouillard, admettre que Mme Gueymard, à demi suffoquée déjà par la fumée qui lui attire violemment le sang au visage, est en train de sauver ses bijoux le jour de l'incendie de l'Opéra? Mystère et procédé! Quel mortel hardi sondera jamais vos profondeurs et analysera vos décadences?

Heureusement, pour échapper à ces troublantes visions, il est un moyen charmant et simple, c'est de courir la lande au printemps, avec M. Ségé, un aimable

(1) Un bon point au jury, il a médaillé M. Renard.

et fort expert compagnon. Rien ne nous semblait intraduisible comme ces forêts à perte de vue et à hauteur de genou, ces immenses et éclatantes moissons d'ajoncs dorés. Nous attendions leur peintre, le voilà. Moins grandiose que sa sœur du Finistère et du Morbihan, la Bretagne des Côtes-du-Nord a de vastes aspects, à la fois mélancoliques et prospères, dont M. Ségé nous redit avec une poétique justesse les séduisantes austérités.

Tout à côté de son paysage, une *Jeanne d'Arc* de M. Thirion fixe un temps notre étude. Cette œuvre, fière et forte, mérite à notre avis une très-honorable mention.

L'effondrement de 1870, si terrible, mais point irréparable, a eu cette conséquence heureuse de raviver non-seulement, mais aussi d'éclairer le patriotisme français. Il a ébranlé, sinon renversé les autels du chauvinisme. Il a épuré l'histoire. Il a déconsidéré les faux vainqueurs, les capitans de la gloire. Il a repris aux aventuriers des places trop longtemps usurpées pour les rendre aux héros de la patrie. Tandis qu'il réduisait par un inévitable jugement d'appel à ses exactes proportions le tragédien Bonaparte, il évoquait en sa vraie lumière la grande paysanne de Vaucouleurs. Aussi n'a-t-elle jamais été tant fêtée, racontée, peinte et sculptée que depuis que les Teutons, par la grâce de leur ami Bazaine, campent à Metz. Nous ne nous en plaindrons guère, et il nous plaît de voir les artistes désormais s'essayer à cette merveilleuse figure, de préférence aux grandeurs des petites dames ou aux douleurs hypothétiques des Madeleines dans le désert.

Or, parmi tant de Jeanne d'Arc, celle de M. Thi-

rion a un mérite singulier ; elle est réelle. Ce n'est point chez M. Wallon et autres pieux narrateurs de la Pucelle que M. Thirion a cherché son inspiration. Il l'a demandée au maître de l'histoire, à Michelet, dont la citation suivante sert de légende au tableau : « Une autre fois elle entendit encore la voix, vit la « clarté, mais dans cette clarté, des nobles figures « dont l'une avait des ailes et semblait un « sage prud'homme. Il lui dit : Jeanne, vas au se- « cours du roi de France, et tu lui rendras son « royaume. » Pas plus dans la citation que sur la toile, nous ne rencontrons archange ni chérubin. Suivie d'une légion de combattants, cette noble et virile figure, si hardiment dessinée, si bien enlevée dans l'espace, ce sage prud'homme dont le bras tendu montre de la pointe d'un glaive à la bonne Lorraine le chemin de la victoire et du sacrifice, est-il autre que le génie de la France guerrière et indomptée ? Et cette Jeanne que brûleront, sur l'ordre de l'ennemi, des prélats français, fut-elle une dévote illuminée ? Etaient-ce bien des oraisons qu'elle entendit bourdonner à ses oreilles dans les solitudes de Vaucouleurs ? L'histoire, interrogée par l'esprit moderne, dit que non. Et non aussi, répond l'œuvre de M. Thirion. Regardez-moi cette fille robuste et bien campée, taillée en pleine chair pour la marche et la bataille ! Que lisez-vous sur son rude visage dont les yeux tout grands ouverts lancent de fauves éclairs ? Une extase céleste ? Oh ! que nenni ! Je vois là, résolûment exprimé, quelque chose comme l'envahissement d'une *furia* belliqueuse. Un vent de colère enthousiaste souffle sur elle et la soulève. Elle va crier : Mon doux Jésus ? Non, mais : Guerre ! guerre ! En avant ! — Es-tu sainte Jeanne ? Non, sainte Bellone. — Comment s'appelle ta vision ? La Patrie.

En résumé, par cette composition très-étudiée, vigoureuse, sans fracas, M. Thirion a nettement rompu avec les traditions catéchismales. Que m'importe cette auréole supplémentaire, invisible au premier coup d'œil, inutile joujou que l'artiste n'a point su laisser au magasin ? Il est entré de plain-pied, malgré lui peut-être, dans la réalité philosophique de l'histoire. J'en suis tout marri pour M. Dupanloup, ce canonisateur éperdu de Jeanne d'Arc, mais j'en félicite vivement M. Thirion et l'art français.

---

## CHAPITRE IV

SOMMAIRE : *Magister dixit.* — Une histoire pharmaceutique. — M. Sylvestre. — Pour copie conforme. — Les esclaves intoxiqués. — Au boulevard du Crime. — Un César déclassé. — Un cadavre naissant ou un Lazare qui s'étire? — M. Aublet. — Une lionne de la Rome immonde et l'impérial histrion. — M. J.-P. Laurens et le jury toujours malin. — Elle est là-dedans couchée. — Il gagna le sainteté. — Tout est dans la négation de tout. — M. Laurens par lui-même. — Tous violeurs de tombeaux. — Un ambitieux qui m'effraye. — M. François Flameng. — Engeoleurs de l'histoire. — Charlemagne et Barberousse. — A quoi songe le *Kaiser?* — Oh! ces poëtes! — Un évêque d'Espagne. — M. Maignan. — *Unguibus et rostro.* — Une amende honorable comme on n'en voit plus. — M. Blanchon et la *Mort de Mahomet.*

Mais voici que dans le Salon, depuis dix jours ouvert, le triage habituel s'est produit. Il nous faut sous peine de passer pour un critique du Danube, suivre incontinent la foule vers ses « grandes attractions », vers les succès acquis ou surpris, vers les récompenses probables ou déjà certaines.

Or, la foule, emportée par le prince même de la critique (*magister dixit*), nous entraîne au tableau de M. Sylvestre.

C'est une chose point étrange, mais assurément notable, que cette tant vieille histoire pharmaceutique de Locuste et Néron ait empoigné cette année deux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, MM. Sylvestre et Aublet. N'y a-t-il donc pas pour les peintres d'histoire, dans les siècles récents, de plus émouvant,

plus inédit et plus glorieux sujet? Enfin, va pour la bonne dame et son illustre compère.

La chronique néronienne hante l'imagination de M. Sylvestre. L'an dernier, il nous offrait la *Mort de Sénèque* pour laquelle je fus sévère, non injuste. En 1876, il nous expose Locuste essayant avec Néron le poison préparé pour Britannicus. Mais en 1876 M. Sylvestre, pour parler franc, tient la corde, une vraie corde de pendu. Il a pour lui un public innombrable de hauts flatteurs, des Aristarques patentés. Son avenir est brillant, et hâtons-nous de le reconnaître, son talent est incontestable. Il sera, s'il le veut, un artiste puissant. Nous serons d'autant plus sévère à son égard, et d'autant plus aisément, qu'il n'en gardera le moindre souci.

M. Sylvestre, cette fois encore, est resté dans le théâtre. Il n'est pas entré dans l'histoire. Là où il cherchait l'émotion, il n'a trouvé que la mise en scène. Sa composition truculente n'a rien à démêler avec les tragiques récits de Tacite et de Suétone. Ni l'un ni l'autre ne fait mention d'esclaves empoisonnés pour la plus grande exactitude de l'impériale chimie. Néron, en son auguste qualité d'adroit et lâche criminel, rêvait pour son frère chéri un poison rapide comme le glaive, *tam præcipitem necem quàm si ferro urgeretur*, une mort sans tergiversation mais sans tapage, foudroyante et non compromettante. Après quelques tâtonnements, un poison fut essayé sur un pourceau, animal plus résistant que l'homme. Il réussit, et il plut. Voilà toute l'histoire, certifiée pour copie conforme par deux génies contemporains. Parce qu'elle ne saurait fournir une toile à effet, MM. Sylvestre et Aublet lui ont préféré la grosse et absurde légende des esclaves intoxiqués. Soit! Il fallait alors,

messieurs, nous foudroyer. Vous avez seulement distrait notre curiosité.

Avec ses statues en niches, avec ses parois de marbre polychrome, le lieu de l'expérience chez M. Sylvestre ressemble à un décor rafraîchi du vieil Odéon ou à un foyer du nouvel Opéra. Si Mme Locuste avait oncques visité mes songes, ce n'est point ainsi qu'elle me fût apparue, sous la forme d'une vieille horrible sorcière romantique, sale et repoussante, une doyenne du sabbat, près de laquelle on s'attend à voir Macbeth et non pas Néron. Son extrême familiarité avec le César est d'un invraisemblable enfantin. On a de ces énormes adresses-là au boulevard du Crime. Ce gros poussah farouche et anxieux, aux biceps tonitruants, est un César déclassé. Il sent son mélodrame à portée de chassepot.

Voyons, entre nous, le poison opère-t-il ? L'expérience réussira-t-elle ? Oui. Eh bien alors, pourquoi ce visage renversé ? La satisfaction ne se traduit point ainsi. Quant au pauvre diable d'esclave qui se laisse faire de la sorte par ces deux troisièmes rôles, il s'agite convenablement, trop bien même, et sa mort n'est que d'un foudroiement relatif. Son sang se décompose selon les règles, et l'on ne doute pas que M. Sylvestre ait fréquenté Clamart. Mais bien plutôt qu'un antépénultième soupir, la contraction de sa face exprime un bâillement contagieux dont maint spectateur est gagné. Avons-nous sous les yeux un cadavre naissant ? Peut-être aussi un mort qui ressuscite, un Lazare qui s'étire.

Nous parlions tout à l'heure de la mise en scène. Avouons que M. Sylvestre en a soigné tous les détails, et le rouge peplum, et les sandales d'or du César, et le négligé de « l'affreuse compagnonne », et son

pliant tigré que nous recommandons aux industriels de la capitale, et la coupe fatale, et que sais-je encore ?

Sous ces petites réserves, nous proclamons volontiers que M. Sylvestre a une palette riche et savante, une facilité remarquable, un fond robuste, du métier à revendre, enfin du tempérament. Qu'une grande inspiration lui vienne, et il aura un grand talent.

Il y a dans la composition de M. Aublet certains détails heureux. La scène est à la fois plus vaste et plus simple. Une crypte quelconque du Palatin, sans décorations ni accessoires superflus. Le Néron est trop âgé, mais il rappelle assez bien avec sa perruque blonde retenue par une lame d'or l'échappé de Sodome et l'impérial histrion. Il ne trépide pas. Il affecte tout au moins l'indifférence d'un criminel tout-puissant qui n'a remords à combattre, ni danger à courir. La Locuste de ce Néron-là est vêtue selon la mode, comme il convient à une courtisane de palais. C'est une vieille jolie femme, c'est une célébrité de son temps, une lionne de la Rome immonde, *multa scelerum fama*, comme dit le bref Tacite. Elle n'est point familière avec son digne maître. Elle attend debout, elle épie, respectueuse et obéissante, son auguste approbation. Le sujet aussi se comporte bien. Sa contorsion est effroyable, à force d'être grotesque. Pourquoi M. Aublet a-t-il gâté sa composition, jusque-là si simple, en chargeant l'arrière-plan de deux ou trois cadavres parfaitement inutiles ?

Son œuvre, en un mot, a beaucoup de mérite et de distinction. Mieux exposée, elle eût produit un plus considérable effet. Elle n'en est pas moins appréciée par les raffinés de l'art et de la pensée. La réputation de coloriste qu'ont value à M. Aublet ses brillants

débuts, recevra du Salon de 1876 un éclat nouveau, et l'audace de sa tentative l'a distrait de la peinture de genre où il courait risque de s'attarder. A lui comme à M. Sylvestre l'avenir appartient, et tous nos souhaits l'accompagnent.

Puisque aussi bien nous voilà engagé dans la peinture historique, allons voir de suite le tableau de M. Jean-Paul Laurens. Ici nous n'avons point affaire à un début plein de promesses, mais à l'une des plus hautes personnalités de la moderne école française. L'opinion publique, l'an passé, vota la médaille d'honneur au peintre de l'*Interdit*, sans quoi le jury, toujours malin, la lui eût peut-être accordée.

M. Laurens, appelé par ses derniers travaux, entre autres une admirable illustration de ce livre, pourtant si malsain et si ridicule, l'*Imitation de Jésus-Christ*, à fouiller les arcanes religieux, M. Laurens a puisé dans un ouvrage fort connu, les *Vies des Saints*, le très-difficile sujet de son œuvre présente. Un seigneur marquant de la cour de Charles-Quint, François Borgia, conduit par ordre de son maître à Grenade le corps de sa souveraine défunte, l'impératrice Isabelle. Après la cérémonie des funérailles qui vient de s'accomplir dans la cathédrale, et dont l'on aperçoit encore par-dessus les bas-côtés du chœur les grands cierges allumés, il fait ouvrir, pour la formalité de la reconnaissance, le cercueil impérial.

Elle est là-dedans couchée, la très-noble, très-auguste et très-puissante dame, revêtue de sa robe d'atours, coiffée pour la fête éternelle de ses joyaux et pierreries. Son visage, qui fut beau, se détache livide, noir, hideux sur le flamboyant coussin de velours rouge. Ah! la mort n'a point chômé! Elle a



François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal,
par Jean-Paul LAURENS.

mené en conscience son ignoble besogne. A cette tête-là ce serait trop d'ironie, sans doute, que de conserver la couronne. Aussi a-t-on posé tout près du cercueil, sur un tabouret de velours écarlate, l'impérial fétiche. Devant cette morte qu'il honora, et que peut-être il aima, le jeune seigneur se découvre lentement, d'un geste fort éloquent. Il a pour compagnons de méditation un évêque et une jeune fille. Derrière eux on entrevoit un cortége de moines. L'émotion de François Borgia fut si profonde qu'elle aboutit à ceci dans l'histoire : il se fit moine et gagna la sainteté. Or, cette émotion, disons-le vite et d'un mot, l'artiste l'a profondément rendue, et aussi celle de la blonde et gente dame qui contemple avec plus d'effroi que de respect cet horrible spectacle, assurément fort nouveau pour elle.

Très-difficile, je le répète,, était un pareil sujet. Il ne pouvait séduire qu'une imagination puissante et austère. Il fallait pour le mener à bien un habile, un magistral talent. Il ne s'agissait plus, cette fois, comme dans *Locuste et Néron,* de sortir du théâtre pour entrer dans l'histoire. Ici le théâtre et l'histoire ne font qu'un. Tout est pompe, tout est culte, tout est faste, étiquette, cérémonial. L'événement est grandiose, le lieu est auguste. Au milieu d'une cour brillante, la mort trône en royal manteau dans le palais de Dieu. Il n'est pas un accessoire qui n'ait sa haute signification, pas un qui ne soit un symbole. Et de toute cette mise en scène énorme, fulgurante, quasiment surhumaine, que doit-il ressortir? la négation même de la puissance suprême, du faste, de l'art, de la beauté devant le hideux néant, la prostration de la jeunesse devant la mort. Est-ce ainsi que parle l'œuvre de M. Laurens? Oui. A ce tableau

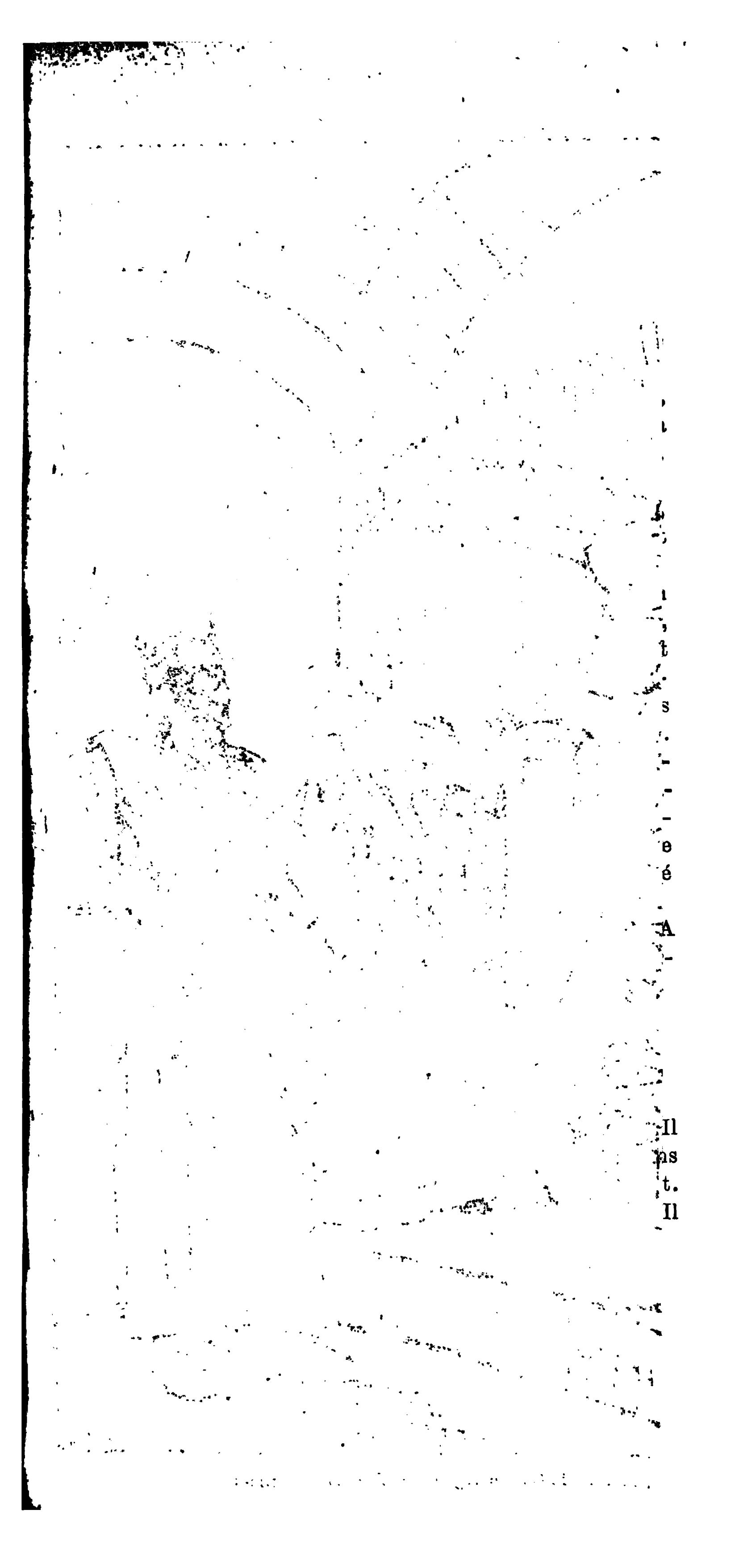
si vous rêvez une légende, elle est quelque part dans Shakespeare, Corneille ou Hugo. Je n'ai rien à ajouter.

Rien, sinon que de vous convier à bien voir tout auprès ce remarquable portrait d'homme, l'un des plus remarquables du Salon. Cette tête énergique et simple, au regard doux et sûr, au front large, au nez fort, ce visage où tout est calme, sincérité, réflexion, bonhomie, ce portrait sans procédé bruyant, dont l'exactitude se devine à l'équilibration des valeurs comme à la vigueur du modelé, c'est celui de M. Paul Laurens par lui-même.

De François Borgia ouvrant le cercueil de sa reine à l'empereur Frédéric Barberousse assignant pardevant lui l'empereur Charlemagne, nous n'avons guère besoin de jeter une transition.

Le sombre, l'énorme, le lugubre, le fatal font rage décidément parmi nos peintres. Je veux dire nos peintres d'histoire. Ils ne rêvent qu'antiquité tragique, moyen âge funèbre. Ils élisent domicile dans les cryptes, ils campent dans les cimetières. Bien qu'ils soient presque tous gens aimables et de gai propos, le sacrilége est leur penchant mignon. Entre deux idylles, ils vous violent prestement un tombeau. Jeunes ou vieux, l'âge n'y fait. Quoique jeune encore, M. Laurens est à l'âge déjà mûr où l'on décore des Chancelleries et des Panthéons sur la voie sacrée de l'Institut. Que les songes d'éternité parfois le visitent, cela est au nombre des choses probables.

Mais M. François Flameng ! Il a cet âge heureux du portrait de maîtresse et des fritures au Bas-Meudon. Il est le fils d'un artiste célèbre et aimé.





L'avenir est long, très-long devant lui, et à sa porte l'éternité peut attendre. Ah bien, oui ! Alors que son maître Laurens se contente d'une impératrice morte, il lui faut, à cet ambitieux qui m'effraye, l'entrevue de deux Majestés. Et lesquelles, je vous prie ? Les deux plus épiques et les plus légendaires du monde, les enjôleurs de l'histoire, les accapareurs de la muse lyrique, Charlemagne et Frédéric Barberousse.

Tandis qu'il dort en son caveau d'Aix-la-Chapelle, cet empereur des empereurs, Barberousse le vient évoquer. Dans son cercueil tout debout dressé apparaît l'impériale momie. Sur sa tête, noircie comme un palimpseste pompéien, on voit sa fameuse couronne, rêve et palladium des conquérants. Sa barbe est fort longue, sa taille est très-haute. Son port est majestueux vraiment, car un habile ouvrier le lia pour des siècles en un rigide réseau de bandelettes dorées. Suivie d'un nombreux cortége d'évêques et seigoeurs, la main sur le glaive, diadème en tête, reconnaissable à cette barbe maîtresse qui plus tard, la légende aidant, fera sept fois le tour de la table de pierre, la majesté vivante contemple la majesté morte.

Avec une inénarrable émotion, sans doute ? A quoi songe en cette grave occurrence Frédéric Barberousse ?

> Celui qui subjugua l'Europe et fit renaître
> L'Allemagne d'Othon, reine au regard serein.

A la fragilité extrême des empires, n'est-ce pas ? Il roule en son impériale cervelle de sages réflexions sur le néant des toutes-puissances humaines ? Point. C'est un homme pratique, ce *Kaiser* germain. Il

songe, et du haut des cieux, ta demeure dernière, Charlemagne, tu le verras tantôt, il songe qu'une momie en sa bière fermée, sous ces voûtes sépulcrales, n'a que faire d'une couronne à sa tête, ni de pierreries sur son manteau, ni de bagues à ses doigts. Et le lendemain, couronne, bagues et pierreries, ramassées par des serviteurs diligents, s'en iront à Rome orner la personne et le sacre de Barberousse.

Moi, Frédéric, seigneur du mont où je suis né,
Elu roi des Romains, empereur couronné,
Porte-glaive de Dieu, roi de Bourgogne et d'Arles,
J'ai violé la tombe où dormait le grand Charles.
J'en ai fait pénitence, et le genou plié,
J'ai, vingt ans au désert, pleuré, gémi, prié,
Vivant de l'eau du ciel et de l'herbe des roches,
Fantôme dont le pâtre abhorrait les approches.

Qui parle ainsi ? le Barberousse des *Burgraves*. Oh! ces poëtes! L'histoire nous apprend que le Porte-glaive de Dieu paya sur la moins particulière de ses cassettes un lustre pour éclairer le caveau du grand Charles. Ce lustre, qu'est-il devenu ? Tant de souverains depuis ont visité Charlemagne !

Revenons à M. François Flameng de qui l'œuvre nous a, ce semble, quelque peu loin mené. C'est qu'aussi elle nous a révélé de sérieuses qualités. La composition est claire, juste, bien entendue. Tout l'intérêt de la scène est entre le haut personnage d'outre-tombe, réellement imposant, et son très-vivant confrère dont la sceptique attitude est on ne peut mieux comprise. M. François Flameng est un coloriste.

Et s'il vous en faut une autre preuve que *Barberousse*, son autre œuvre vous la fournira. Un portrait en pied de je ne sais quel évêque espagnol, d'une

verve singulière, auquel on a fait les honneurs du grand salon.

Beaucoup moins triomphant nous retrouvons Barberousse dans le tableau de M. Albert Maignan.

Un jour en effet, au cours de ses longues et vaillantes luttes contre cet odieux despotisme des infaillibles de Rome, qui a si longtemps étouffé le génie humain et enrayé l'histoire, l'empereur fut abandonné par le prince de Bavière, Henri le Lion, battu à Lignano par les forces supérieures des Lombards et obligé de reconnaître comme seul valable le pape Alexandre, contre lequel il avait jusque-là, *unguibus et rostro*, soutenu l'antipape Pascal III. Alexandre attendit sous le porche de Saint-Marc, à Venise, Frédéric Ier, et là il se donna le facile plaisir d'asséner sur son ennemi, prosterné et désarmé, cette phrase à effet : « Dieu a voulu qu'un vieillard et qu'un prêtre triom-« phât d'un empereur puissant et terrible... »

On voit d'ici la mise en scène si connue de cette humiliation extrême que l'Eglise, savamment cruelle dans ses antiphrases, appelait amende honorable. Derrière le pape en grande tenue, gonflé de haine et d'orgueil, toute une cour de monsignors et camériers narquois, avec accompagnement de moines encapuchonnés, brandissant des cierges. Derrière l'empereur, tête nue, à genoux sur la place que lui assigne l'épée d'un garde insolent, ses proches serviteurs et barons, confus et frémissants, portant en cérémonie, comme pour un sacre, les insignes de l'empire.

Il y avait là de quoi séduire un peintre. M. Maignan a tiré de son sujet tout le parti désirable. Son œuvre, sobre et saisissante, est d'un aspect har-

monieux. Les valeurs sont observées, la perspective aussi. L'esprit n'y manque point, et c'est plaisir de deviner la fureur de César à ses poings convulsivement serrés. Cette petite parade, comme il était juste, coûta cher à la papauté.

---

## CHAPITRE V

SOMMAIRE : Qui ne sut se borner. — M. de Vriendt et M. Motte. — Gérome ou l'imagerie. — Plaignons M. Rixens. — Derrière Tacite et Saint-Simon. — Les anecdotiers de l'histoire. — M. Luminais, n'oubliez pas les Gaulois ! — M. Girard, ne troublez point le sommeil de M. Adrien Moreau ! — M. Jules Garnier. — Le moyen âge a la plaisanterie lourde. — Eve pudique et bel Adam. — Imprudent que nous sommes ! — Cette chose est la morte. — Conservateurs et embaumeurs. — Un pavé de l'ours à M. Wencker.— Le procédé Gannal-Bouguereau. — Henner et Dehodencq. — Ah ! et Bonnat ?... — Ce n'est pas de la chair, ça, c'est du quartz ! — Grands de la critique et petits de l'art. — M. Gustave Doré. — Devenir élève pour rester maître. — M. Lematte et son *Oreste*. — M. Toudouze et son brigand calabrais. — Tandis que nous sommes dans les horreurs. — M. Elie Delaunay, — Bien rugi, Ixion ! — Sonnez, clairons ! élève Roll, approchez ! — Notre Prix du Salon. — Chasseresse et charmeresse. — Son nom ? Panthéisme. — Vous savez, le cœur y est.

Qui ne sut se borner ne sut jamais voyager, surtout au pays des peintres. Pour un peu, notre Salon tournerait à la chronologie universelle et comparée. Les jours se pressent, et bien que nous soyons non pas résigné, mais fermement résolu à arriver dernier, il nous faut tout de même hâter le pas.

Encourageons donc en passant du geste amical et protecteur qui sied à un critique influent M. Julian de Vriendt, peintre belge, auteur de *La justice de Baudouin à la hache*, et M. Motte dont le *Baal dévorant les prisonniers de guerre à Babylone* révèle de la science

et de l'imagination gâtées par l'enseignement de l'imagier, M. Gérome.

Encourageons encore, après hésitation, mais sans remords, M. Blanchon. Les vers superbes de Hugo sur la *Mort de Mahomet* lui ont tracé dans ses moindres détails la composition d'une œuvre à laquelle il ne manque, pour retenir victorieusement l'attention, qu'un peu plus d'ordre et de perspective. Si c'est un début, bravo ! M. Blanchon est un coloriste.

Plaignons M. Rixens, autre élève de ce maître qui ne fut jamais qu'un maître d'étude. Sa *Mort de César* est d'un poncif presque attendrissant. Il a confondu le vide et le désert. Là où il cherchait un foudroiement de terreur, il n'a obtenu qu'un déploiement d'architecture. Quant à son *Repentir de saint Pierre* octroyé par la préfecture de la Seine à l'église d'Ivry, il provoquera, j'en ai peur, chez les paroissiens d'icelle un sentiment limitrophe de la douce gaieté.

Dans la langue peinte comme dans la langue écrite, l'histoire derrière ses Tacite et ses Saint-Simon, l'histoire a son défilé de gazetiers fort utiles et de chroniqueurs très-amusants. Ils étaient peu nombreux jadis, alors que la tradition classique, haut perchée sur ses dogmatiques échasses, gouvernait l'art. Ils abondent aujourd'hui. L'érudition moderne, infatigable et libre, en rétablissant les costumes, les coutumes, les armes, les engins, les édifices, les mœurs, la vie privée, la vie publique des civilisations passées leur a ouvert des champs inépuisables dans un monde sans bornes. Ils sont quelque peu dédaignés par leurs confrères, les peintres de la vie actuelle, les interprètes de l'éternelle nature. S'ils n'ont un mérite extrême, la critique les

oublie, et volontiers on les accuse de confiner à l'imagerie, ou comme on dit à l'illustration. Mais le public leur vient, parce qu'ils font œuvre attrayante et profitable, vulgarisatrice et populaire. Nous, simple démocrate, satisfait d'appartenir à ce tout le monde que Voltaire déclarait avoir plus d'esprit que lui, nous les aimons quand ils ont du talent, c'est-à-dire quand ils ont de l'esprit, de la verve, de l'imagination d'une part, du dessin, de la perspective, de la couleur d'autre part. Et s'il leur plaît d'avoir du génie, nous n'y mettrons la moindre opposition.

N'est-ce pas un anecdotier de l'histoire en même temps qu'un artiste hors pair, Luminais, le brillant évocateur de nos aïeux méconnus, les Gaulois? Il a là, pour parler familièrement, une fort belle veine. Son envoi de cette année, comme toujours, est remarquable.. *Les suites d'un duel en* 1625 lui ont inspiré une composition dramatique, émouvante, tout à fait dans le style de l'époque, où il a prodigué les ressources de sa prestigieuse palette. Mais, je le prie, qu'il n'abandonne pas les Gaulois!

Nous n'en finirions point, si nous voulions citer tous les peintres qui ont habillé leurs personnages au vestiaire ou emprunté leurs sujets au répertoire des siècles passés.

Quelques-uns sont très-habiles, comme M. Adrien Moreau, dont il est fortement question dans Landerneau. Son *Repos à la Ferme* et la *Kermesse au moyen âge* sont des peintures agréables, très-enlevées, vives de couleur et accusant une parfaite connaissance du métier. Un peu trop léchées peut-être, et trop préoccupées de l'accessoire. J'espère que les lauriers de

M. Firmin Girard ne troubleront pas le sommeil de M. Adrien Moreau.

Beaucoup sont d'une insignifiance, quelques-uns d'un grotesque lamentable. Il en est trop qui ne traitent la nature que comme le décor obligatoire, mais secondaire, de pastorales comiques d'un goût plus ou moins douteux.

En somme, l'un des maîtres du genre est encore M. Jules Garnier. Après le *Droit du Seigneur* qui eut une telle vogue, après la *Dîme,* le *Roi s'amuse* et le *Supplice de la truie*, voici venir le *Supplice des adultères.* Le moyen âge, en effet, qui eut toujours la plaisanterie lourde et la justice toujours méchante, avait inventé pour le châtiment des couples adultères, puisque châtiment il y a, un raffinement de barbarie. Il saisissait les amoureux, et les fouaillait nus par la ville. Excentrique sujet, tout exprès fait pour la verve singulière de M. Garnier. Au milieu des costumes les plus éclatants et les plus bariolés, une double étude de nudité masculine et féminine, quelle trouvaille ! Aussi, comme il s'en est donné! Ses amants sont très-jolis et très-appétissants. Ces scélérats d'amour ont la scélératesse contagieuse. On plaint de tout son cœur cette pauvre Eve blonde, ainsi prostituée aux quolibets de la publique lâcheté. Ève pudique cependant, puisqu'elle est amoureuse, est bien peu répréhensible de s'être ainsi compromise pour un fort bel Adam!

M. Jules Garnier distribue bien ses masses, il imprime à ses badauds des physionomies très-variées, depuis l'instinct le plus vulgaire jusqu'au sentiment le plus délicat. Il est coloriste. Et si au *Supplice des adultères* nous ajoutons un gentil portrait de la gen-

tille demoiselle Réjane, du Vaudeville, nous serons quitte envers l'aimable envoi de M. Jules Garnier.

Mais hélas ! imprudent nous sommes. Notre douce habitude était l'errante fantaisie, et pour l'avoir un instant oubliée, nous ne la pourrons reprendre de sitôt. Une classification en amène une autre, et même le Salon de 1876 s'y prête étonnamment. Il ressemble un peu moins que ses prédécesseurs à un Capharnaüm immense ou à un Louvre de bric à brac. On y devine des entraînements insolites, et il plane dans son atmosphère quelque chose comme des idées. On dirait qu'un mot d'ordre mystérieux a circulé dans le monde de l'art, et que l'on verra dans un avenir plus ou moins éloigné se dresser face à face, comme aux jours de renaissance, des écoles convaincues et rivales.

Acceptons-en l'augure, et maintenant que par-devant nous ont défilé la grande et la petite histoire, donnons audience aux mythologies.

L'art religieux est éternel. Mais cette chose qu'on appelle dans le jargon courant la peinture religieuse, à savoir la représentation plus ou moins officielle de cette croyance que le Code en un certain article assigne pour religion à la majorité des Français, oh ! cette chose-là est morte, il y a très-longtemps. Elle n'a guère vécu d'ailleurs qu'au temps des primitifs, car les glorieux artistes de la Renaissance, si bien nommée, n'ont été, je pense, que les interprètes d'un paganisme nouveau. Donc elle est morte, très-morte, et point enterrée. Le grand parti, qui si justement s'intitule conservateur, l'a embaumée.

Ce n'est pas le jury qui la ressuscitera. Tous les ans, il est vrai, avec une persistance « digne d'éloges », il médaille une peinture religieuse quelconque. Il y a deux ans, celle de M. Lehoux qui, pour mieux prouver sa chrétienne aptitude, expose aujourd'hui « *la Constellation du Bouvier* ». Son choix, en la présente année, s'est abattu sur M. Wencker, auteur d'une *Lapidation de saint Etienne*, œuvre correcte et froide, estimable devoir d'un trop bon élève du professeur de rhétorique, Gérome. Arrachée, cela se voit, de la dextre même du lapideur en chef, cette sous-médaille (une mention honorable), entre nous n'est qu'un pavé de l'ours. Que M. Wencker s'en méfie et qu'il se dégage ! Il a de la valeur et fera mieux que cela.

Est-ce M. Bouguereau qui la ressuscitera ? Jamais. *La Pietà*, précisément, est un chef-d'œuvre du procédé Gannal. Il nous permettra même, le savant industriel, de lui signaler dans son travail une perfection : les deux larmes de la Vierge Marie. Combien de dames, et des plus élégantes, rêvent de s'en faire des pendants d'oreille !

Sera-ce M. Henner avec son Christ nabot en faux ivoire, sa Vierge au bleu de Prusse et sa Madeleine aux carottes ? Quel dommage ! lui qui « attrapait » si bien les portraits d'avoué !

Sera-ce M. Dehodencq, un coloriste pourtant, avec son *Christ ressuscitant la fille de Jaïre*, un beau tableau d'enseigne sur lequel on jurerait qu'il a plu trois hivers au moins ?

*L'Ancien Testament* devra-t-il à M. Bonnat une belle page de plus ? Oh ! que non pas, et l'on peut voir par la *Lutte de Jacob* combien nous avons eu raison naguère de montrer que ce talent sans élévation tourne

au truc et se perd en habileté. Il n'est qu'un Delacroix pour ces luttes épiques. Ici nous assistons à l'exercice prévu et réglé de deux gymnastes dont l'un, celui qui joue les habitants du céleste séjour, s'est attaché des ailes au dos et sur la tête une petite flamme de Bengale pour rire. Il se laisse tout d'abord complaisamment soulever de terre, ainsi qu'il est convenu. Mais patience! les deux bras dont il exhibe la forte musculature terrasseront le compère Jacob au moment prédéterminé. Nulle souplesse d'ailleurs, et nulle onctuosité dans cette peinture. Cela se tient debout comme la robe de Mme Pasca. Ce n'est pas de la chair cela, c'est du quartz! chanterait la muse de cette lutte peu biblique, Mlle Thérésa.

Sans doute M. Bonnat eût mieux fait de n'exposer que son *Barbier nègre à Suez*, une agréable plaisanterie dont la maison Goupil saura tirer un fructueux parti.

M. Gustave Doré aura-t-il restauré le Nouveau Testament? Aura-t-il ajouté un chef-d'œuvre à la longue liste des *Entrées du Christ à Jérusalem?* Point. Mais devant l'œuvre que signe un tel nom, vous souffrirez que je m'arrête. Il ne me plaît pas de donner raison aux sourires malins et aux superbes haussements d'épaules des grands de la critique et des petits de l'art. Je ne suis point un esprit fort, et il me paraît difficile, comme à un tas de braves gens, d'admettre *a priori* qu'un homme aussi puissamment doué se soit aussi étrangement fourvoyé. Parce que M. Doré, qui fut célèbre à l'âge où d'autres s'évertuent à copier des académies, a conquis une gloire sans égale dans un genre qu'il a en quelque sorte fait sien ; parce qu'il a illustré, je veux dire traduit et interprété langue pour langue, âme pour âme, et de façon à décourager

toute rivalité future, les Dante, les Rabelais, les Cervantes, les Lafontaine, les Balzac, les Gautier, parce que son incomparable talent nous a promenés à travers les contrées les plus pittoresques du monde, à travers les pays les plus fantastiques du rêve, il lui serait interdit de s'essayer dans l'art où triomphent les Toulmouche, les Pasini, les Vibert, les Cabanel, les Gérome! La plaisanterie est mauvaise en vérité! Mais le bon sens public l'a dès longtemps jugée.

Ne considérons maintenant que le travail de Gustave Doré. Nous n'avons pas mentionné dans le précédent volume la *Septième enceinte de l'Enfer du Dante*. C'était, n'en déplaise à son vaillant auteur, une œuvre mal composée, mal peinte, mal venue. Aujourd'hui on peut facilement apprécier toute l'étape d'efforts productifs courageusement parcourue.

Certes, nous ne comprenons point à la manière de M. Doré l'épisode historique par lui choisi. Jérusalem n'était une importante cité que pour les Hébreux, pour les Romains une sous-préfecture où l'on ne devait guère admirer les splendeurs architecturales qu'il imagine. Quand vint le Christ au fameux jour des Rameaux, il fut reçu par quelques partisans peu nombreux encore, qui l'entourèrent d'un dévouement plus timide que formidable, et non par cette foule immense couvrant les remparts, encombrant les portiques, emplissant les voies à perte de vue, enivrée, adorante, prosternée. Porté par une telle acclamation populaire, soyez assuré que le réformateur, homme très-politique, eût volontiers accepté le royaume de Judée qu'il visa réellement, en attendant le plus lointain royaume des Cieux.

Mais étant donnée la légende, reconnaissons qu'elle a inspiré à M. Gustave Doré une scène immense et

saisissante où l'on retrouve avec ses défauts, déjà très-atténués, ses qualités maîtresses et indéniables, le mouvement, l'audace et la grandeur de la conception, la science étonnante de l'effet. Une triomphante lumière inonde la ville et les hommes. L'azur imperturbable déborde d'allégresse, et il semble que l'on entende chanter là-bas, tout au fin fond des cieux, ces visions blanches aux ailes déployées. Cette foule, une vraie foule, car c'est un peuple entier que l'artiste a mis en scène, elle n'est point banale. La merveilleuse imagination de Doré en a su varier les groupes, les attitudes, les expressions. Les valeurs sont plus exactes, les couleurs moins crues et moins étranges que dans l'*Enfer de Dante* ou les tableaux précédents.

Enfin, s'il est souvent aisé d'esquisser un monde dans le cadre d'une miniature, il est plus souvent malaisé de remplir d'un monde une toile énorme et l'on compte dans l'art moderne ceux-là qui aborderaient de cœur ferme une pareille entreprise. Pour tout résumer, le progrès de Gustave Doré nous paraît incontestable. S'il s'oublie parfois à l'école, il restera maître. S'il s'acharne aux premiers chapitres d'une grammaire dont la syntaxe déjà lui est familière, il nous peut réserver non pas des surprises, mais des joies. La volonté, cette force divine, toujours souveraine et toujours victorieuse, entr'ouvre le talent aux médiocres. Il lui est arrivé d'ouvrir le génie aux intelligences supérieures.

Mais en voici bien assez des bibliques, et venons aux païens. Cette grosse timbale, le Prix du Salon, a fait courir et concourir cette année plus d'un mythologue. Parmi eux, MM. Lematte et Toudouze, n'ayant pu arriver premiers, ont reçu chacun de ce bon et

libéral jury qui a voulu faire tant d'heureux une prime d'encouragement. Tous deux sont élèves à Roma (Rome).

L'un, M. Lematte, médaillé de première classe, est un élève de cet excellent et digne M. Cabanel, le Père Eternel des normaliens de la peinture. Il a enfanté un *Oreste poursuivi par les Furies*, qui ne manque ni d'énergie, ni de mouvement, ni de couleur. Nous n'y relevons rien d'extraordinaire soit en bien, soit en mal, et nous attendons une autre épreuve pour préjuger l'avenir de M. Lematte.

L'autre, M. Toudouze, médaillé de deuxième classe, a commis un *Meurtre d'Agamemnon* qui afflige très-sincèrement notre cœur de juge honnête et épris de modération. Il y a dans le tableau de cet élève une sorte d'emportement qui pourra devenir de la vigueur, une truculence de tons, un bariolage abracadabrant, peut-être le balbutiement d'un coloriste, mais aussi un désordre sans excentricité, un fouillis par trop enfantin. Le cadavre du roi des rois serait refusé dans tout amphithéâtre, cette Clytemnestre à la hache et cet Egisthe, mélangé de brigand calabrais et d'hercule forain, sont au plus des tragédiens de banlieue. M. Toudouze n'éclôt pas encore, il germe. Son œuvre n'est pas mauvaise, elle n'est que détestable. Attendons, attendons toujours.

Et tandis que nous sommes dans les horreurs, admirons presque sans réserve l'*Ixion*, de M. Elie Delaunay.

Voilà un mouvement perpétuel dont on ne rira point! Sur son éternelle roue, lié par d'éternels serpents, comme il tourne, comme il tourne bien dans l'éternelle flamme, le fils de Phlegyas, roi des Lapithes, le très-infortuné soupirant de la hautaine

Junon! Comme il se tord, comme il hurle, comme il saigne bien! Ceci est un robuste corps, construit et charpenté pour le supplice sans fin. Ceci est du sang noir de damné. Vraiment le vent de cette roue vous fouette le visage. Vraiment on entend siffler cette flamme, craquer ces os, blasphémer ce gosier. Bien rugi, Ixion! Qu'en disent messieurs les amateurs?... Il y a un Luxembourg pour ces œuvres-là.

Je sais d'autres mythologues encore au Salon de 1876. Leurs efforts sont louables, sinon heureux. Nous oublierons celui-ci, nous méconnaîtrons celui-là, c'est entendu. On muse toujours au départ, et puis un écho se réveille dans la mémoire... Ecoutons. On va fermer!... on va fermer! — Grâce! nous avons encore tant de peintures à voir, et depuis longtemps la sculpture nous réclame. — En route!

Mais avant de reprendre mes zigzags, je veux accomplir un devoir.

Sonnez, clairons!

Elève Roll, approchez! Nous, citoyen français, très-français, jouissant de tous nos droits civils et politiques, usant d'une immunité si imprescriptible que la Constitution n'a pas eu besoin de la formuler, nous vous prions de vouloir bien accepter notre Prix du Salon. Il ne vous vaudra point, c'est vrai, le prix de l'officiel jury, mandataire de l'Etat. Mais que voulez-vous? chacun fait ce qu'il peut. Et de tous les deux d'ailleurs, vous saurez bien vous passer.

Déjà l'an dernier, votre combat d'un cavalier français contre un cavalier germain, vibrant et superbe comme le chant d'un Tyrtée gaulois, nous avait singulièrement frappé, ainsi que vous le pourrez lire

dans le *Voyage au pays des peintres* de 1875. Vous en fûtes médaillé, ce n'était que juste. Nous devinâmes en vous une nature énergique et fière, un talent original, débordant de séve et de santé. Votre *Chasseresse* de 1876 nous a confirmé dans notre intuition première, tant et si bien que nous la proclamons, par les présentes, l'œuvre du Salon qui annonce entre toutes à la France un peintre de grand avenir. C'est pourquoi nous lui décernons cette récompense exceptionnelle qui appartiendrait selon nous au métier laborieusement acquis bien moins qu'à la virtualité puissante et grosse d'exubérantes promesses.

Donc la *Chasseresse* de M. Roll est une belle femme, nue, toute nue, à cheval, par un splendide jour d'été, dans la clairière d'une verte forêt. Ses jambes nerveuses étreignent sans effort le poitrail de son coursier ardent et magnifique, et près d'elle la reine des Amazones n'eût été, je parie, qu'une maladroite écolière. Une de ses mains mignonnes tient les rênes, l'autre d'un geste prompt et hardi lève en l'air un court javelot. Une bandelette soutient les seins, une petite draperie bleue négligemment jetée sur les épaules flotte au vent.

Elle préside souriante, et comme endiablée de plaisir, au combat de ses chiens contre une panthère. Tout autour d'elle la nature s'épanouit, voluptueuse et souriante comme elle. Qu'est-ce que cette vaillante beauté? Une dignitaire de l'antique Olympe, une Diane dans l'exercice de ses guerrières et virginales fonctions, emportée loin de ses nymphes par l'ardeur de la chasse? Du tout. On chercherait vainement sur sa tête le symbolique croissant. Sa beauté est toute moderne, en quelque sorte parisienne. On dirait une héroïne de la Fronde. On la rêve super-



**La Chasseresse, p**

bement vêtue, caracolant aux côtés de Lauzun, ou maniant le sceptre de Rambouillet. Elle n'est pas classique, et grâces aux dieux immortels ! elle est moins chrétienne encore. C'est la Chasseresse, et c'est la Charmeresse. Une déité, parbleu ! oui, c'est toutes les déités en une. C'est la religion même de l'art moderne. C'est l'espérance, la foi sereine et bien portante des mondes nouveaux. Son nom ? Panthéisme.

Cependant voulons-nous dire qu'il n'y ait aucune imperfection dans l'œuvre de M. Roll ? Tout au contraire. On y relève du premier coup d'œil des inégalités choquantes. Si belle qu'elle soit, la *Chasseresse* rappelle un peu trop, par certains détails incorrects, le modèle d'atelier. La panthère est trop petite et bizarrement tournée. La lutte des animaux est confuse. Mais qu'importe ? l'ensemble est magistral. Et notre opinion sur le jeune coloriste se résume ainsi : Effacez la signature et dites à tout un chacun : ceci est de la jeunesse de Delacroix. Qui vous démentira ?

Encore une fois, élève Roll, je vous prie d'excuser la pauvreté de mon Prix du Salon. Quelques lignes et rien au bout, ce n'est pas riche. Mais vous savez, le cœur y est.

---

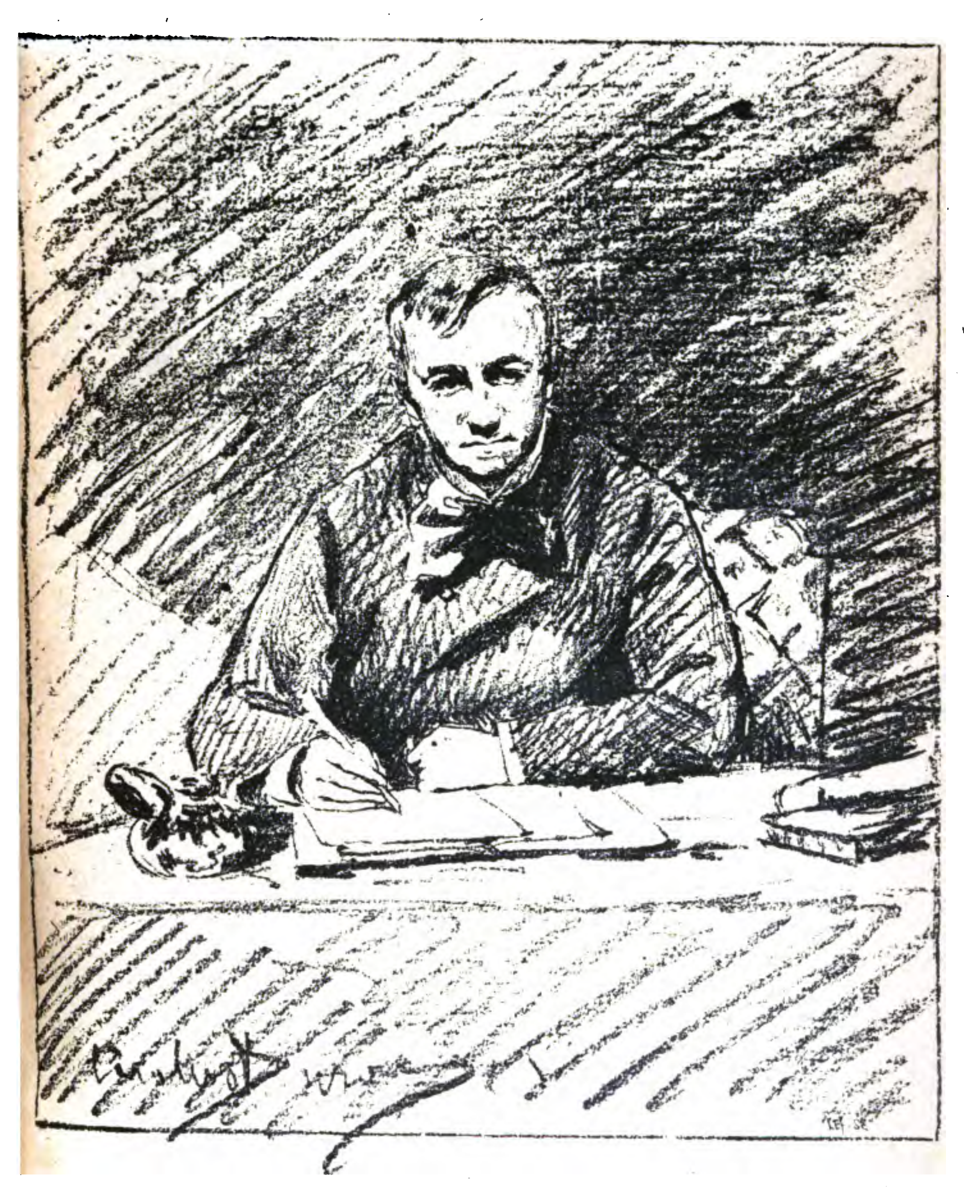
# CHAPITRE VII

SOMMAIRE : L'impartialité, qu'est-ce que c'est que ça ? — Le panache des éclectiques. — M. Carolus Duran. — Cette tête et ces mains. — Les Michelet de l'avenir. — Maître de conférences et grand-maître. — Allez, sage Prudhomme ! — Terrains vagues et figures vagues. — MM. Detaille et Dupray. — A quand le mot d'ordre ? — M. Paul Dubois. — Et à quand la brochette ? — M. Falguière, vous trichez. — Une lampe Carcel qui charbonne. — M. Cabanel. — Un confrère en décadence. — M. Gérome. — Méchant, que vous a fait l'Orient ? — M. Fromentin. — M. Guillaumet. — Deux géants pour un joujou. — M. Clairin et l'*Etrangère*, — Où l'on invoque la déesse *Diva*.

J'ai fait aujourd'hui au Salon une intéressante promenade, et vous en jugerez.

Carolus Duran, par qui j'ai débuté, m'a-t-il porté bonheur ? Je le veux croire.

D'aucuns ont accusé de partialité mon admiration pour ce jeune maître. Qu'ils le sachent donc, de tous les éloges le plus agréable, ç'a toujours été pour moi le reproche de partialité. S'il est dans la langue française un mot insipide et insapide, c'est l'adjectif impartial. De tout temps il fut la parure des neutres, le panache des éclectiques, l'excuse des impuissants, le ralliement des hypocrites. Maintenant plus que jamais, tout écrivain sérieux le doit rayer de son vocabulaire. Nous entrons dans une époque de luttes pacifiques et d'autant plus ardentes. Alors que la force est réduite au silence, les idées



Émile de Girardin, par Carolus Duran.

parlent haut et ferme. Entre le monde haïssable qui finit et le monde si chèrement acheté qui voudrait bien commencer, il n'y a guère de place pour la pâle et craintive impartialité. Peut-être rencontrera-t-on encore, çà et là, un impartial dans quelque salon fané des vieilles classes dirigeantes? Mais l'espèce est finie : la *Revue* de M. Buloz même n'en veut déjà plus.

Qui pense franchement aujourd'hui doit écrire crûment. Or, je pense franchement que M. Carolus Duran est pour l'heure, en France, le maître du portrait. Et sans revenir aux œuvres passées, je n'en voudrais pour preuve exacte et suffisante que son *Portrait d'Emile de Girardin*. On attendait à cette épreuve le merveilleux peintre de tant de beautés mondaines, le poëte des prestigieuses étoffes et des étincelantes pierreries. Ici, plus de chatoiements ni de miroitements vainqueurs. Point de féerie. Le sujet, c'est un monsieur décoré, assis à une table, écrivant, tout habillé de ce costume noir moderne, si simplement laid, auquel Théophile Gautier trouva pourtant un jour cette ingénieuse excuse, qu'il fait au mieux valoir la tête et les mains.

Ici, la tête et les mains sont celles de M. de Girardin. C'est avec un rare bonheur et une pénétration singulière que M. Carolus Duran a compris et mené son œuvre. Les artistes ont loué sans réserve le rendu si parfait des chairs, la transparence des mains, la vigueur du modelé. Tous ceux qui dans la vie publique ont souvent abordé M. de Girardin, tous ceux qui l'ont pu observer dans l'intimité de la conversation ont reconnu sans hésiter ce masque puissant, aux lèvres impérieuses, au regard mobile et droit, dont par moments une sorte de mé-

lancolie fugitive vient atténuer la flamme. Ce n'est pas un mince triomphe pour l'artiste que d'avoir ainsi précisé la physionomie du polémiste. Il a travaillé pour les Michelet de l'avenir. Il a fait mieux qu'un beau portrait, il a dicté une brillante page d'histoire.

Et son voisin, M. Bastien Lepage a, lui aussi, mâché la besogne à quelque futur chroniqueur. Ceux-là qui voudront comprendre quelque chose à l'étonnante Constitution du 25 février n'auront qu'à bien examiner le *Portrait de M. Wallon.* Ils s'apercevront que la République française, introduite dans le monde par ce mentor atone et paterne, n'avait de quoi effrayer ni les petits ni les grands enfants. Un caractère distinctif du talent de M. Bastien Lepage est une sincérité malicieuse. Il y a une bonne moitié d'ironie dans sa verve, et de la satire dans sa très-vivante manière. Ou je me trompe fort, ou il ne sera jamais plus sincère.

Qui ne connaît pas M. Wallon le reconnaît. Tel on s'imagine le successeur immédiat de l'illustre M. Arthur de Cumont, l'honnête maître de conférences qui fut un instant grand-maître de l'Université, le convenable historiographe de Jeanne d'Arc pour livre d'étrennes, le tiède défenseur des droits de l'Etat, l'ami point compromettant de sainte Mère l'Eglise, l'homme enfin à qui tout un parti a pu dire : « Allez, sage Prudhomme, et enfoncez-nous cette porte ouverte de la République. Derrière vous, nous entrerons, et, s'il plaît à Dieu, la refermerons ». Et M. Wallon alla, candide et grave. Il y a des terrains vagues, il y a des figures vagues. Sur ceux-là on bâtit, selon les besoins du quartier, un temple, une usine ou un café-concert. Sur celles-ci, on écrit suivant l'heure politique une Charte plus

ou moins libérale, une République plus ou moins royale, une Constitution sans institutions. M. Wallon est une de ces figures. Et comme on le devine dans les exquises finesses de ce portrait-là!

Autres pages pour l'histoire : *la Reconnaissance* de M. Detaille, et *le Régiment de hussards dépassant un convoi pour se porter en avant*, de M. Dupray. Ce seront pour les générations prochaines deux marquants témoignages de cette si terrible guerre de 1870, trop négligée déjà par les artistes contemporains.

Il y a une vie exubérante dans l'œuvre de M. Dupray. Son ciel et sa campagne vous assombrissent l'âme, ses cavaliers courent actifs et résolus, son convoi grelotte, et l'on frissonne à regarder sa neige.

M. Detaille nous semble en très-sérieux progrès. Dans un village des environs de Paris où vient de se passer un engagement de cavalerie, un uhlan germain et son cheval sont restés morts sur la place. Un philosophe à cet aspect pourrait s'attendrir, mais non ces paysans qui entr'ouvrent encore effarés leurs volets, ou se hasardent hors de la maison pour secourir un gendarme blessé, ni cette avant-garde de chasseurs à pied précédant un fort bataillon qui débouche par les rues voisines. La mise en scène, comme toujours, est très-soignée. M. Detaille a bien campé, bien groupé tous les acteurs, militaires ou autres, de son drame. Ils sont un peu trop figés encore. Ils n'attendent qu'un mot d'ordre pour marcher. Ce mot d'ordre-là, M. Detaille seul peut le donner. Mais à son progrès même, on juge qu'il le donnera bientôt.

Et nous voici, tout en allant, devant le triompha-

teur du Salon, M. Paul Dubois. Peste ! la riche moisson ! une Grande Médaille d'honneur pour la sculpture, une Première Médaille pour la peinture. Bravo ! à quand la brochette ? C'est affaire décidément à messieurs les sculpteurs d'aborder la peinture avec succès. Leur première toile est aussitôt classée dans le genre chef-d'œuvre.

Hier on couronna les *Lutteurs* de M. Falguière. Encouragé de la sorte, il nous expose cette année deux bonnes académies, l'une portant l'autre, Caïn enlevant sur ses épaules le cadavre d'Abel, comme il est écrit quelque part dans la Bible. Ainsi que les *Lutteurs*, ces deux frères primitifs n'ont pas d'yeux. Abel, il est vrai, n'en a pas besoin, étant mort. Quant à Caïn, il nous les dérobe par un moyen bien simple, en les fixant à terre. M. Falguière, vous trichez.

Aujourd'hui, on couronne les *Enfants* de M. Paul Dubois. Ils ont des yeux, ceux-là, et de beaux yeux noirs, bien regardants, bien sérieux et éclairant de leur vif rayonnement deux têtes admirables. Ils sont charmants, ces deux sévères petits hommes ! habillés avec goût, quoique d'étoffes un peu ternes et trop dissemblables. Un peu gauchement posés peut-être, ayant l'air de dire : On nous demande, présents ! Mais ils sont chaudement et finement peints ! Les deux artistes qu'il y a en M. Dubois s'équilibrent et s'expliquent l'un l'autre. Le sculpteur est coloriste, et chez le peintre, comme aisément l'on entrevoit le sculpteur !

En face de cet astre qui monte, voyez-vous une lampe Carcel qui charbonne, un lumignon qui s'éteint ? Voyez-vous la *Sulamite* de M. Cabanel ? Eh quoi, c'est pour « cette colombe-là » cette odalisque d'enseigne, sans chair ni souffle, que « le bien-

aimé accourt, bondissant sur les montagnes et franchissant les collines ». Arrêtez, malheureux ! on n'a ici d'autre philtre d'amour à vous verser qu'un affreux mélange de panade et de sirop de groseille. Quant au portrait de $M^{me}$ de L..., nous n'en dirons rien, par égard pour $M^{me}$ la vicomtesse.

O la navrante décadence d'une fausse grandeur ! Et c'est là le peintre que le suffrage restreint des médaillés et des hors concours érige régulièrement et pieusement en Grand Juge.

Il vaut bien du reste son confrère en décadence et en Institut, M. Gérome, déjà plusieurs fois nommé. L'un brosse des papiers peints pour cafés de province, l'autre finiole des faïences pour appartements de Parisiens parvenus. On rira quelque temps, le temps de les oublier, du *Santon* de M. Gérome, grimaçant son légitime ennui de surveiller un lot de babouches entre deux courants d'air, à la porte d'une mosquée, et de ses grisettes Batignollaises déshabillées en baigneuses orientales avec accompagnement de négresse louée pour la circonstance.

Méchant, que vous a donc fait l'Orient pour le travestir ainsi ? Nous le raconter en vers, en prose ou en peinture est œuvre de poëte, et votre petit métier n'y saurait suffire. Laissez-le donc à de bien autrement doués que vous.

A Fromentin par exemple, qui a retrouvé dans les *Souvenirs d'Egypte* la verve des bonnes années. Ses esclaves noires, de noir vêtues, assises ou couchées sur les bords du fleuve sacré, ont une étrange noblesse d'attitude. Elles vous saisissent par la profondeur morne et résignée de leur silencieuse rêverie. Tandis qu'on les regarde, on croit entendre quelqu'une de

ces mélopées nègres si curieuses, d'un rhythme primitif et tendre, d'une monotonie puissante où la race en tant de lieux maudite cadence sa plainte et note sa souffrance.

Laissez l'Orient à Guillaumet. Il lui appartient aussi, à celui-là, par droit de très-légitime conquête. Son *Bivouac de chameliers*, une des belles toiles du précédent Salon, a pour digne suite le *Labour en Algérie.*

Dans un grand paysage africain, aux lignes nettes et sévères, un Arabe pousse la charrue. Il a sur la tête une sorte de mouchoir, sur le corps une manière de blouse nouée à la ceinture. Ses jambes nues traînent la babouche. Une de ses mains tient distraitement une gaule inoffensive, l'autre fait peser tout le poids du corps indolent sur le manche de la charrue. Celle-ci, toute petite, a pour attelage, non des chevaux arabes, virtuoses de la course et de la guerre, mais deux superbes chameaux caparaçonnés d'un filet à pompons multicolores qui lèvent au bout de leurs longs cous leurs longs mufles débonnaires, comme pour mieux allonger leur profil énorme sur l'horizon. On dirait deux géants attelés par gageure à un chariot d'enfant. Ils rêvent, homme et bêtes. La nature rêve aussi, discrètement caressée par les pourpres rayons du soleil couchant. Il y a dans la majesté poétique de ce paysage, éclairé par cette belle lumière d'Orient dont M. Guillaumet possède tous les secrets, il y a dans la gravité comique de cette scène agricole vingt fois plus de couleur locale que dans toutes vos potiches, monsieur Gérome.

Laissez l'Orient à M. Clairin. Il y a dans le nom de ce jeune artiste comme un heureux augure que



Le Labour en Algérie, par Gustave Guillaumet.

l'avenir justifiera. C'est une œuvre excellente que son *Entrée d'un shériff marocain à la mosquée.* La manière de Regnault, très-visible chez Benjamin Constant, ne l'est pas moins chez Clairin. Mais outre que l'on peut avoir de moins brillants précurseurs, il y a dans cette toile un entrain, un éclat, un mouvement qui dénotent chez l'auteur un talent très-personnel.

Aussi applaudissons-nous de bon cœur à la mention honorable que lui a value son *Portrait de Mlle Sarah Bernhardt.* Il la représente vêtue d'un long peignoir blanc, à demi couchée sur un divan, dans un exotique et resplendissant boudoir, sans autre compagnie que son grand chien danois, somnolent à ses pieds. Il a saisi cette merveilleuse intelligence, telle qu'elle apparaît dans la vie quotidienne, telle que tout un chacun la peut voir dans sa plus récente et plus belle création : l'*Etrangère.*

Si les accessoires encombrent un peu trop la scène, c'est le rôle sans doute qui l'a voulu. Mais la physionomie de l'artiste se dégage bien, mystérieuse et un peu fatale. M. Clairin n'a peut-être oublié dans la décoration du somptueux retrait qu'une effigie, à la mode parisienne, de la déesse Siva.

---

## CHAPITRE VII

SOMMAIRE : Nos hommages à deux belles personnes. — M. Vollon. — La Vénus comme il vous plaira. — M. Jacquet. — La marine n'est pas l'églogue. — Hâle rouge et hâle noir. — M. Harlamoff, nos compliments ! — L'aimable canton que voilà ! — M. Gervex. — Un cadavre authentique et valable. — Apollon écorchant Marsyas. — Vêtue de sa beauté neuve. — La *Bethsabée* de M. Ferrier. — M. Rouffio. — Prépare ton aiguille, Pénélope ! — M. Lefebvre et sa *Magdalena*. — Mme Madeleine Lemaire. — Justice et non galanterie ! — Tu as chanté, cause maintenant. — J'aime ces Corinnes-là. — M. d'Alheim, né en Russie. — M. Aclocque et son fumoir. — Derrière un paravent de badauds. — Oh ! ce n'est rien ! — M. d'Alheim, vous ne serez jamais qu'un poëte !

Tout en arrivant ce matin au Salon, j'ai présenté mes hommages à deux belles personnes. Non pas deux grandes dames : elles n'ont marquisat au soleil, ni même château en Espagne. Elles ne portent robe de satin, ni topazes flamboyantes. Une cabane de pêcheurs vit naître l'une, un hameau que j'ignore est fier d'avoir enfanté l'autre. L'une est moulière à Dieppe, pour vous servir, l'autre est paysanne n'importe où. L'une est signée Vollon, l'autre est signée Jacquet.

Ç'a été un événement que l'apparition de *la Dieppoise* de Vollon. On a vu non sans joie que le vaillant peintre, sûr désormais de son talent et de son nom, aborde la peinture de genre. Il l'aborde rondement, par une plantureuse et forte femme coiffée d'un

mouchoir, vêtue, on pourrait presque dire déshabillée d'une chemise trouée comme un vieux drapeau et d'un court jupon outrageusement effiloqué, la poitrine presque nue, les bras nus, les jambes nues, traînant dédaigneusement d'inutiles savates, son luxe unique. La hotte au dos, le nez en l'air et comme flairant la tempête, elle court à vastes enjambées vers la mer prochaine et sombre, au labeur, au danger. Et puis, c'est tout. Et puis, c'est un chef-d'œuvre. Brune, roussie, hâlée, bronzée, rudement modelée, peinte avec une vigueur puissamment brutale, appelez-la comme il vous plaira : la Vénus plébéienne, la Vénus aux moules, peu importe. C'est une Vénus, la réelle, celle-là sans doute que les pêcheurs de l'Attique virent un jour éclater du sein des flots, âpre, hardie, fruste, inconsciente, sauvage, fille et souveraine des éléments.

Autre, tout autre est la blonde paysanne de Jacquet. La marine n'est pas l'églogue. Le hâle rouge de la glaneuse des champs n'est pas le hâle noir des écumeuses de mer. Le débraillé de la moulière est juste, et juste aussi la rusticité chaste ou indifférente de cette fille de ferme. Le sang est à ses joues ensoleillées, et aussi aux jointures de ses mains osseuses qui lient la gerbe et manient la faucille. Elle est nerveuse et bien découplée, sous son corsage montant et rapiécé. Ses yeux bleus brillent, nets et résolus. On saisit en cette campagnarde une sorte d'élégance native. Ainsi le veut la manière même de M. Jacquet. Sa *Paysanne* est une des meilleures toiles de genre du Salon, comme son *Portrait de Madame J...*, une noble et sévère bourgeoise, en est un des meilleurs portraits.

Non loin de là, j'avise un *Ivan Tourguéneff*, ce romancier russe, désormais aussi connu de la France, que le sont les écrivains français de notre amie la Russie. Auteur, M. Harlamoff. Son portrait de Mme Viardot, étrange et faux, nous avait bien crispé naguère. Par le rendu vigoureux de cette belle tête en cheveux blancs, à laquelle un simple costume laisse toute sa valeur, M. Harlamoff semble s'écarter de la manière pour entrer dans la franchise. Oh! le rare progrès! Donc, M. Harlamoff, n'oubliez pas nos attaques, mais recevez nos compliments.

Le bon petit coin que voilà, et l'aimable canton du *Pays des peintres!* La société y est fort bien composée.

Je vous présente M. Gervex. Son *Autopsie à l'Hôtel-Dieu* est très-remarquée. « C'est du Rembrandt moderne!» s'écrie près de nous un enthousiaste. Il a tort. Certains critiques ont malmené M. Gervex. Ils n'ont pas eu raison. Sur la table de marbre un cadavre est couché, cadavre authentique et valable, auquel le plus sévère anatomiste ne trouvera rien à redire. Un jeune et blond chirurgien, intelligent et beau garçon, le dissèque *con amore*. Debout près de lui, un étudiant prend des notes. Un garçon de salle, robuste et moustachu, maintient la tête du sujet. Il a la grosse casquette, la chemise de couleur, l'épais tablier et la parfaite indifférence de l'emploi. L'opération est éclairée comme il convient, par un jour d'atelier venu d'en haut.

Peut-être notre chirurgien aux cheveux d'or est-il trop complaisamment mis en lumière, comme un *Deus ex machinâ*. Il a de faux airs d'Apollon écorchant Marsyas. La scène n'en est pas moins juste et bien ordonnée.

M. Gervex a beaucoup de talent, et un talent souple, aussi familier avec les splendeurs réelles de la vie qu'avec les horreurs apparentes de la mort. La nymphe *Dans les bois*, parée de son provoquant sourire et vêtue de sa beauté neuve, est bien campée, bien modelée. Sa chair fraîche est appétissante au possible. Le gentil gibier qu'on ne rencontre guère, hélas ! dans les bois policés de notre hypocrite civilisation !

La nymphe de M. Gervex a pour voisine une dame non moins déshabillée, d'une carnation superbe, une *Bethsabée* envoyée de la villa Médicis par M. Ferrier. Cette œuvre vraiment belle ne ment point à son origine, car on y retrouve les meilleurs resouvenirs des plus grands maîtres italiens. Elle relève heureusement le Salon de M. Ferrier, compromis par son *David*, mélodramatique et faux, coupant la tête de Goliath avec des gestes mal peints et des hurlements de général de cirque.

Mais il est au Salon deux figures nues encore, dont il nous faut parler : la *Circé* de M. Rouffio et la *Madeleine* de M. Lefebvre.

M. Rouffio a fait œuvre de bon peintre et de penseur aussi. La Circé qu'il nous montre sortant seule de son palais, une baguette d'or en main, n'est pas seulement un modèle copieux et vivant, une digne rivale de Vénus. Elle a bien l'attitude royale, l'air étrange et hautain de la magicienne qu'entrevit Homère. La mer bleue qu'on aperçoit là-bas va mener Ulysse aux rives de l'île d'Ea. Il n'a qu'à se bien tenir, ce parangon de sagesse. Averti par son ami Mercure, il pourra vaincre l'enchanteresse, mais non la femme. Prépare ton aiguille, en voilà pour une année de plus, ma pauvre Pénélope !

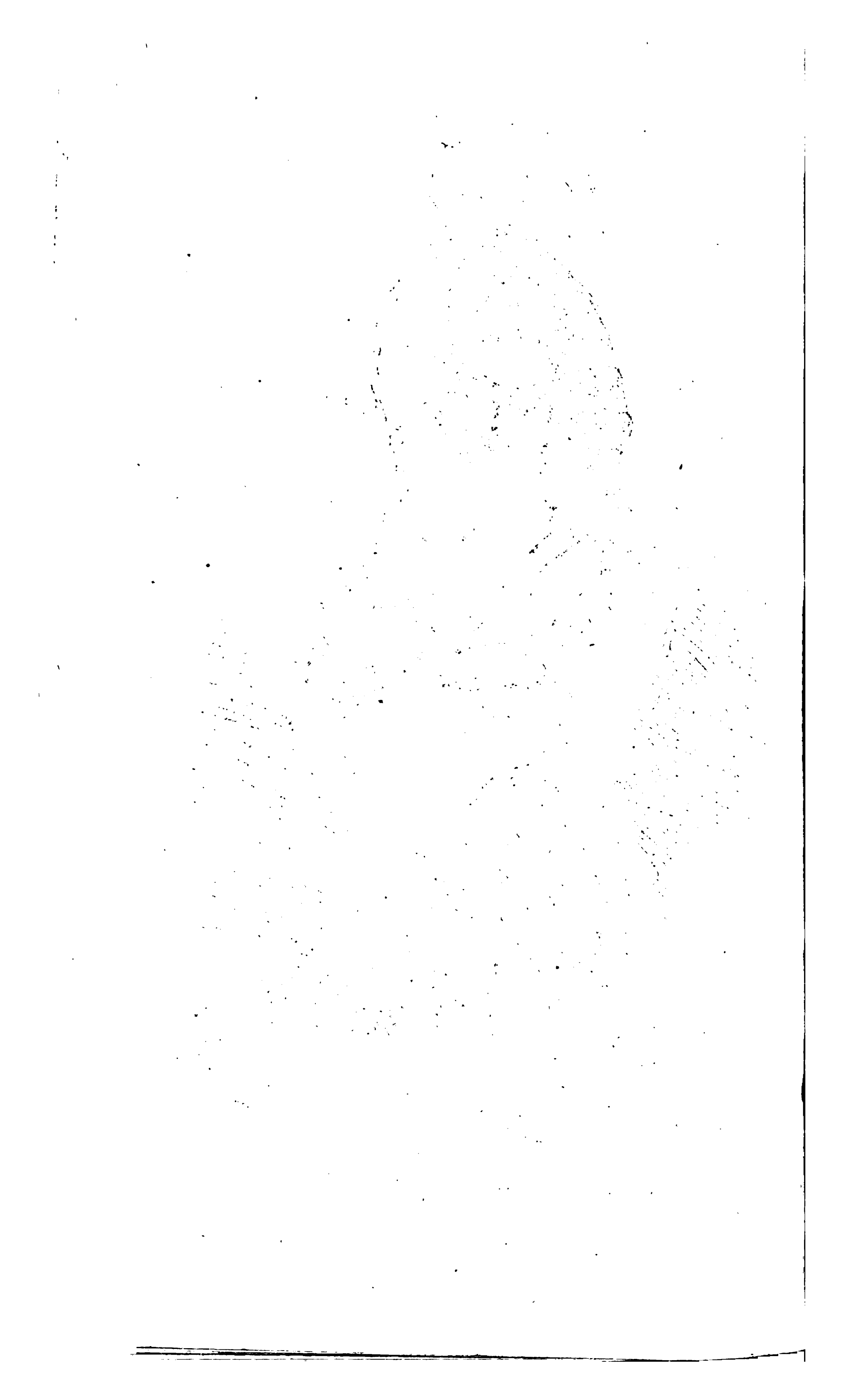
La *Madeleine* n'a été, bien entendu, qu'un prétexte ou un faux titre pour M. Jules Lefebvre. Se repent-elle et de quoi se repent-elle, cette jolie rousse? Nul ne le saura jamais, moi moins que personne, et je m'en soucie, à vrai dire, comme d'un billet de confession.

Ce n'est pas la vipère noire du remords qui la fait ainsi se tordre, c'est la couleuvre de la coquetterie. Cette gaillarde-là n'a qu'un goût médiocre pour les cendres de l'expiation, mais un penchant très-prononcé pour la poudre de riz. Ta gorge est harmonieuse, Magdalena, purs et fins sont tes contours, et je te promets un *satisfecit* de M. le régisseur que tu attends en ta grotte d'Opéra. Tu es, Magdalena, comme on dit, un beau morceau de peinture. Les gourmands, peut-être, n'apprécieront point ta manière savante, mais tu seras le régal d'un gourmet.

Avez-vous assez lorgné cette pécheresse peu repentante? Retournez-vous et contemplez la séduisante *Corinne* de Mme Madeleine Lemaire. Messieurs de l'Institut sont bien en retard avec la vaillante et sympathique artiste. Ils ne l'ont point encore, que je sache, étouffée de couronnes, ni lapidée de médailles. Son talent incontesté lui ouvre chaque année les portes du Salon, mais elle ne figure pas dans cet Olympe des hors concours, où se pavanent tant de grotesques et d'incapacités méconnues. Il n'y aurait que justice pourtant et nulle galanterie à la récompenser enfin. Elle continue dans la moderne école les maîtres les plus charmants du dix-huitième siècle. Sa manière est une des plus sémillantes, sa couleur est une des plus agréables qui soient. J'aime fort sa *Corinne*. Sans doute, Mme Lemaire n'a point compris l'héroïne célèbre à la façon solennelle et haut montée



Une Merveilleuse, par Madame Madeleine Lemaire.



des artistes de la Restauration. Elle l'a imaginée plus gentille, non moins inspirée. Debout, coiffée, habillée dans le goût bizarre et piquant, parée des étoffes chatoyantes de son époque, on devine à la lyre, une lyrette de salon qu'a laissé aller sa main distraite, comme à l'émotion visible encore sur son intelligent et doux visage, on devine qu'elle vient d'enthousiasmer un auditoire de choix. Mais, patience ! les cordes de la lyre se détendent, et l'ode a déjà replié son aile. L'émotion se dissipe, et revient le sourire. Corinne a chanté, elle va causer maintenant. Après l'inspiration, l'esprit. Il faut de la variété en ce monde, et nous sommes beaucoup, je le repète, qui aimons ces Corinnes-là.

J'ignore absolument si M^me^ Lemaire attache un prix quelconque à la préférence de tous ces jurys qui se suivent, injustes, et se ressemblent, ignares. Cette préférence doit être le moindre souci de tout artiste ayant pour lui la croissante faveur de l'opinion. Tel est aussi le cas de M. d'Alheim. Si jamais artiste a mérité la médaille par d'évidents progrès, fruits d'un labeur soutenu, c'est assurément le peintre du *Golfe Jouan*.

Le *Voyage au pays des peintres* de 1875 a amplement prouvé notre vive sympathie pour le talent pur, sévère et beaucoup trop consciencieux de M. d'Alheim. En 1876, a-t-il démérité ? Loin de là. Il a même si bien progressé qu'il s'est en quelque sorte dédoublé. Il a, dans la *Maison de pêcheurs au golfe Jouan*, affirmé cette entente calme et judicieuse de la nature méridionale qui a dès longtemps appelé sur lui l'attention des amateurs clairvoyants. Il a, dans les *Récifs de Saint-Honorat*,

victorieusement établi son aptitude à rendre les aspects dramatiques et mouvementés.

Mais ouvrez le catalogue : *M. Jean d'Alheim, né en Russie*, dit-il, et pas un mot de plus. Voilà qui explique bien des choses. M. d'Alheim n'est que le fils de ses œuvres, et tout un chacun sait qu'une semblable filiation n'est pas légitime. N'ayant point de professeurs, l'artiste n'a point de patrons, et si l'on ne lui jette à la tête aucune mention honorable, c'est dans l'ordre le plus moral qui se puisse imaginer.

Encore voudrions-nous, ou, si vous aimez mieux, souhaiterions-nous humblement qu'on apportât un peu plus de tact dans le groupement des tableaux et qu'on ne donnât point pour voisin de cymaise à des œuvres exquises et modestes le *Fumoir de l'Assemblée nationale*, de M. Aclocque, député et artiste de centre droit. Ces imageries à devinettes absorbent la foule et tuent toute une rangée, sinon la salle entière. Derrière ce paravent de badauds pressés qui vont et viennent, se répétant : as-tu vu Buffet ? une pauvre petite toile s'efface. Laissez, ce n'est rien. Ce n'est que, au sommet de la côte, deux maisonnettes d'où la vue plonge sur l'infini, Ce n'est que le plus bleu des golfes reflétant le plus radieux des soleils. Ce n'est qu'une symphonie d'azur, de joie, de paix et de lumière. Ce n'est rien.

Mieux exposés, les *Récifs de Saint-Honorat* ont attiré de nombreux spectateurs. Ils ont, comme nous, apprécié grandement cette marine si simple et si vigoureuse, où tout est couleur, où tout est mouvement. Dans le ciel, les nuages courent et se bousculent. Le mistral courbe les chênes. La mer s'anime et gronde. Les vagues écument et roulent. Oh ! ce sont

bien des vagues. Une seconde encore, et vous entendrez leur chute retentissante.

M. Jean d'Alheim, vous ne serez jamais qu'un poëte.

## CHAPITRE VIII

SOMMAIRE : *Est modus*... je le sais. — Une suffisante vengeance. — Français et le *miroir de Scey*. — M. Hanoteau et l'*Eau qui rit*. — M. Harpignies et son coup de hardiesse. — Lansyer. — Rives plates et galets ronds. — Vive la Bretagne ! — M. Lhermitte. — Bas bleus et cordons bleus — MM. Guillemet, Flahaut et Wauters. — Bruges a Clays, Anvers a Mols et Venise a Mouchot. — J'aime l'*Anniversaire* de M. Fantin-Latour. — Si Cancale est aux Fayen, Carnac est à Valerio. — M. Hirsch et son plein air. — Ayez pitié de moi, botanique et zoologie ! — M. Palizzi. — A Naples, tout s'explique. — MM. Chaigneau, Philippe Rousseau, Attendu, Berne-Bellecour et Valadon. — La revue suprême. — Enfer en haut, Paradis en bas. — M. Camarroque et son *Buffet*. — M. Léonce Petit, et vos gendarmes? -- MM. Haquette et Huas. — M. Amédée Besinus. — La dualité en France est interdite. M. — Sinet, et la *Prière matinale d'une Parisienne*. — L'an prochain, ce que nous ferons.

Une promenade encore, une dernière à travers la peinture, et nous irons aux blanches statues.

*Est modus*... N'achevez point, je ne le sais que trop. Mais qui nous en voudra ? Notre tâche est difficile. Les noms se pressent, bruyants et nombreux sous notre plume. Il nous faut prendre une résolution désespérée. A peine avons-nous commencé, que la despotique actualité nous ordonne de finir.

Il nous restait bien des colères pourtant à dépenser. Les japonistes, les roucouleurs, les grimaciers, les faiseurs, les fadasses, les décorateurs, les galantins, les froids, les corrects, les plaisantins de la peinture, avec ou sans talent, nous ont si fort horripilé ! Contre leur épidémique légion, volontiers nous

armerions en guerre tout un volume de satires. Mais ne pas les nommer aujourd'hui, c'est peut-être la meilleure façon de les désigner. Ils ne perdront rien pour attendre ; dix mois sont vite passés. Et puis leur commerce est, dit-on, en forte baisse. Les évolutions sociales, les grands événements sont mortels aux petits artistes et aux petites modes. Cette vengeance nous suffit.

Il nous reste aussi maints éloges à distribuer, et nombre de menus encouragements. Quelle liste ! Maîtres et élèves, arrivants et arrivés, jeunes et mûrs, ayez pitié de nous ! Alors que les expositions seront permanentes, elles auront droit à des publications permanentes aussi, et tout le monde y trouvera sa place.

Nous sommes en retard avec les Français, les Hanoteau, les Harpignies, les Lansyer, les Lhermitte... *e tutti quanti*. Ils nous pardonneront, sachant qu'il n'y a dans notre programme ni préséance ni étiquette voulue, et que le hasard seul mène notre trop court voyage à travers le trop innombrable Salon.

C'est une très-belle chose que le *Miroir de Scey*. La Franche-Comté, cette fois encore a, heureusement inspiré M. Français. Il y avait plus d'éclat sans doute dans le *Ravin du Puits noir* de 1875. Il n'y a pas moins de style dans le *Miroir de Scey*. Sur la rivière qui coule mystérieuse et sourde entre deux bois touffus, sur le haut d'une colline que surmonte le vieux donjon, la nuit tombante étend lentement son épais manteau. L'impression est grande, et comme toujours d'une poésie étrange. Mais le faux jour et l'encombrement du Salon ne valent rien à ces pages magistrales. On les voudrait contempler longtemps, isolées dans leur sérénité profonde.

L'*Eau qui rit*, le ravissant titre d'un ravissant tableau ! A travers des barrages en miniature, improvisés de branches et de cailloux, un ruisseau descend la pente rapide d'une verte prairie, avec des airs importants de cascadette, au milieu d'un bois charmant. Là se donnent rendez-vous tous les chardonnerets et les rouge-gorges des environs. Ils boivent, ils se baignent, ils se pelotonnent dans le sable, ils sautillent, ils s'égosillent. Enfin, comme l'on dit, ils font la vie. Le ruisselet rit, et rit aussi le bariolé plumage des oiselets. Vous souvient-il de la *Mare aux Grenouilles*, qui eut un si franc succès en 1875 ? A d'autres les silences éloquents, à d'autres les grondements de la nature. M. Hanoteau en comprend mieux que personne les chuchottements, les babillages adorables, la paix intime et joyeuse. C'est un maître en églogue, et cette maîtrise-là en vaut une autre.

Un jeune talent, qui a de grandes analogies avec le talent mûr d'Hanoteau, c'est celui de M. Paul Colin. Médaillé il y a un an, il n'a point sommeillé sur son vert laurier. Son progrès très-remarquable atteste un très-sérieux travail. Son *Fossé des Hogues* et son *Plateau de Criquebœuf près Yport* sont deux beaux paysages, d'une facture large et vigoureuse. La manière de M. Colin n'a rien perdu de sa sincérité; elle a beaucoup gagné en ampleur et en aisance.

M. Harpignies a rarement fait un meilleur envoi que cette année. La *Prairie du Bourbonnais* est, pour parler familièrement, un coup de hardiesse. Elle vous frappe dès l'abord par la précision singulière des ombres portées. Il y a là un effet crû, dénotant une



La mort d'un chêne (Finistère)

de ces combinaisons d'heure et de lumière où les peintres ne se hasardent pas volontiers. Je n'ai vu en aucun paysage de plus étonnants massifs d'arbres. L'horizon est vaste, la perspective admirable. Une exécution puissante, particulièrement originale, assure à cette toile une distinction exceptionnelle dans l'œuvre du maître.

Parmi les artistes sûrs d'eux-mêmes, convaincus, enragés de travail, incessamment préoccupés de ce mieux que l'on a calomnié en le déclarant l'ennemi du bien, nous devons citer en première ligne MM. Lansyer et Lhermitte.

M. Lansyer n'est plus un arrivant, et il ne s'en faut de guère qu'il soit tout à fait un arrivé. Ses études vaillantes et sévères se comptent par centaines, et ses meilleures toiles figurent honorablement dans les collections de haut goût. L'an dernier, il nous avait paru incliner un peu vers le système réaliste. Nous en sommes quitte pour la peur.

*Un Grain sur la côte du Finistère* et *La Mort d'un chêne* nous ont ramené l'artiste original, rude et hardi dont nous nous plaisons à suivre le progrès constant. La mort violente et prématurée, c'est-à-dire l'abattage d'un beau chêne de Bretagne en pleine frondaison, sur le bord de la mer, c'est là, n'est-ce pas, un sujet très-simple? Si M. Lansyer l'a su rendre pittoresque, saisissant, c'est ce que montre assez le dessin qu'il nous a bien voulu donner. Le *Grain* a été discuté; ceux qui lui ont cherché querelle ne connaissent pas la Bretagne. Autrement superbe que l'ennuyeuse mer normande roulant machinalement ses ronds galets sur ses rives plates, autrement intraduisible est l'Atlantique de Brest à Vannes, avec ses inquiétudes constantes, ses emportements formidables et ses colères à toute

écume contre les granits séculaires de la côte celtique. De tels pays, heureusement négligés par la *gentry*, n'abondent pas en stations balnéaires, mais ils forment des talents vigoureux tels que M. Lansyer.

Autant nous avait plu, il y a un an, le tableau de genre de M. Lhermitte, *Notre-Dame du Pilier*, autant nous séduit le *Lavage des Moutons*. cette ravissante paysannerie. Dans un joli paysage, au pied d'un aimable coteau, des moutons sont extraits un à un d'une bergerie et amenés au bord d'une onde claire où se mire le ciel, pour être soumis par leur bon pasteur et ses apôtres à un lavage consciencieux. Cette scène rustique n'exige pas une plus longue description. C'est affaire à nos virgiliens de s'en inspirer pour célébrer dignement la paix profonde et le calme des champs. L'inspiration leur sera facile en présence de cette œuvre, et moins fugitive peut-être qu'en présence dela nature même, car la manière de M. Lhermitte est toute en poétique sincérité. Un air doux et frais circule dans son paysage ; on se roulerait sur ses gazons verts, et, convoqués en jugement, les Deshoulières et les Vatel, les basbleus et les cordons-bleus se disputeraient, ses jolis, ses succulents moutons.

Quoique un peu moins remarquable, la *Vendange* ne méritait point d'être reléguée au troisième étage, alors que tant de nullités ou de cocasseries encombrent les cymaises. On retrouve, au reste, dans la *Vendange* toutes les qualités de M. Lhermitte, et nous ne saurions trop louer l'éclatante et riche couleur de sa vigne, toute animée de joyeux travailleurs. Si jamais le phylloxera l'a visitée, celle-là, je consens que Bacchus me confonde ! Nous ne ferons à la *Vendange*




La Vendange, par M. Léon Lhermitte.

qu'un reproche très-relatif : elle est un peu confuse et pèche légèrement par la perspective.

Deux rappels de médailles, récompense d'ailleurs insignifiante et puérile, ont été bien vus de la critique et du public.

L'un est échu à M. Guillemet, pour sa fort belle marine de *Villerville*. Jamais peut-être les terrifiants prodrômes de l'ouragan n'ont été rendus avec une telle vigueur. Le vent rase et courbe les végétations touffues. Le ciel est gros de tourmentes inénarrables. L'horizon a disparu derrière un épais rideau noir chargé de pluie torrentielle. Noire et déserte est la plage. De partout l'homme s'est enfui. La mer, lointaine encore, et reléguée au dernier plan par la marée basse, semble envahir déjà la scène. S'en faut-il de beaucoup que cette marine soit un chef-d'œuvre?

Nous en dirons autant de celle de M. Flahaut, qui méritait assurément une médaille de première classe. Une longue plage sablonneuse, au pied de très-hautes falaises à pic, les *Falaises de Berneval* (*Seine-Inférieure*), un vaste ciel d'où se répand au travers de grises et flottantes nuées une blanche lumière sur les blanches falaises, au fond la mer, toujours imposante et souveraine, tels sont les éléments dont une main habile a su composer un ensemble grandiose et saisissant, et qui plus est, une étude savante à satisfaire les géographes les plus consciencieux et les plus sévères géologues,

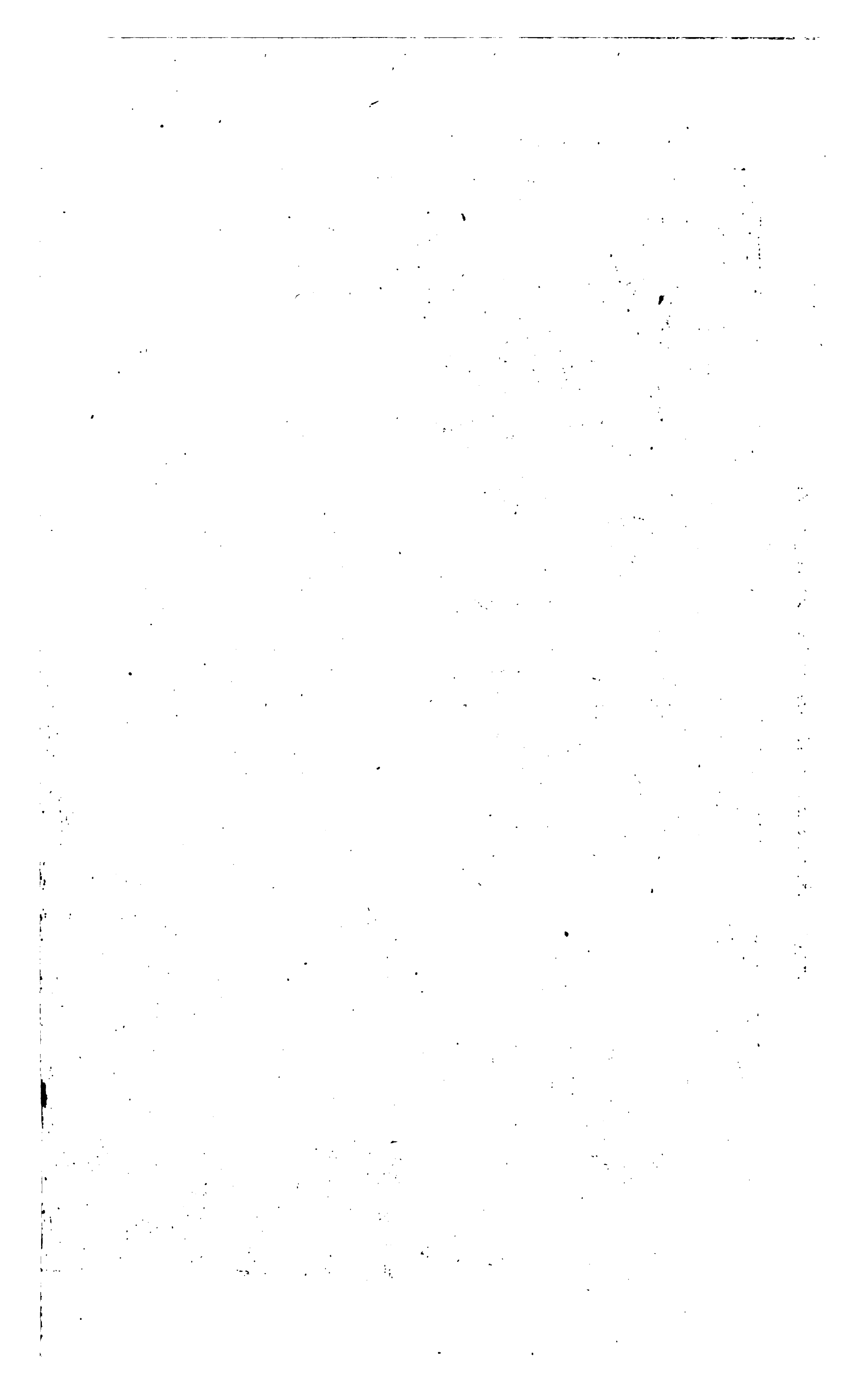
L'autre rappel de médaille est au peintre belge, M. Wauters? Nul n'a oublié son magnifique tableau, la *Folie du peintre Van der Goes* dont nous avons comparé la judicieuse ordonnance à celle du maître J.-P. Laurens. Une médaille nouvelle n'eût point été de trop pour récompenser son *Portrait de M. C.*

*Somzée*, un jeune garçon de très-aristocratique allure, à l'âge du cerceau et caressant de la main un fin lévrier. Peinture un peu froide sans doute et d'un insuffisant modelé, mais d'un si grand style qu'elle a pris rang dès le premier jour parmi les très-remarquables portraits du Salon de 1876.

Si Bruxelles a M. Wauters, si Bruges, la vieille espagnole, s'enorgueillit à bon droit d'être représentée par Clays, Anvers n'enviera rien à ses sœurs flamandes. C'est mieux qu'un exact portrait, d'une extraordinaire couleur locale, c'est en quelque sorte une apothéose que l'artistique cité a inspirée au plus artiste de ses enfants, M. Mols. Tout a été dit et redit sur ce merveilleux panorama qui fera école et dont la postérité confirmera le retentissant et légitime succès.

Et enfin si la Venise de l'Escaut a Mols, la Venise de l'Adriatique peut sans complaisance insérer dans l'interminable catalogue de ses bons portraitistes le nom de M. Mouchot. Son *Palais grand ducal* et son *Grand Canal*, œuvres d'un très-brillant coloriste, se distinguent par une précision très-moderne. Ziem n'a pas fait mieux, et tout médaillé qu'il est, M. Amédée Rozier a fait moins bien.

J'aime fort l'*Anniversaire* de M. Fantin Latour. En ne s'attardant point au portrait où il excelle, ni à la peinture de fleurs où il est sans rival, il a sagement agi. Quand on a comme lui vécu dans l'intimité des génies, quand on est l'un des premiers coloristes de son époque, on se doit d'aborder enfin les grands sujets. Cet *Anniversaire* n'est pas seulement le pieux et touchant hommage d'un homme de goût à la mémoire de Berlioz, le maître déjà trop oublié, c'est aussi une œuvre éclatante et bien réglée. Ces Muses éplorées, aux lignes



**La Plage de Tresmalouen (Finistère), par un temps d'orage, par Valerio.**

si pures et d'attitudes si fières, ce groupe d'héroïnes et de jeunes gens qui viennent parer de couronnes la tombe de l'auteur des *Troyens* sont d'un très-noble et religieux effet. Cette première page lyrique aura une suite? M. Fantin-Latour, nous l'attendons.

Les hommes sont partis : sur le bord de la mer,
Jusqu'à l'heure ou viendront s'y pencher les étoiles,
Les femmes resteront ; leurs doigts tissent des voiles
Mais leur rêve tantôt charmant, tantôt amer,
Suit dans l'azur profond l'aile blanche des voiles.

Ceci est l'adorable légende des *Cancalaises,* une des plus jolies toiles de M. Feyen-Perrin. Un mot résumera notre impression. L'artiste, toujours élégant et harmonieux, a chanté en accord parfait avec le poëte, M. Armand Sylvestre. Et nous préférons les *Cancalaises* au *Portrait de M. Alphonse Daudet.* Malgré tout son talent, et parce qu'il s'en est trop défié peut-être, M. Feyen-Perrin a dépassé le but. Il a selon nous un peu trop raidi la pose et forcé le caractère de son ingénieux modèle.

Si la Normandie appartient à Feyen, ou mieux aux Feyen, *Arcades ambo*, car le cadet, si habile à rendre la vie bruyante et mondaine des bains de mer, n'a pas moins de succès que son aîné, nous souhaitons à la sévère Bretagne d'être toujours aussi éloquemment comprise que par Valerio. Nous avons longuement insisté dans notre premier volume sur les curieux progrès de ce travailleur sans trêve ni merci. Il ne lui suffit pas, disions-nous, d'être un des plus brillants virtuoses de la ligne, un des maîtres incontestés du dessin. Chaque année sa couleur, toujours sobre et correcte, gagne en charme et en précision. Chaque

année, j'en appelle à la *Plage de Tresmalouen par un temps d'orage*, il nous revient de sa chère Celtique ayant mieux vu l'Océan : chaque année, j'en atteste les *Vanneuses de Carnac*, ayant mieux compris l'étrange et druidique beauté des paysannes du Morbihan. C'est que M. Valerio, nous le répétons volontiers, a sur tant d'autres cet avantage précieux d'être non-seulement un peintre, mais un voyageur studieux, un érudit et un savant.

Une toile bizarre et, comme l'on dit, un peu voyante, nous a maintes fois sollicité au passage. Nous nous sommes assez vite familiarisé avec elle. *Le premier trouble* est son titre. Elle a pour légende ces jolis vers de Manuel :

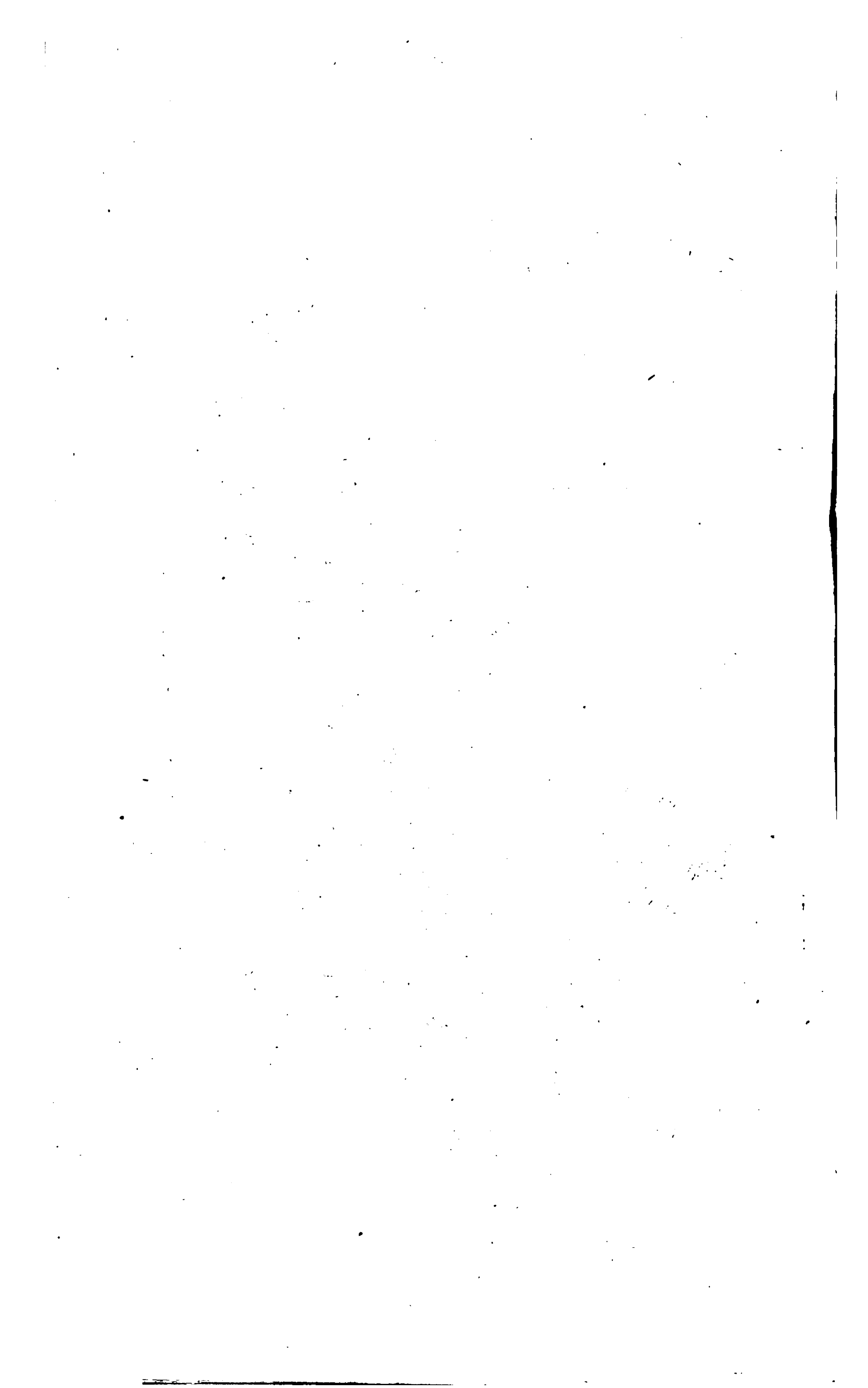
Par quelle vision ton âme est traversée,
Ni le grand parc ombreux, ni la fleur délaissée,
Ni tes yeux étonnés ne le savent encor.
. . . . . . . . . . . . . . .

Ils s'adressent, comme vous pensez, à une belle jeune fille rêvant, solitairement assise sur un banc, dans l'immensité d'un parc. La tête est charmante, expressive. Elle a bien le long regard étonné, fiévreusement brillant du premier trouble. Voilà un plein air franc et hardi qui n'a rien à démêler avec les lourdeurs sans rêve ni esprit de la manettiste école. Encourageons donc de bon cœur l'auteur de cette toile et du très-agréable portrait de Mlles de Comando, M. Alphonse Hirsch.

J'en demande bien pardon à messieurs les fleuristes, animaliers et peintres de nature morte, c'est à eux que s'adresse mon dernier salut. Je n'y ai pas mis




Le Soir, par Ferdinand Chaigneau.



de malice, loin de là. Mais j'ai tant jasé sur la route avec des peintures historiques, des mythologies, des portraits d'hommes et de villes, des paysages, des marines, que sais-je encore ? Tout cela est si bavard, et moi aussi.

Que dirons-nous d'ailleurs qu'on ne sache des fleurs de Fantin-Latour. de Mme Madeleine Lemaire, et de Jeannin, le médaillé de 1876.

Est-il un éloge nouveau à faire des chiens de Mélin dont les meutes remplissaient le Salon de leurs formidables aboiements, une églogue inédite à moduler en l'honneur des vaches de Van Marck ou des moutons de Palizzi ? Ah ! que ceux-ci m'ont amusé ! Il y a donc une descente de la Courtille au pays des moutons ? Impossible ! D'où vient alors cette galopade effrénée, vertigineuse, sur une pente à quarante-cinq degrés ? Ont-ils attachée à la queue déjà leur casserole finale ? Je ne la vois pas. Mais encore ? Au détour du chemin sans doute le valeureux hidalgo Don Quixote de la Mancha leur est apparu, sur Rossinante vissé, l'armet en tête, lance au poing ? C'est probable. Point du tout. La chose est à Naples. Alors tout s'explique.

M. Ferdinand Chaigneau, lui aussi, est un peintre juré de la gent moutonnière. Mais elle ne joue qu'un rôle de comparse dans son délicieux paysage : *le Soir*. Titre simple, qui dit tout et plus encore. Au seuil d'un bois, sur le versant de la colline, un pâtre s'arrête, ses brebis autour de lui rangées. Debout, la main appuyée sur son bâton de commandement, il rêve, avant de rentrer au hameau. A l'horizon, descendent les pourpres lueurs du soleil couchant. Vers le zénith, les étoiles montent dans le ciel bleu.

C'est exquis, et nul dessin n'en peut donner la moindre idée.

Nous ne citerons que quatre exécutants de natures mortes. Le critique n'est pas dieu, et il se réjouit d'un nombre pair.

D'abord, Philippe Rousseau. Ses *Huîtres* sont transcendantes. On en mangerait, soit. Mais qu'il prenne garde! Je sais un autre huîtrier, qui s'appelle d'un nom fatidique : Attendu. C'est un audacieux, il envahit le marché. S'il avait exposé des huîtres cette année, Paris, si friand, lui eût voué sa clientèle. Mais il ne nous a offert qu'un paisible *Thé* de famille avec tous ses accessoires. Soyons sérieux. M. Attendu, que nous avons de notre autorité privée médaillé en 1875, est un peintre d'avenir. Un Japonais classique lui envierait ses tasses, et la perfide Albion lui achèterait sa bouillotte, Bonsecours, en Belgique, lui réclamerait sa serviette, et Quillet, à Paris, ses petits-fours. C'est que M. Attendu est un sincère.

Nous en voudrions dire autant de M. Berne-Bellecour, mais le courage nous manque. Sa *Desserte* n'est qu'un trompe-l'œil. Elle obéit à l'unité de matière, comme la tragédie à l'unité de temps, de lieu et d'action. Sa nappe, son argenterie, ses fraises et le reste sont en carton. M. Berne-Bellecour, la question d'Orient se complique. A quand votre premier *Coup de canon?*

Et, puisque nature morte il y a, n'oublions pas la *Raie* de M. Valadon, Elle est bien nature, et elle est bien morte. Est-ce un début? Je le crois. Bonne chance, M Valadon!

Comme le Salon « allait fermer » nous le parcou-

rions, passant de l'ensemble une revue suprême, au pas de charge. Quelques amis nous accompagnaient. Plus libres de leur temps et de leur personne, et non préoccupés des sottes questions d'actualité où la critique s'empêtre, ils avaient fait un voyage bien plus complet que le nôtre. Un tel avait vu ceci, un tel avait vu cela, que nous ignorions. Grâce à eux nous découvrîmes, au deuxième et troisième étage, au-dessus de la cymaise, des œuvres aussi intéressantes que sacrifiées.

Par exemple, dans le salon de Gustave Doré, à côté de la mélancolieuse *Mort de César*, de M. Rixens, une toile de M. Camarroque, pensionnaire de la Ville de Bordeaux. Cela s'appelle : *Un Coin du buffet alsacien de la rue Jacob*. Ce buffet (rien du sénateur de la rue des Postes) est, comme tant de Parisiens le savent, une petite brasserie tapissée de peintures originales, dont quelques-unes signées de noms célèbres. Elle est fréquentée par des artistes, des gens de lettres, des avocats, des médecins, tous deviseurs de gaie science et aligneurs de francs propos. C'est donc un petit coin, une tablée de cette *Pomme de Pin* moderne, au pays latin, qui a séduit M. Camarroque et qu'il nous a retracée de très-vivante façon. Descendu des combles, le *Buffet alsacien* eût montré au public une composition heureuse, une couleur vigoureuse et pittoresque, en un mot, l'excellent début d'un jeune homme qui fera parler de lui.

Dans la même gamme, *Mathurin et sa femme* de Léonce Petit, *les Musiciens ambulants* de M. Haquette. Deux œuvres de sincérité vigoureuse et de réalisme intelligent. C'est même une peinture très-crâne que celle de M. Haquette. Pourquoi l'avoir juchée si haut, alors que son auteur est élève de M. Cabanel ? Il est

vrai que M. Cabanel a tant d'élèves. Et puis M. Haquette a eu aussi pour professeur le maître Millet. Cela se voit bien.

Quant à M. Léonce Petit qui n'a jamais mieux peint et avec plus de bonhomie une scène d'intime paysannerie, sans doute il expie dans l'isolement des hauteurs le succès quand même des gendarmes qu'on lui refusa l'an passé. Les rancunes officielles sont longues et solides en France. C'est connu.

Est-il une raison plausible, tant seulement un prétexte pour justifier l'exil de M. Amédée Besnus aux plus vertigineux sommets de l'enfer? Ce sont pourtant deux œuvres méritantes, fines et sincères, que *la Gironde à Pauillac après un orage* et *le Sentier de la ferme de Gomonvilliers* (*Seine-et-Oise*). L'une figure parmi les bonnes marines du Salon, l'autre, d'un style sévère et consciencieux, fort analogue à celui de J. Dupré, parmi les plus ingénieux paysages. Mais peut-être M. Besnus commet-il une faute grave en ne se renfermant pas dans l'inoffensive et muette interprétation de la nature? Il y a chez lui plus qu'un peintre, il y a un penseur libre, un critique d'art, humoriste et précis. Ces qualités sont difficilement tolérables en France, et je soupçonne l'écrivain de nuire au peintre. Cela s'est vu.

Au troisième étage encore, nous avons aperçu un portrait d'homme d'un caractère très-marqué. C'est, nous a-t-on dit, celui d'un des plus notables négociants de la capitale, M. Delacroix. Le style en est juste, l'exécution vigoureuse et plus appropriée que celle du *Portrait de Ricord*, un peu flou et qui a valu néanmoins à M. Huas les honneurs du rez-de-chaussée.

Au troisième étagè, enfin, la *Gazette du matin*, de M. Sinet : une femme, une bonne ménagère en caraco rayé blanc et violet, avalant d'une ardeur égale le *Petit Journal* bien bourré et le café au lait bien sucré. Ce joli, très-joli petit tableau de genre, que l'artiste eût pu intituler aussi la *Prière matinale ou la Communion sous les deux espèces d'une Parisienne*, est bien observée, très-fine et peinte dans une tonalité claire et charmante. Vous plaît-il que je vous nomme le maître préféré de M. Sinet ? Il s'appelle Chardin.

Oui, mais une heure a sonné, fatale. Un coup de sifflet a retenti, strident, inexorable, et déjà les gardiens se massent pour nous éconduire. Quel dommage ! Peut-être allions-nous découvrir un génie ?

L'an prochain, ce que nous ferons, je le sais bien. Puisqu'au Salon les choses se passent à l'envers de ce monde que ceux-ci disent autre et ceux-là meilleur, puisque l'enfer y est en haut et le paradis en bas, nous, ennemi né des enfers qui nous semblent tout au moins inutiles, nous amnistieur, non par sentiment, mais par raison, nous lèverons tout d'abord les yeux au ciel où vague l'enfer suspendu de l'Exposition pour y découvrir, afin de les signaler à la justice publique, les damnés de l'infaillible jury. Et puis après une halte convenable dans le moyen monde du purgatoire, nous descendrons d'un cœur plus tranquille au paradis de la cymaise. Ainsi soit-il !

---

## CHAPITRE IX

SOMMAIRE : Nous irons tout d'abord au jardin. — Les forçats de l'idéal à perpétuité. — M. Paul Dubois. — A toute médaille d'honneur tout honneur. — La *Charité* et le *Courage militaire*. — M. Falguière. — Le protégé du sieur Emile Ollivier. — Indulgence aux gloires! — Et le grand citoyen? — Messieurs les z'harpes, vous pouvez commencer. — M. Delaplanche. — Mme Doche restaurée et la Vierge retrouvée. — M. Mercié. — L'affreux bonhomme en pain d'épice. — Le petit berger n'était pas roi encore. — L'*Alleluia* de la jeunesse. — M. Baujault. — C'est la muse de l'équivoque.— La rentrée de M. Christophe et le *Masque*. — Tout le monde n'a pas une idée. — Il faut rire, ma belle! — La douleur a le droit d'être bien portante. — Du *Masque* à l'*Adolescence*. — M. Albert Lefeuvre. — Sera-t-elle jolie? je le lui souhaite. — Il est d'autres entraîneurs du talent. — Le grand Prix de Florence. — Voilà donc une personnalité!

Et aussi, c'est bien décidément la dernière fois que nous commencerons par la peinture notre *Voyage au pays des Peintres*. A l'exemple de certains confrères très-judicieux, nous irons tout d'abord à la sculpture.

Pour vingt raisons, dont une suffirait. La peinture, en dépit des timides espoirs que la présente exposition nous donne, aura quelque peine à guérir de son enfièvrement industriel et malsain, legs du Bas-Empire. « La sculpture, écrivions-nous en 1875, marche lentement et résolûment vers un progrès sûr et continu. » Ce qui était vrai, il y a un an, ne l'est pas moins aujourd'hui. La rapide fortune, l'entraînement

du public, sont choses interdites aux sculpteurs. Le travail fatigant et chichement payé, la lutte incessante est leur lot. Ils sont les forçats de l'idéal à perpétuité.

Leur tâche est rude, leur courage est persévérant. La lutte même les a maintenus. Ils ont jalousement gardé les traditions de leur grand art, et l'idée moderne les a envahis. C'est chez eux que depuis quelques années la patrie, la liberté, le dévouement, l'histoire, la science, la philosophie même, le passé glorieux, l'avenir consolant ont trouvé leurs plus brillants interprètes. Là où les peintres trop souvent s'indifférencient, les sculpteurs s'émeuvent et pensent. Ils ne sont pas moins artistes, ils sont plus hommes, et d'autant plus intéressants. Donc, une autre fois, avant que la folle, la légère, la bruyante, l'innombrable peinture nous ait brûlé les yeux de son bariolage et ahuri la cervelle de son implacable cacophonie, nous irons dans le silencieux jardin, loin de la foule, demander à la sculpture ses calmes et fortifiantes impressions. Elle règlera notre esthétique. Elle équilibrera notre esprit et raffermira notre âme.

Ceci promis et juré, hâtons-nous. A toute médaille d'honneur tout honneur, et nous débuterons par M. Paul Dubois.

Il a été couronné et justement couronné deux fois, comme peintre et comme sculpteur. Chez le peintre, avons-nous dit, on devine le sculpteur, chez le sculpteur on retrouve le peintre. Et en effet ses deux figures, la *Charité* et le *Courage militaire*, qui orneront prochainement le tombeau de Lamoricière à Nantes, sont d'un exquis et savant coloriste.

La *Charité* surtout. Fidèle à une tradition consa-

crée par tant de chefs-d'œuvre, c'est dans la maternité que M. Paul Dubois a incarné la théologale vertu. Sa Charité, c'est une jeune paysanne angélique et charmante. Ses bras élégants et potelés s'arrondissent pour tenir dans le giron de sa jupe aux plis corrects et discrets deux petits, tout petits enfants tout nus. L'un d'eux boit la vie au sein ravissant qui sort d'un corsage chastement entr'ouvert. L'autre, un chérubin repu et délicieusement bouffi, est bien la plus adorable, la plus divine figure du sommeil enfantin qu'un maître ait jamais rêvée. Elle est à elle seule un chef-d'œuvre. Et la mère, la tête doucement inclinée, enveloppe ses nourrissons d'un regard ineffable où se concentrent et se lisent toutes les tendresses ardentes et craintives, toutes les émotions sévères dont est faite cette vertu aussi humaine que théologale : la Charité.

Ne cherchez pas un minime défaut dans l'exécution de ce groupe irréprochable. Le talent y atteint sa plus extrême limite, celle qui confine au génie.

La seconde figure, le *Courage militaire*, est d'un moins puissant essor. Le soldat en qui M. Paul Dubois a symbolisé la guerrière vertu rappelle un peu trop peut-être, par le costume et l'attitude, le *Pensiero* de Michel-Ange. La tête porte un casque à longue visière, et sur le casque une Chimère déploie ses ailes. Il est vêtu à l'antique. Sa dextre se replie sur le genou, sa main gauche s'appuie sur une longue épée. Ses jambes sont nues et croisées, ses pieds chaussés de hauts brodequins. Le modelé du *Courage militaire* est aussi parfait que celui de la *Charité*, la correction aussi absolue, l'élégance aussi complète, l'ensemble presque aussi admirable. La figure pourtant, si belle d'expression, nous a paru trop jeune et point assez mâle. Et peut-être M. Paul Dubois aurait-il obtenu

d'une conception plus moderne du *Courage militaire* une manifestation aussi évidente de son pur et harmonieux talent?

En sculpture comme en peinture, il n'a rien à redouter du voisinage de M. Falguière. Si l'auteur de *Caïn portant Abel* selon la Bible n'a point dépassé l'insignifiance, le statuaire de Lamartine selon les racontars de nos grand'mères s'est imprudemment engagé dans le très-étroit sentier qui serpente entre le sublime et le ridicule.

Ce grand plâtre, dressé au centre du jardin, ne nous promet point une œuvre qui rehausse beaucoup dans l'admiration hésitante de la postérité le protégé du sieur Emile Ollivier. Nous le regrettons fort, car notre génération, durement élevée à l'école de justice, et sachant, par tant de leçons chèrement apprises, toute l'indulgence que méritent les gloires, oublie volontiers la fin malheureuse de Lamartine, amnistiée d'avance par ses incontestables services et son merveilleux génie.

Non, ce héros de romans archibyroniens n'est point du tout l'homme que rêva notre enfance en 1848, ni même celui qu'entrevit notre jeunesse durant les premières années du très Bas-Empire. M. Falguière a méconnu ou ignoré le contempteur hautain de la tripoterie orléaniste, l'orateur magnifique, l'incomparable historien des *Girondins*, le grand citoyen du 24 février.

Ce personnage cavalcadour, avec ses effets de bottes molles et de draperies au vent, n'est même pas le chantre d'Elvire. C'est Petrus Borel tout au plus. Ce stylet prétentieux, dans la main de ce maître de danse, que va-t-il buriner sur ces feuilles agitées?

Les *Méditations ?* non pas, mais seulement les *Aventures de Mme Putiphar.*

Et pourtant M. Falguière a du talent. La tête de son Lamartine est très-sérieuse, très-étudiée. C'est la tête de l'homme mûr. Pourquoi contraste-t-elle d'une si choquante façon avec ce costume et ces poses de jeune premier rôle d'il y a cinquante ans ? Ce petit laurier enfin, si bizarrement placé, cet arbuste de gloire qui caresse les bottes de l'improvisateur, est-ce une ironie ? *Chi lo sa ?* dirait Graziella. Le Jocelyn en question, j'en suis tout contrit, ne m'a remémoré que cet appel irrévérencieux d'un titi aux musiciens de l'orchestre : « Messieurs les z'harpes, vous pouvez commencer ! »

Si M. Falguière n'a point réussi la statue de Lamartine, il a pris quelque revanche par le buste en bronze de Carolus Duran. Il a on ne peut mieux saisi la physionomie expressive et mobile, la vie intense, l'intelligente crânerie de l'original. C'est une œuvre finement et vigoureusement modelée, prestement enlevée.

Carolus Duran a pour voisine Mme Eugénie Doche, un buste très-élégant de l'élégante artiste, par M. Delaplanche. Le savant artiste a restauré avec une intuition rare et arrêté dans la mémoire des hommes l'athénienne et pensive beauté, naguère si célèbre, de la vraie, de l'unique *Dame aux Camélias.*

J'ai bien dit et je répète : le savant artiste. M. Delaplanche, si fermement moderne dans l'*Education maternelle*, désormais fameuse, se confond quand il veut avec les maîtres les plus spiritualistes non du moyen âge étique, mais de la bien portante Renaissance, comme, par exemple, dans la *Vierge* en pierre qu'il destine à l'église parisienne de Saint-

Joseph. Vocable excellent pour la nouvelle madone ; car la jeune fille très-nubile que voilà, attrayante et désirable sous sa longue robe aux plis sévères, c'est la fiancée dont Raphaël le divin nous retrace les saintes épousailles. Elle rêve, les yeux baissés sur une fleur de lys que tient sa main distraite, et son rêve extatique et chaste est bien de l'autre monde.

Quel fécond et souple talent que celui de M. Delaplanche ! Comme les gardiens de la foi catholique doivent s'estimer heureux, trop heureux, de rencontrer encore dans l'art de la sculpture un aussi habile interprète, définitivement introuvable dans le commerce de la peinture !

-

L'auteur du *Gloria victis* ménage son temps et son nom. C'est qu'il nous prépare une surprise. La direction des Beaux-Arts, cette fois bien inspirée, lui a commandé un bas-relief : le *Génie des arts conviant tous les artistes en son palais*. Ce bas-relief remplacera sur la façade du Louvre, vis-à-vis le pont des Saints-Pères, l'affreux bonhomme en pain d'épices qui déshonora ce monument jusqu'au jour où son original, Napoléon III, eut cessé de déshonorer la France.

Mais, pour n'avoir pas l'importance de l'œuvre considérable qui fit sa rapide fortune, l'envoi de M. Mercié n'en est pas moins digne de lui. La figurine de David s'apprêtant à lancer la fronde me plaît beaucoup. Le petit berger est bien campé, il a l'air enthousiaste et hardi. Il a pris pour ce lâncement une corde de sa harpe rustique. Pourquoi pas ? C'est bien là, ce semble, une idée de gamin héroïque. Le petit berger n'était pas roi encore, et en attendant la majesté, il avait droit de montrer de l'esprit. Certains critiques, un peu chagrins, reprochent à M. Mercié une préciosité qui me charme. Chez un grand et viril

talent, ce n'est qu'un surcroît de grâce. Inséparable de la manière de M. Mercié, elle est une part, non la moins bonne, de son originalité. Quant au ravissant buste de jeune et jolie femme, *Fleurs de mai*, il n'a que des admirateurs.

C'est l'épanouissement de la forme, c'est le chant, le triomphe du sourire. C'est l'*Alleluia* de la jeunesse.

Quelle immense, quelle insondable différence entre *Fleurs de mai* et la *Jeune fille écoutant un premier chant d'amour*, de M. Baujault! On ne dénicherait pas, je crois, dans tous les lycées de France un collégien assez peu difficile ou assez impatient pour soupirer une déclaration quelconque à cette grande asperge montée, à cette reine du pays des hérons. Longues jambes maigres, long corps maigre, seins petiots, long cou, maigre figure en lame de couteau dont le sourire avorte en laide grimace. C'est le poëme de la maigreur, cette pensionnaire déshabillée! C'est la muse de l'équivoque, elle ressemble à M. Buffet. Elle est comme lui un défi au goût public. Après un aussi heureux Salon, en voilà un très-mauvais, M. Baujault. Attention!

Tout autre est la grande statue si remarquable et si remarquée de M. Christophe. Élève chéri et même collaborateur de Rude, ce consciencieux et puissant artiste s'éloigna, il y a nombre d'années, des luttes publiques, amèrement froissé par l'insuccès immérité, mais si explicable en temps d'empire, de sa statue colossale de la *Douleur*. Le sujet qu'il a choisi pour sa rentrée tardive prouve surabondamment la constante, l'inébranlable volonté de M. Christophe. Aucun n'est plus hardi assurément, aucun ne semblait plus inabordable et plus étranger aux routines ordinaires



**Fleurs de Mai, par Antonin Mercié.**

de la sculpture. Le *Masque* n'est pas, comme tant d'autres envois plus ou moins médaillés ou mentionnés, la mille et unième redite d'une banalité plus ou moins classique. C'est une audace, c'est la fixation dans le marbre éternel d'une idée haute et juste. Et par cette idée, comme par l'exécution si puissante et si voulue, le *Masque* n'est rien moins qu'une œuvre shakespearienne.

Une femme belle, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, est comme foudroyée par une horrible angoisse, jalousie sans nom, mépris de l'être aimé, ou dégoût insurmontable des mensonges de la vie, que symbolise une vipère sifflante, étreignant son bras droit et la visant au cœur. Son corps, ployé par la douleur, se raidit contre elle en un suprême effort. La tête, que notre confrère Burty a si bien comparée à celle de l'*Esclave* de Michel-Ange, se renverse en arrière, convulsée par un inexprimable sanglot. Soit! mais il faut rire, ma belle! Amants, amis ou indifférents n'ont que faire de votre angoisse. Tout ce monde est là qui vous regarde. Cachez-moi, je vous prie, ce corps qui frémit, cette tête qui pleure. Et le bras gauche de la désespérée ramène par-devant ce corps une draperie droite aux longs plis. Et parce que ce voile ne suffisait pas, la main gauche élève à hauteur du visage un masque au rire forcé, moulé en quelque sorte sur le masque même de la Comédie antique. Tournez donc, foule aimable, autour de la grande statue, que voyez-vous maintenant? Une rieuse impudique, une Laïs éhontée.

Avons-nous raison de dire qu'une telle idée n'est pas familière à tous nos talents rabâcheurs et copistes? M. Christophe n'a point rusé avec elle. Il l'a énergiquement rendue. Son esprit n'a pas biaisé, sa main n'a pas faibli. Pas une bavure, pas une gentil-

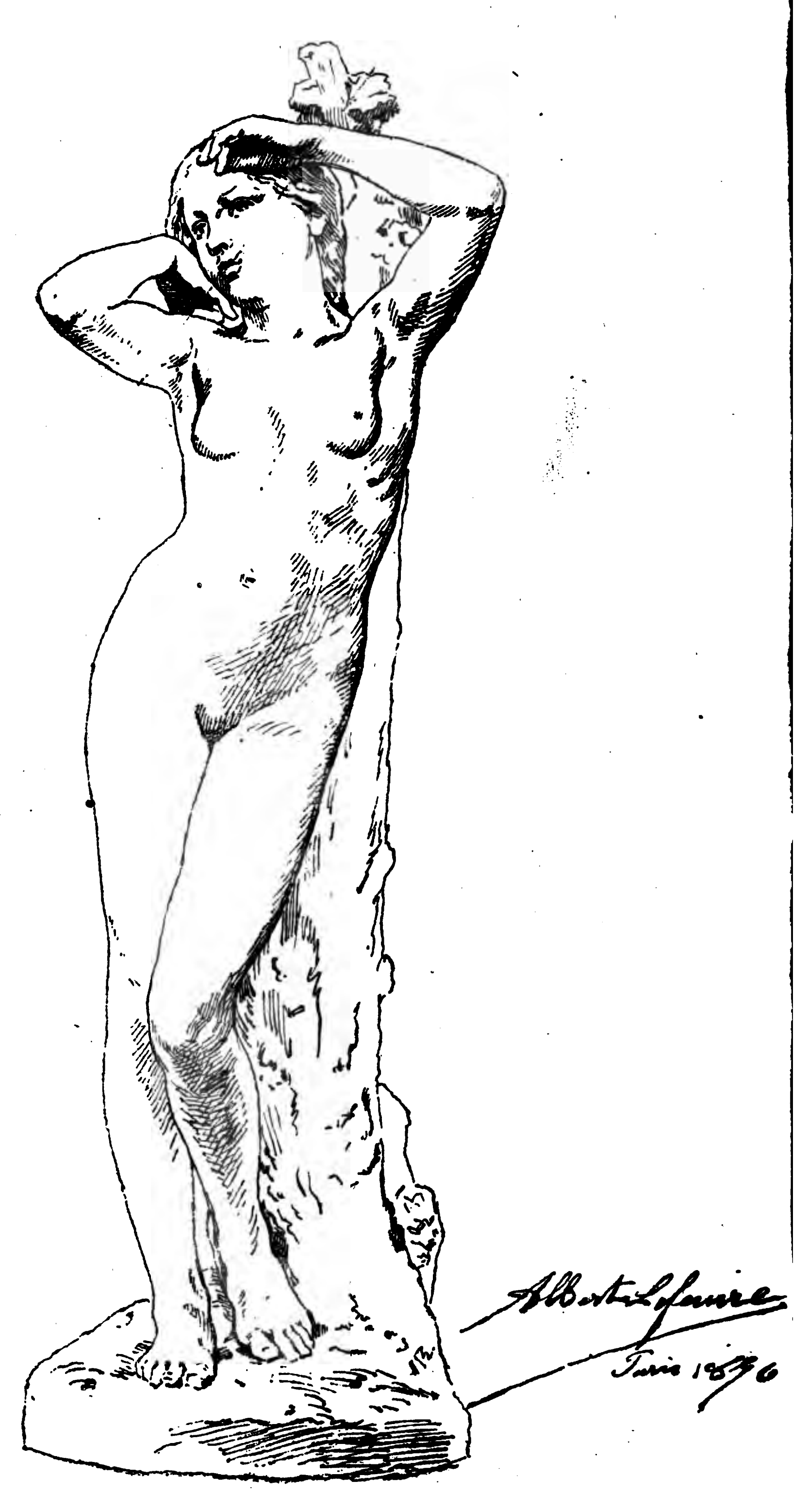
lesse. Ni mièvrerie, ni concession. Le sculpteur est demeuré entier dans son idée, impeccable dans l'étrange et harmonieuse vigueur de son exécution. Les prud'hommes, les boursouflés de la critique se sont agréablement gaussés des formes un peu plantureuses de ce très-beau corps féminin. Le tempérament de l'artiste n'est donc rien pour eux? Veulent-ils que M. Christophe voie comme M. Baujault? Et puis le désespoir n'est-il permis qu'aux maigres et aux graciles? Peut-être suis-je fort bizarre, mais la douleur extraordinaire de cette Eve en pleine santé m'a infiniment plus frappé que n'eût fait le gémissement pointu d'une perche chlorotique.

C'est là une triomphante rentrée pour M. Christophe. Le *Masque*, à en croire les reporters, lui aurait coûté quinze ans. Non, puisque déjà l'on annonce du même artiste mainte surprise pour les prochains Salons. Le jury s'est avoué vaincu, mais de mauvaise grâce. Pour une telle œuvre, qu'est-ce qu'une médaille de 3e classe? Le gouvernement a, dit-on, acheté le *Masque*. Il a tout simplement fait son devoir.

Passons d'un extrême à l'autre, cela nous économisera une transition. L'extrême opposé du *Masque*, c'est l'*Adolescence* de M. Albert Lefeuvre.

Debout, appuyée à un arbre, la tête penchée sur la main droite, nue comme l'ingénuité (un concettiste écrirait l'ingénudité), une fillette de douze à quinze ans regarde au loin, bien loin dans l'infini de son rêve qui pour elle est la vie.

En ces quelques mots, j'ai dit tout le sujet de M. Lefeuvre. Il est immense. S'il n'écrase pas l'artiste, il l'élève. Aux mains d'un médiocre, il produit une niaiserie. Nous n'avons sous les yeux qu'un plâ-



L'Adolescence, par Albert-Lefeuvre.

tre : attendez le marbre, et vous verrez si l'auteur de cette *Jeanne d'Arc* enfant, un des grands succès de 1875, n'a point fait de l'*Adolescence* un chef-d'œuvre. Elle n'a pas les formes plantureuses, celle-là! Les seins naissent à peine. Les courbes sont indécises, les bras fluets, les jambes rectilignes, les attaches incertaines. La douleur lui est inconnue, le masque lui est inutile, et veuille Vénus qu'elle n'en apprenne jamais l'usage! C'est l'éveil, c'est l'innocence, c'est l'aurore du printemps, le commencement du commencement, c'est la virginité inconsciente. Elle promène sa main gauche sur son front, et repousse doucement ses cheveux comme pour fuir une pensée, ou mieux comprendre et mieux voir. Elle ne divague point, elle vague. Elle ne rit, ni ne sourit. Son créateur ne lui a point infligé cette coquetterie maladroite et agaçante sans laquelle, pour tant de sculpteurs, il n'est pas de tête enfantine. Elle n'est point laide... Sera-t-elle jolie! on l'espère et on le souhaite. C'est l'adolescence.

Comme M. Roll parmi les peintres, M. Albert Lefeuvre est parmi tous les sculpteurs au Salon celui dont l'avenir est le plus chargé de promesses. L'ayant médaillé de 2$^{e}$ classe, il y a un an, le jury ne pouvait moins faire que de lui conférer la classe seconde. Il méritait mieux. C'est ce qu'ont pensé sans doute les dispensateurs du *Grand Prix de Florence*. Car il est désormais ches nous d'autres juges utiles et d'autres « entraîneurs » du talent que MM. les jurés du suffrage restreint. Les personnes de haut goût et de haute initiative, propriétaires du journal l'*Art*, ont institué, comme chacun sait, un prix de *cinq mille francs* « lequel sera, tous les deux ans, à partir de « 1876, accordé au jeune artiste, peintre, sculpteur,

« architecte ou graveur qui, exposant au Salon de « Paris, y aura donné les preuves les plus sérieuses « de talent et d'originalité. »

La liste de ces lauréats nouveaux aura pour premier nom celui de M. Albert Lefeuvre. « Ce qui a « décidé surtout la majorité du jury, écrit l'éminent « directeur du journal l'*Art*, c'est le caractère de « personnalité qui éclate particulièrement dans l'œu- « vre de M. Albert Lefeuvre. Le but des fondateurs « du Grand prix de Florence a été surtout de fournir « un encouragement aux jeunes artistes que leur « tempérament individuel et leur originalité même « pourraient exposer à obtenir difficilement des ap- « puis pour leurs premiers pas, tandis que ces appuis « ne font guère défaut à ceux dont le caractère plus « souple et plus malléable s'accomode aux leçons et « aux exemples qu'ils trouvent autour d'eux. Ils ont « voulu avant tout contribuer au développement de « l'art sincère et vrai, en favorisant l'éclosion des « talents que les nécessités de la vie et la tentation « des succès faciles pourraient faire avorter en les « détournant de leur direction naturelle au profit « d'un art factice et convenu. »

Tout commentaire est superflu à ces nettes et décisives paroles, signées d'un journaliste républicain, entre tous autorisé, M. Eugène Véron. Il ne nous reste qu'à féliciter au nom de l'art français les fondateurs du Grand prix de Florence, et de leur libre fondation, et du choix si libre et si heureux qu'ils ont su fixer sur la « personnalité » de leur premier lauréat, M. Albert Lefeuvre.

## CHAPITRE X

SOMMAIRE : Florence est bien près de Rome. — M. Marqueste. — Un vieil incident et les poses plastiques. — *Velleda* me va mieux. — M. Coutan et ce grand gamin d'*Éros*. — M. Idrac et ce petit polisson d'Amour. — Œdipe, regarde ton sphinx ! — M. Aizelin. — Orphée, candidat à l'Académie des enfers. — Et Injalbert ? — M. Guillaume. — L'Amour lilliputien de M. Maillet. — M. Allar. — L'Amour en Lucifer et la montagne Bréda. — Crauk et le maréchal Niel. — M. Leroux et la Mort. — M. Chatrousse récidiviste. — M. Gautherin. — A quoi bon ces dards d'opéra ? — M. Cordonnier. — Pour faire un Salon, il faut des Charmeurs et des Baigneuses. — M. La Vingtrie. — M. Ferru. — Beaucoup de naïades appelées, trois d'élues. — M. Schœnewerk. — Un pèlerinage à genoux. — M. Noël et sa *Baigneuse*. — Mme Léon Bertaux. — Oh ! les coiffures à la petit chien. — M. Lemaire, son *Bain* et sa *République*. — Mlle Sarah Bernhardt. — *Non omnis moriar.*

Une simple observation, pourtant.

Florence est bien près de Rome. La création du Prix de Florence trahit donc la persistance, chez les particuliers aussi bien que dans les régions officielles, de ce préjugé latin qui a fait si longtemps considérer l'Italie comme le conservatoire obligé de nos jeunes talents. Nous aimons *con furore* l'Italie que nous avons tant de fois parcourue et nous la croyons comprendre autant que personne, mais plus qu'elle nous aimons la liberté ! Quand donc, éclairés par tant d'expériences, laisserez-vous vos artistes pensionnés suivre dans telle contrée qu'il leur plaira l'indication toujours juste de leur tempérament personnel ? Les aider est votre droit. Ne les point gêner est votre devoir. Ce monde étonnant, ce peuple innombrable de chefs-d'œuvre où vous les envoyez vivre, étudier,

réfléchir, s'absorber, éteint peut-être plus d'originalités qu'il n'en développe. Les forts trop souvent en reviennent diminués, les médiocres presque toujours ahuris.

M. Marqueste, élève de Rome, a bien employé son temps. Il a fructueusement étudié les maîtres. On le voit de reste à son *Persée vainqueur de la Gorgone*. Ce groupe est d'une science parfaite, d'une aisance accomplie. Persée, un pied sur la Gorgone dont il s'apprête à couper la tête que sa main gauche tient par les serpents est superbe de désinvolture et d'audace. La Méduse se démène et se tord bien, rageuse et sifflante sous ce pied vainqueur. Elle est comme le Persée, bien posée, admirablement modelée, et on ne lui reproche guère qu'un hurlement effroyable et peu sculptural, qui défigure singulièrement sa beauté de monstre féminin. Mais malgré toutes les qualités qui ont valu au *Persée* une première médaille, ne nous enthousiasmons pas outre mesure. A-t-il si fort enthousiasmé son auteur ? Au milieu des retentissantes agitations de la grande vie moderne, après tant de Persées qui tuent des Gorgones dans tant de musées, il a fallu que M. Marqueste se montât bien courageusement l'imagination pour s'intéresser quelque peu à ce vieil incident. La foi lui a manqué. Et son héros et son héroïne ont moins l'air de personnes naturelles que d'acteurs répétant généralement des rôles, déjà très-bien appris, pour un théâtre de poses plastiques.

N'en déplaise à M. Marqueste, nous le trouvons plus original dans la *Velleda* qu'il vient d'exposer aux Beaux-Arts, avec les envois de Rome. Velleda, cette poétique et légendaire incarnation de la patrie gauloise, semble l'avoir intéressé comme nous, bien

autrement que le tête-à-tête orageux de Persée avec sa Gorgone, car elle lui a inspiré une œuvre beaucoup moins correcte, soit, mais combien plus chaude et plus saisissante !

Autre élève de Rome, autre médaillé de première classe, M. Coutan. A quel Temple d'amourest destiné cet *Eros* en goguette, agaçant du bout de son arc un couple de tourtereaux ? Le jardin Mabille lui conviendrait assez, car la danse qu'il ébauche a quelque frappante analogie avec le cavalier seul de cette chorégraphie qui amusait si fort le Prussien libéré, Henri Hème, et que sans autre périphrase on appelle le cancan. Ce n'est pas qu'il soit mal, cet Eros. Un fort beau garçon tout au contraire, et dont ces dames diraient bien sûr qu'il est fait au « moule, » tant son créateur a pour lui prodigué toutes les finesses du métier.

Les vicissitudes et gamineries d'Eros m'ont l'air de préoccuper excessivement les habitants de la villa Médicis. A l'exposition des Beaux-Arts, figurait à côté de la *Velleda* de M. Marqueste un *Amour*, signé Idrac. Un petit polisson d'amour, tout piaullant et geignant parce qu'une abeille l'a piqué au pied, alors qu'il s'amusait, le brigand, à fouler des roses ! Serais-je donc encore très-ridicule en trouvant cela très-puéril ? Peu m'importe, et je n'en désire pas moins que l'École de Rome subisse enfin l'examen attentif de nos commissions législatives.

A l'*Éros* de M. Coutan je préfère son bas-relief *Œdipe interrogeant le Sphinx*. Il est un peu mou, c'est vrai, il manque de vigueur et de perspective. Œdipe a le tort évident de tourner le dos au sphinx au lieu de lui fixer bravement les yeux sur les yeux, et l'on voit là plutôt une scène du *Dépit amoureux* que l'éternelle

et redoutable légende. Mais l'ensemble est d'un style sévère et harmonieux dont il faut tenir grand compte à M. Coutan.

L'amour ! oh l'amour ! qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, il est donc toujours et partout, cet être-là ! C'est lui qui fait descendre aux enfers cet *Orphée* de M. Aizelin. Pas très-vite, j'en conviens. L'Orphée est lourd, massif, froid, correctement vêtu, correctement ému. Son Eurydice l'attire médiocrement, et je le soupçonne bien plutôt d'aller de ce pas mesuré briguer un fauteuil à l'Académie des enfers, si les enfers ont une Académie, comme il n'est que trop probable.

A propos d'Orphée, vous souvient-il de celui qui envoya, il y a deux ans, son auteur, M. Injalbert, à l'École de Rome ? Il était inspiré, celui-là. Il nous a vraiment gâté, et beaucoup d'Orphées encore, j'en ai peur, solliciteront notre approbation sans la mériter.

L'*Amazone vaincue*, de M. Aizelin, vaut mieux que son poète. Un peu froide aussi, elle est plus élégante, plus légère. Elle s'appuie, découragée, sur l'autel de la patrie, et le tronçon de glaive que retient sa main atteste son effort suprême. Les traits sont beaux, et l'on n'imagine guère attitude plus noble et plus touchante.

Ici l'Amour impérieux et irrité s'apprête, ou le mouvement nous trompe fort, à percer de ses flèches aiguës les yeux d'une pauvre éplorée qui ne lui peut échapper, car c'est une déesse Terme. Ce motif un peu cherché, mais poétiquement rendu, est de M. Guillaume, directeur de l'école des Beaux-Arts. Nul ne songe à contester le remarquable talent de M. Guillaume, qui a toujours su penser en dehors et au-dessus de la doctrine confiée à sa garde vigilante.

Là, c'est l'amour lilliputien de M. Maillet. Il piétine sur un gros diable de satyre si abasourdi d'une telle insolence, qu'il en marche à quatres pattes, comme Henri IV portant son fils. Œuvre prétentieuse et mal venue. Mais vous êtes homme à prendre votre revanche, M. Maillet !

Un peu plus loin, revoici l'Amour en Lucifer, tentant la mère bien connue de toutes les filles d'Eve. Agenouillé derrière sa victime, il avance la tête pour la fasciner, et pour lui présenter la pomme obligatoire il tend un bras autour duquel se joue l'ophidien réglementaire. Le Paradis terrestre de cette *Tentation* là n'est pas bien loin de nous. Quoiqu'assez ignorant en géographie, comme tout bon Français, je ne crois pas errer en le plaçant sur la montagne Bréda. Il est fort galant, le Satan de M. Allar, un jumeau, apparemment, du *Diable amoureux* de Cazotte. Elle aussi est fort galante, et ne demande qu'à perdre avec son innocence l'infortuné genre humain. Chacun après tout comprend à sa guise la *Tentation*, et je ne sache pas qu'il existe de ce drame célèbre un procès-verbal authentique et certifié conforme. La version de M. Allar est fort acceptable, servie surtout, comme elle l'est, par un talent souple armé d'un fin ciseau.

Mais tant d'amour nous fatigue, et une occasion s'offre pour le fuir un instant. A deux pas de la *Tentation*, des œuvres plus sérieuses nous appellent.

D'abord la grande statue de Crauk, le *Maréchal Niel* qu'attend la ville de Muret. Niel, en effet, méritait une statue. Seul, ou bien peu s'en faut, il aura entre tous les hommes dont le nom fut mêlé aux tragi-comédies du Bas-Empire le renom précieux, l'excuse rare d'avoir aimé et compris la France. Quand sa haute in-

telligence disparut emportée par l'aveugle mort, on se réjouit bruyamment au delà du Rhin. En deçà l'on frémit, et la guerre de 1870 arriva précipitamment qui donna raison aux grosses joies des Germains comme aux sinistres pressentiments des patriotes français. Le maréchal Niel ne pouvait rencontrer meilleur avocat au jugement suprême que l'auteur de la belle *Victoire* du square des Arts-et-métiers. Jamais le courage et le génie guerriers unis en une même personne n'ont été plus dignement représentés. La tête, exactement ressemblante, est superbe de pensée, de tristesse prévoyante et d'implacable volonté. Jamais le grand costume militaire ne fut plus amplement et vigoureusement traité. Jamais main ne s'appuya d'un geste plus simple et plus viril sur la garde d'une épée. Ce « Courage militaire » n'aura de longtemps un autre rival dans l'admiration de tous que le *Maréchal Ney*, du maître Rude.

Avec l'effigie du vaillant soldat, M. Crauk a exposé celle du pacifique et savant fondateur des écoles vétérinaires d'Alfort, *Claude Bourgelat*. Si différentes d'attitude, de costume et d'expression, toutes deux affirment la fécondité remarquable du talent de M. Crauk.

Claude Bourgelat nous amène tout naturellement à *La Quintinye*, le célèbre jardinier de Louis XIV. La statue que lui prépare M. Cougny pour l'Ecole d'horticulture est d'un naturel charmant, c'est l'œuvre d'un esprit vivant et juste. Ce plâtre n'a plus qu'à devenir marbre ou bronze. L'exécution est achevée, le travail est parfait.

Aux pieds de la statue du maréchal Niel, une sculpture tumulaire nous attire, destinée au tombeau

de Mme C... Sur un lit, ou mieux sur un matelas étroit et dur, une femme qui fut jeune et belle est étendue, enveloppée dans un long suaire, aux plis gracieux et sévères. Comment est-elle entrée, avec quelle résignation ou quel désespoir, dans cet indéfinissable sommeil de la mort dont pas un culte, pas une science, pas une philosophie ne peut se flatter encore d'avoir résolu par approximation le redoutable problème ? Son étrange et mystique sourire ne nous le saurait apprendre. Le bras droit se dégage à demi du linceul et repose le long du corps, offrant aux regards une main fine et transparente. La main gauche appuyée sur le cœur se dérobe sous la draperie mortuaire. Cette œuvre harmonieuse est d'une impression touchante. Elle éveille le sentiment, elle exalte la méditation.

Toutes les qualités de son auteur, M. Étienne Leroux, nous les retrouvons très-évidentes, mais poussées à l'exagération dans l'*Amazone blessée*. Une flèche empennée, qui n'est point celle de l'amour, a frappé la belle jeune femme au sein droit. Elle se renverse en une agonie charmante, trop charmante. La morbidesse des chairs, les frémissements douloureux de ce corps adorable sont rendus avec un extrême bonheur. Pourquoi M. Étienne Leroux a-t-il commis cette faute inexplicable d'utiliser la moitié de flèche demeurée en dehors de la blessure profonde pour appuyer sur elle le bras droit de son héroïne en une courbe élégamment langoureuse? Ce *concetto* mortuaire et sculptural est un défi au paradoxe lui-même. L'*Amazone* de M. Leroux gardera-t-elle pieusement ce « trait » d'esprit en passant du plâtre au marbre ? Nous voulons espérer que non.

Mais, à voir le cas ordinaire que font les artistes de

la critique, nous n'oserions l'affirmer. On a, il nous en souvient, prodigué les observations et les remarques aux *Crimes de la guerre* que M. Chatrousse exposa en plâtre, il y a un an. Les *Crimes* nous reviennent en marbre aujourd'hui, aussi grotesques, aussi ridicules, et désormais immuables. Imagiers d'Épinal, illustrateurs d'almanachs Laensberg, peintres de toiles-affiches pour le théâtre Beaumarchais n'ont jamais rien imaginé de plus naïvement, de plus gaiement mélodramatique que ce vieillard en coup devent, bramant au milieu d'un pêle-mêle familial quasiment burlesque. A son insuccès formidable, M. Chatrousse a pu s'apercevoir que la modestie ne serait pas toujours une si mauvaise conseillère du talent.

Cela m'étonnerait aussi que l'on n'eût pas signalé à M. Gautherin la trop extraordinaire élégance, jointe à une impassibilité vraiment trop héroïque, de son *Saint-Sébastien* en plâtre. Le délicieux martyr en changeant de matière n'a point changé de mouvement. Le voilà en marbre, toujours aussi conscient des perfections qui lui ont valu tant d'éloges, et toujours aussi dédaigneusement insensible à la douleur. C'est un cousin germain de l'*Amazone blessée*. Les flèches sont impuissantes contre sa grâce. Ses bras, levés en l'air, ne sont point sans doute solidement noués à l'arbre, car nulle torsion n'en crispe le pur modèle, et le doux prisonnier étale avec une aisance parfaite ses mains irréprochables.

A quoi bon ces dards d'opéra ? Retirez-les donc, M. Gautherin, et votre ravissante statue qui n'y perdra rien deviendra celle d'un merveilleux éphèbe, un demi-dieu peut-être, qui s'est laissé attacher à un arbre

par de folles nymphes, curieuses d'admirer longuement son incomparable beauté.

Tout auprès du *Saint-Sébastien*, une *Médée* en plâtre, de M. Cordonnier, médite le double infanticide qui la doit venger de Jason, et la rendre pour un nombre indéfini de siècles la chérie des tragédiens, la diva des artistes. L'illustre magicienne fait fureur à la villa Médicis. Les sculpteurs et les peintres se l'arrachent ou se la prêtent. Tandis que M. Morot adresse à l'Exposition des Beaux-Arts une *Médée* peinte, son confrère, M. Cordonnier, qui date fièrement de *Roma* tous ses envois, dépêche au palais de l'Industrie une *Médée* sculptée.

Toutes deux se ressemblent et se valent. Un modèle unique leur a servi. Toutes deux sont hommasses et leur démence tragique tourne au crime brutal. Chez M. Morot, les enfants sont plus intéressants et mieux groupés. M. Cordonnier, lillois, s'est trop et point assez ressouvenu de la *Médée* de Delacroix, cette perle du musée de Lille. Il en a vaguement copié le dessin, mais il ne s'est guère inspiré de sa conception grandiose. « Il y a là, disions-nous en 1875 à propos du *Réveil* qui fut médaillé de 3e classe, une intention dramatique, un effort vers l'énergie, mais aussi une exagération qu'il faudra calmer. » En 1876, « l'exagération » de M. Cordonnier ne s'est point calmée du tout : sa *Médée*, beaucoup moins originale que son *Réveil*, est récompensée d'une promotion à la seconde classe. *Va bene, va benone!* M. Cordonnier n'est-il pas un élève convaincu de l'école de *Roma* (Rome) ?

Point de Salon, cela se comprend, sans *Charmeurs de serpents* et sans *Baigneuses*.

Il y a pour le moins deux *Charmeurs* au Salon

de 1876. Le plus ordinaire, celui de M. Ferru, a remporté une médaille de 3e classe que nous ne lui chicanerons pas.

Le meilleur, celui de M. La Vingtrie, a failli gagner le *Prix de Florence*. Le jury lui a décerné une médaille de 1re classe tout à fait justifiable.

Ce Charmeur a pour instrument magique une flûte à double tuyau. L'idée de M. La Vingtrie, enroulant le sujet autour de l'un des tuyaux, a paru ingénieuse. Elle l'est au point de vue pittoresque et artistique. Serait-elle ratifiée sans discussion par les voyageurs et les savants? Je ne sais. Bien équilibré, bien campé, le corps du charmeur est d'un modelé presque parfait. La tête est d'une intelligence extrême, et si sa musique ne suffit pas, notre gaillard a pour y suppléer une paire d'yeux capables de fasciner le serpent à tête de femme de la chapelle Sixtine. M. La Vingtrie, en somme, a trouvé moyen de restituer quelque originalité à un thème rebattu. Médaille oblige, et nous attendons le jeune sculpteur à son prochain Salon.

Les Naïades abondent. Beaucoup sont appelées; nous en élirons trois.

L'*Hésitation* de M. Schœnewerk, d'abord. Malgré quelques réminiscences inévitables en un pareil sujet, le brillant artiste a commis presque un chef-d'œuvre. Et puis son marbre est si beau, si transparent, si fin, qu'il prête étrangement à l'illusion. N'était le respect humain, on ferait volontiers à genoux, à l'instar de certains pèlerins beaucoup moins excusables, le tour de cette divine personne. Avec quelle moue adorable elle hésite en regardant son image trembler dans l'eau claire et froide ! O le délicieux bras qu'un mouvement instinctif ramène sur l'épaule

comme pour en écarter le frisson ! O le mignon petit pied qu'elle a hasardé, puis, soudain retiré ! Avec quelle coquetterie ces doigts se recourbent !

Il y a des défauts dans l'*Hésitation*, c'est probable. Mais ils disparaissent si bien dans cette prestigieuse ondulation de formes, ils s'effacent si complaisamment dans un tel miracle d'élégance, de pudeur et de naïveté, qu'il nous eût fallu pour les découvrir une indifférence relative.

Celle que nous éprouvons pour la *Baigneuse* de M. Noël, quoique fort séduisante après tout. Moins sévère que d'autres, je ne proscris point avec une rigueur absolue ces polychromies discrètes qui se bornent à une teinte des cheveux et à une légère dorure de quelques accessoires, par exemple les sandales d'une baigneuse. Mais je dois convenir et je conviens facilement qu'on ne les rencontre guère qu'en des œuvres plus galantes que nobles, et plus distinguées que sincèrement belles. Tel est le cas de la statue de M. Noël. La figure est charmante, un peu courtisanesque. Le corps est d'un joli galbe, mais plus mou et moins pur que celui de l'*Hésitation*. Le mouvement des bras relevés en anse pour tordre ou peigner la chevelure « humide des baisers de l'onde » n'est pas heureux. Je préfère néanmoins la *Baigneuse* de M. Noël au groupe de *Roméo et Juliette* qu'il exposa l'an dernier.

Notre dernière *Baigneuse*, celle de Mme Léon Bertaux, n'est pas la moins réussie.

Elle est là, sous la feuillée,
Eveillée
Au moindre bruit de malheur ;
Et rouge, pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

L'épigraphe est empruntée, on le voit, au très-moderne poète des *Orientales*. Moderne aussi est l'œuvre de Mme Bertaux. Que sa nymphe ravissante ait quelque parenté avec celles de Clodion, je n'y veux pas contredire. Mais du dix-huitième siècle au nôtre la distance est si faible, à tous points de vue, qu'elle explique et justifie bien des ressemblances autrement frappantes. Il n'y a pas dans cette manière très-vivante et originale, il n'y a pas l'ombre d'une imitation. Cette jeune femme couchée dans les roseaux, livrant ses belles épaules tout frissonnantes des fraîcheurs du bain aux chaudes caresses de l'été, c'est bien une contemporaine, c'est même une Parisienne pur sang. A quoi bon pour elle un millésime? Seule, sa coiffure « à la petit chien » (oh! la pire mode!), indiquée d'ailleurs par l'artiste avec la modération du bon goût, la datera de 1876. Son joli corps, dont un fin ciseau a nuancé toutes les affriolantes délicatesses, se recourbe et se replie sur lui-même avec une grâce exquise. Un insecte, ivre de soleil, est venu se poser, ébloui, sur cette rayonnante fleur de chair. Il n'est qu'une femme pour rendre avec une telle coquetterie le mouvement de cette jolie tête athénienne regardant par-dessus l'épaule l'étrange venue de l'indiscret ailé. Simple mortel, je me garderais bien de toucher « à la mouche » du poète. Mais si j'étais faune, je ramperais parmi les roseaux pour saisir avec une joie d'amoureux et d'artiste ce papillon inutile comme une pointe d'esprit à la fin d'un beau sonnet.

Entre ces trois œuvres si légères et l'élucubration un peu lourde de M. Lemaire, le titre *Bain* est notre unique transition, dont je vous prie d'agréer toutes nos excuses.



**Jeune Fille au bain, par Madame Léon Bertaux.**

Excité sans doute par le succès de l'*Education maternelle* de M. Delaplanche, M. Lemaire nous a offert, en un groupe de grandeur naturelle, une jeune maman baignant son baby dans le traditionnel bassin de ménage. La mère est d'une naïveté correcte, l'enfant d'une grimacerie agaçante. L'auteur de ce *Bain* a décidément le mal du réalisme. On s'en aperçut en 1875 à sa *République française* anémique, chlorotique, aux pâles couleurs, beaucoup trop actuelle. C'est celle-là que nous subissons respectueusement. Ce n'est pas celle-là que nous voulons.

Et pour bien finir notre journée, suivons la foule vers le groupe en vedette de Mlle Sarah Bernhardt.

*Après la Tempête*, tel est son titre. Une aïeule bretonne ou napolitaine tenant entre ses bras le cadavre de son petit-fils noyé, tel est le sujet.

La renommée de l'actrice a-t-elle aidé au triomphe du sculpteur? Les applaudissements du Théâtre-Français ont-ils surpris unè mention honorable à la galantise du jury? Non pas. Chaque exposition a révélé chez Mlle Sarah Bernhardt un travail incessant, un progrès continu. *Après la Tempête* réalise les espérances que nous a données, il y a un an, le buste de Régina Bernhardt. Où l'on devine que le sculpteur est une actrice hors concours, c'est à l'entente dramatique de l'œuvre. Où l'on juge que l'actrice est un sculpteur déjà expert, c'est à la justesse du modelé, à l'habile arrangement des plis. Le corps chétif de l'enfant, ses bras pendants, tout crispés et raidis par la convulsion suprême, sont d'une exactitude émouvante. Hélas! les amulettes au cou n'ont pu sauver le petit de la mort, ni la grand'mère du deuil irréparable. Le désespoir de la vieille est intraduisible. Toutes ses rides pleurent. Son œil cave

fixe le cadavre avec cette rage de l'être humain, pensant et bon, contre la mort féroce et stupide. Sa bouche est demeurée béante, comme attendant l'explosion de quelque malédiction effroyable, ou quelque hurlement inconnu.

Il y a dans cette vivante esquisse des imperfections, des tâtonnements, des exagérations de détail que la courageuse artiste corrigera aisément. Et quand ce plâtre deviendra marbre, cette mention deviendra médaille.

Désormais à sa fière devise : *Quand même*, Mlle Sarah Bernhardt a dix raisons pour une d'ajouter : *Non omnis moriar*.

---



Après la Tempête, par Sarah Bernhardt.

# CHAPITRE XI

Si j'étais seigneur et maître. —Auguste Préault et son *Ophelia.* — Anglais et Gaulois. — Au-dessus d'*Ophelia* je rêve le *Silence.* — Celui qui lutte auprès de celui qui a lutté. — M. Henry Cros. — Si l'habit ne fait pas le moine, la récompense ne fait l'artiste. — Je vous ai déjà raconté M. Cros. — Entrez, *Washington,* sortez, *Bérénice!* — Ne fait pas qui veut le buste colossal.— Une chevelure d'étoiles.— Le *Parent* réglementaire. — Nous, opportuniste à nos heures. —M Chrétien et son *Prisonnier de guerre.* — M. Aubé et sa *Galatée.* — M. Peiffer et ses *Hirondelles.* — MM. Ponsin-Andary et Allouard. — Un pince-nez au *Conteur arabe*, et des lunettes à *Ossian.* — MM. Paris, Hoursolle, Hugoulin, Tournoux, Chervet et Henry Boisseau. —La sculpture dite religieuse. — L'ordre moral a passé par là! — MM. Marquet de Vasselot, Sanson et Lafrance. — M. Moulin. — Le sculpteur des dieux et le sculpteur des lions. — Le Dumas de Michelet, par Chapu. — M. Degeorge et Henri Regnault. — D'Echérac et Léon Cladel. — A quand le bronze? — Astruc et Barbey. — Une taille de guêpe! — Ross et Valade. — Un Persan? oui.— Elle devait être bien originale. — Amy et son provençal chapelet. — Le sculpteur Taluet et le sénateur Tolain. — MM. Hébert, Marcello, de Vigne, Drouet, Houssin. — Droit au cœur ou droit au rire? — Barye est mort, vive Caïn! — Et puis Isidore Bonheur. — Et puis Dubucand. — Encore les Italiens marbriers! — *Tutti quanti e tutte 'frutti.* — *Concetti e confetti.* — M. Caggiano. — Un *crescendo e furioso* tricot. — Voilà qui est artiste et français.

Dans cette vaste symphonie sculpturale nous avons rencontré déjà bien des espérances et de mûrs talents, dont quelques-uns ont l'accent magistral. Mais la note dominante du génie, un seul artiste nous la fait entendre. C'est Préault.

Si j'avais, seigneur et maître, à choisir entre tant de merveilles, le bas-relief d'*Ophelia* s'en irait sur l'heure orner ma chambre d'études, dans le castel, si plein déjà, que je possède en Espagne. Je n'ai pas le goût modeste, c'est vrai, mais je n'en rougis point. Ce bas-relief est un chef-d'œuvre. Date-t-il d'hier ou d'avant-hier? peu m'importe. Il a l'éternité.

Ceci n'est pas une traduction, c'est une équivalence. Telle l'Anglais Shakespeare a conçu la divine Ophelia, telle le Gaulois Préault l'a écrite dans le bronze.

... L'eau trempait sa robe,
Et la pauvre petite au ciel bleu se dérobe,
Et la vague éteignant sa vie et son accord,
De sa douce chanson l'entraîne dans la mort!

Oh! oui, c'est bien cela!

... Ses habits étalés et flottants.
La soutiennent sur l'eau pendant quelques instants.

Mais Ophelia vient de mourir. De ses lèvres encore entr'ouvertes la chanson de la Saint-Valentin s'envole à peine. Et les ondulations de sa robe, et les lignes exquises de sa virginale beauté, et le dessin de sa longue chevelure se confondent en quelque sorte et s'harmonisent avec les ondulations de la vague. Et ces fleurs que retient encore sa main, ces fleurs que, pour les suspendre au saule, elle tressait en « bizarres couronnes. » il semble que la capricieuse vague, maîtresse d'Ophelia, les éploie en couronne funèbre?

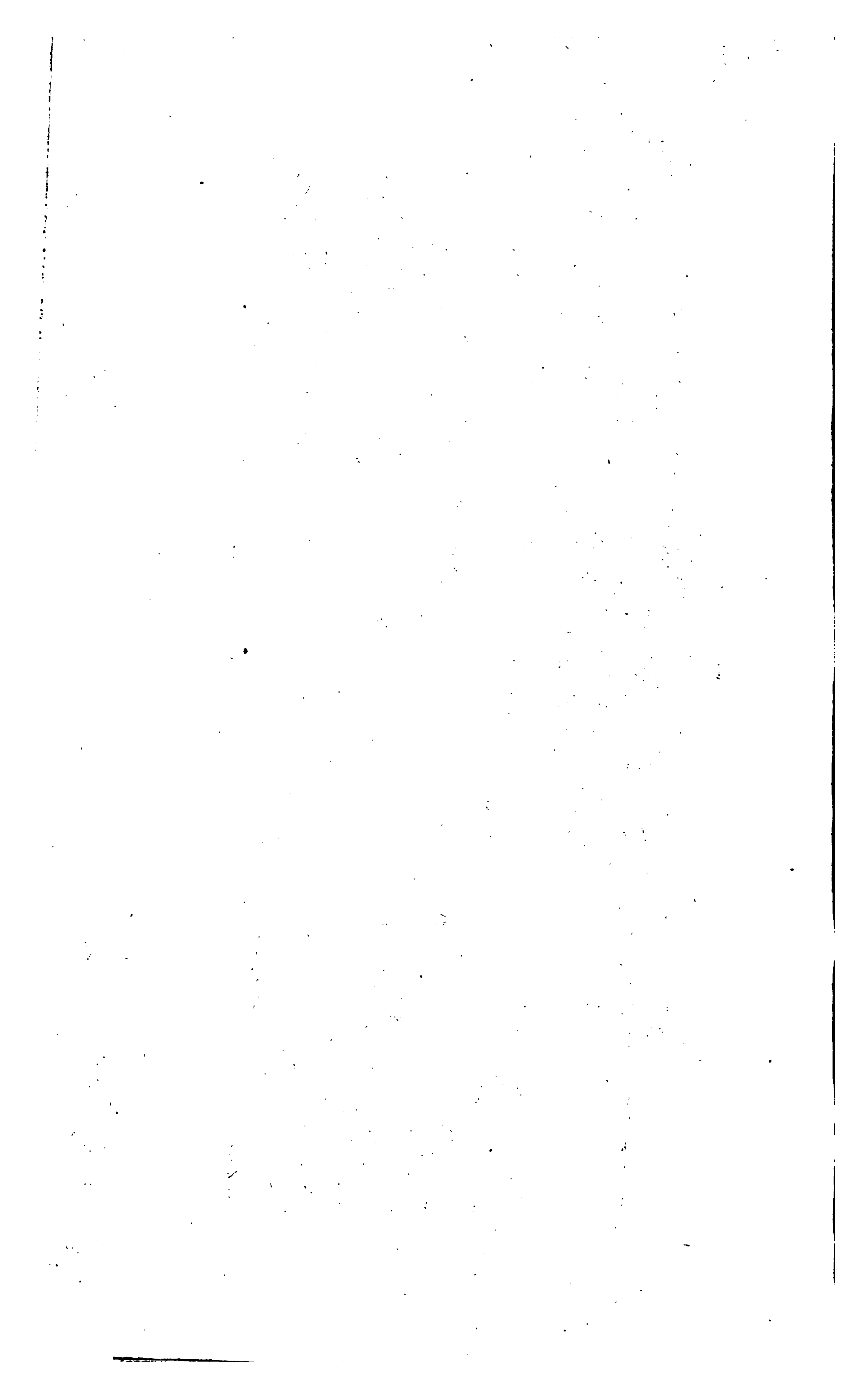
Ce bas-relief en appelle un autre. Au-dessus de la pauvre morte en son ondoyant linceul, si l'on écoutait ma fantaisie, je rêve cet étonnant symbole qu'on admire au Père-Lachaise, cette figure extra-humaine en son suaire, avec un doigt sur la bouche.





Ophélie, bas-relief, par M. Auguste Préault.

A. Préault



Au-dessus d'*Ophelia*, je placerais le *Silence* d'Auguste Préault !

Allons, si l'essor souverain de la pensée, si l'intuition supérieure des plus hautes inspirations de la poésie, si la hardiesse de la conception, et si enfin la *maëstria* de l'exécution ne suffisent point à dégager un génie, Préault décidément, je le confesse, n'a jamais rencontré le génie !

Aux côtés de cet homme qui est un maître et qui a si longtemps lutté, il nous convient de signaler un jeune talent, qui a déjà bien lutté, lui aussi, M. Henry Cros.

Les décorations unies ou omnicolores, les commandes à gros orchestre, les grands et moyens prix, les médailles et mentions, tant honorables qu'elles soient, ne nous attendrissent guère. Pas plus que l'habit ne fait le moine, pour nous la récompense ne fait l'artiste. Il y a, quoi qu'en aient les classes dirigeantes de l'Institut, il y a parmi les sculpteurs français peu de personnalités aussi nettement appréciables que M. Henry Cros. Il n'en est pas que l'indifférence ou la superbe du jury ait jusqu'à ce jour autant méconnues.

Pourquoi ? nous le pourrions peut-être, mais nous ne le voulons approfondir. Nous parlons en notre nom, et sans délégation aucune. Nous ne cherchons point « du tapage, » les causes justes n'en ont pas besoin. Et nous aimons croire à l'aveuglement des juges plutôt qu'à leur parti pris. Mais qu'ils le sachent bien, d'autres pensent comme nous, et nous avons motif d'affirmer que si Carpeaux, le maître Carpeaux vivait, il n'eût point manqué de manifester l'estime toute particulière où il tenait le talent de M. Henry

Cros. Je cite Carpeaux, et j'en pourrais citer bien d'autres.

Mais n'insistons pas outre mesure. Nous avons esquissé dans notre premier volume l'histoire artistique de ce jeune sculpteur, et nous ne la recommencerons pas. Nous avons raconté comme il fut amené, par la protection bénévole et éclairée d'un des hommes les plus éminents de notre époque, à « restaurer chez nous l'art si charmant et si décoratif de la cire coloriée. »

Nous avons rappelé ses premiers succès en ce genre, dont un, le *Prix du Tournoi*, lui valut une acquisition de l'Etat.

Nous avons montré « cet esprit chercheur et volontaire, cet érudit enthousiaste, ce laborieux que rien n'étonne, » cherchant et retrouvant, la chose est désormais certaine, le procédé de peinture à la cire des anciens. Pour la sculpture à la cire, M. Cros a eu des imitateurs qui l'égaleront difficilement. Il en a pour la peinture aussi, on les a vus. En bronze, en marbre, l'auteur de la *Chevauchée*, du *Voltaire* commandé par l'École normale et de bien d'autres œuvres dispersées chez des connaisseurs qui se soucient du jury et de ses récompenses comme d'un assignat de l'an III, n'en est plus à fournir ses preuves d'originalité.

Cette fois, des deux envois de M. Cros l'un a été admis, le buste de *Washington*, l'autre a été refusé, le plâtre d'une statue de *Bérénice consacrant sa chevelure à Vénus*. L'effigie du héros américain a été l'une des œuvres les plus remarquées du Salon de 1876. Il n'est pas donné à tous les sculpteurs, même aux plus éminents, de réussir un buste de dimensions

BERENICE

Ma consacrée à Vénus
chevelure qui se
mue en une cons-
tellation.

Henry Cros

colossales. L'écueil est double en pareil cas : ou l'exagération, ou l'insignifiance. M. Cros s'est fort adroitement garé de l'une et de l'autre. Tel l'histoire contée ou dessinée nous a légué le grand homme, tel l'artiste nous l'a rendu. Il a on ne peut mieux compris et modelé le caractère complexe de cette illustre physionomie. Il lui a restitué non-seulement la ressemblance matérielle établie par des documents authentiques, mais encore la ressemblance morale, historique, idéale. Son Washington a le regard clair et perçant, le facies mathématique et décidé du stratége, la tension réfléchie du diplomate, et cette loyauté proverbiale qui demeurera *in sæcula sæculorum* l'exemple si glorieux et si peu suivi des chefs de révolution et des fondateurs d'Etats.

Nos lecteurs trouveront dans ce volume un dessin autographe de la *Bérénice*. Il ne leur apprendra pas grand'chose, j'en conviens. Il faut avoir vu le plâtre de M. Henry Cros pour bien apprécier la forme exquise et pure en laquelle il s'est efforcé d'incarner la poétique légende de la Constellation de Bérénice. Il y avait dans l'esquisse de M. Cros des imperfections, soit. Il y avait aussi d'irrécusables beautés, car l'exclusion n'a été votée qu'à la pluralité des voix, et parmi les voix favorables ne figuraient pas celles des moins compétents et des moins sages. Pourquoi donc cette exclusion ? L'esquisse n'a-t-elle point paru assez finie ? On poursuit volontiers M. Cros, et quelques autres, de cette ritournelle. Le mouvement des bras, s'arrondissant et se rejoignant pour soulever en guise d'offrande l'épaisse chevelure, provoque d'abord un certain étonnement. On s'y habitue vite et l'on admire sincèrement cette tête mystique et charmante, l'élégance de l'attitude, la délicatesse du modelé. Quoi qu'il en soit, et dans un état de choses où le rè-

glement des « hors concours » consacre des exhibitions littéralement affligeantes, par exemple telle *Fortune*, dont je ne veux pas citer l'auteur, on devrait montrer plus d'indulgence pour les originaux qui ne sont pas des ignorants et les fantaisistes qui ne sont point des maladroits. Il en est parmi eux que leur valeur bien reconnue devrait mettre pour jamais à l'abri du chagrin et de l'humiliation d'un refus. Quelque jour, espérons-le, la *Bérénice* plus « finie » obtiendra son indispensable *pareat!* et nous ne nous repentirons point alors d'avoir dès maintenant appelé sur elle l'attention de cet unique et souverain juge, le public.

Est-ce à dire que nous voulions faire à MM. les honorables du jury, élus du suffrage restreint, sénateurs de l'art, une opposition résolûment systématique? Loin de là. En art comme en politique, nous demeurerons, dans la stricte mesure du possible, opportuniste et modéré.

Quand ils récompenseront des œuvres telles que le *Prisonnier de guerre*, de M. Chrétien, nous applaudirons joyeusement. Nous avons rarement vu exprimer avec une plus simple énergie une idée plus virile. Ce prisonnier nu, qu'un manœuvre ferre au pied, cet homme jeune et robuste, sans exagération musculaire, dont la mâle prestance et le mâle visage trahissent assez la digne colère et la rage contenue, c'est un cousin germain du *Gloria victis*. Il a sa place marquée dans un de nos jardins publics, à Sedan par exemple. Mais quel écrasant voisinage pour ce trio bouffe de M. Chatrousse : *les Crimes de la guerre!*

Comme le *Prisonnier* de M. Chrétien, la *Galatée* de M. Aubé a obtenu un rappel de médaille. C'est

bien, ce rappel, et ce n'est point assez. Que Pygmalion tombe amoureux de cette Galatée-là, rien de plus juste, car nulle ne fut plus adorable. Aussi, voyez comme elle s'apprête à passer femme pour le malheur du genre humain ! Il y a dans l'animation graduelle de ce beau corps, il y a dans cet indicible saisissement de la vie naissante quelque chose de plus qu'un tour de force. L'inspiration véritable a parfois de ces trompe-l'œil de bon aloi. Pour un peu l'on frapperait du doigt sur le plâtre, afin de se rassurer ! Et de fait voilà un miracle autrement acceptable et dangereux que ceux de Lourdes, la Salette et autres maladreries.

Lisez ces vers aimables :

Vous qui portez bonheur, mes jolies hirondelles !
Ne craignez pas de m'approcher ;
Car, plus que vous, j'ai peur. Voyez, mes toutes belles !
J'ai peur de vous effaroucher.

Plus aimable qu'eux cent fois est la virginale statue de jeune fille qu'ils ont inspirée à M. Peiffer. Encore une mention honorable que nous ne contesterons pas.

Non plus que la troisième médaille de M. Ponsin-Andary. La toulousaine patrie de M. J.-P. Laurens a l'enfantement heureux. C'est une œuvre très-pittoresque et spirituelle que le *Conteur arabe*, de M. Ponsin. Il m'amuse beaucoup, ce vagabond nu et accroupi, avec son geste de conférencier parisien, avec sa barbe en pointe et sa figure de dandy sous un fez de paille ! Il est presque élégant, ce rhapsode des *Mille et une nuits*. C'est plus fort que moi, mais je lui vote un pince-nez.

Et une paire de lunettes à ce lamentable et sciant Ossian de M. Allouard, médaillé pourtant, que récu-

serait assurément le plus Baour de tous les Lormian.

Que de statues encore nous appellent ! Une vingtaine peut-être mériteraient ou une admonestation sévère, ou un compliment motivé. Citons au galop de la plume l'*Adonis expirant*, de M. Paris ; *Cet âge est sans pitié*, de M. Hoursolle; le vigoureux *Caïn*, de M. Caillé ; l'*Oreste réfugié près de l'autel de Pallas*, de M. Hugoulin ; le *Mercure nouant ses talonnières*, de M. Tournoux, excellentes études qui nous révèlent des élèves maîtres ; le *Buveur à la conque*, très-vivant, de M. Chervet. Enfin, juré libre et supplémentaire, mentionnons très-honorablement l'*Adolescence*, un gracieux marbre où M. Henry Boisseau a dépensé tout son correct et fin savoir.

Arrêtons-nous un instant devant la sculpture dite religieuse. L'ordre moral et ses cléricales commandes ont passé par là. On le juge de reste à l'insolite abondance des saintetés. Une seule entre toutes nous a semblé remarquable, et nous avons déjà sur elle épuisé toute notre provision d'éloges. C'est, il vous en souvient, la Vierge nubile de M. Delaplanche. Quant à la triste et froide *Pietà* de M. Sanson, elle peut aller rejoindre, dans une composite église de fabrication récente, la froide et triste, *Pietà* de M. Bouguereau. Ce sont deux insignifiances jumelles. Meilleur, mais point étonnant, est le *Christ au tombeau* de M. Marquet de Vasselot. L'entente du corps humain, la science du modelé sont choses familières à cet artiste ; oui, mais son Christ en bronze panaché d'une draperie de marbre noir est d'un vulgaire effet. On a médaillé de première classe cette rhétorique funèbre : en quoi l'on a pieusement agi. Elle figurerait au mieux avec

le petit *Saint Jean*, remuant et frétillant comme diable en bénitier, de M. Lafrance, dans un de ces temples somptueux où les jésuites accumulent toutes les richissimes pauvretés artistiques d'une incontestable décadence.

La liste est longue des bons bustes, plus longue que celle des bons portraits. Là encore nos sculpteurs gardent un sérieux avantage. Aux noms que nous avons cités déjà, ceux de MM. Falguière Mercié, Delaplanche, Cros, nous en ajouterons quelques-uns, des plus importants.

L'auteur du *Secret d'en haut*, M. Moulin n'a point exposé de statue cette année, mais en revanche deux admirables bustes, tels qu'on les pouvait attendre du viril talent qui a signé la plus merveilleuse de toutes les effigies de la Liberté. Ces bustes sont ceux de Michel-Ange et de Barye. Étrange coïncidence qui nous met sous les yeux tout ensemble en une étude comparative et l'immense interprète des dieux, des prophètes et des héros, et l'inimitable sculpteur des lions. A chacun la féconde souplesse de M. Moulin a donné sa vivante ressemblance et sa place exacte. Un mot de plus gâterait notre éloge.

Que de bustes ont été faits de cet étonnant génie qui a nom : Alexandre Dumas père. Pas un jusqu'ici n'avait eu l'heur de nous contenter. Parmi tant d'ébauches lourdes ou prétentieuses, nous n'en trouvâmes jamais une qui nous rappelât de loin celui dont Michelet a écrit « Voyez-vous la race africaine, si gaie, « si bonne et si aimante ? Du jour de sa résurrection, « à ce premier contact d'amour qu'elle eut avec la « race blanche, elle fournit à celle-ci un accord « extraordinaire des facultés qui font la force, un

« homme d'intarissable sève, un homme ? non, un « élément comme un volcan inextinguible, ou « un grand fleuve d'Amérique. Jusqu'où n'eût-il « pas été sans l'orgie d'improvisation qu'il fait depuis « cinquante ans ? N'importe, il n'en reste pas moins et le « plus puissant machiniste et le plus vivant drama- « turge qui ait été depuis Shakespeare. » Ce jugement si célèbre, quelqu'un enfin l'a traduit en un marbre inspiré, c'est l'auteur du monument de Henri Regnault, M. Chapu.

Henri Regnault ! il a lui aussi, son buste au Salon, le même, s'il nous souvient bien, que l'on vit à l'exposition des œuvres du peintre si regretté ! O le caractéristique et vaillant visage où tout est intelligence, décision, sacrifice, génie ! Mourir jeune en cette double apothéose, imposer à l'Art et à la Patrie un deuil égal, c'est une rare fortune. Regnault sera plus qu'une gloire, plus qu'un exemple : il sera une légende. Ses traits seront mille fois reproduits, mais jamais mieux que dans l'œuvre si fière et si précise de son ami M. Degeorge.

Et de même le triomphant auteur de la *Fête votive* et des *Va-nu-pieds*, Léon Cladel, ne vivra jamais mieux que dans le buste de M. d'Échérac. Elle n'était point commode à rendre, cette physionomie étrange, si particulièrement expressive qu'illumine à tout instant un regard vif, aux lueurs mordorées, cette figure presque plane, un peu dolente et penchée, quasiment orientale, ayant un air de parenté prochaine avec le Christ humain de Bida. C'est affaire à M. d'Échérac d'en avoir si bien traduit la mystique finesse et l'ondoyante poésie. Un coup d'ébauchoir encore, et il n'y manquera rien. Ceci est le plâtre. A quand le bronze ?

Si dissemblables par l'idée, Léon Cladel et Barbey d'Aurevilly se donnent la main du bout des doigts dans le monde de la forme. L'auteur de l'*Ensorcelée* a pour sculpteur ordinaire et extraordinaire cet Avatar du seizième siècle, dont notre plume a si souvent tracé le nom, Zacharie Astruc. Hier il nous crayonnait d'Aurevilly en un bas relief d'une familiarité bizarre. Aujourd'hui c'est son buste en bronze qu'il nous offre. Un buste vivant d'une vie intense, bravement campé, historiquement et littérairement exact. Mais notre « ancien » en critique d'art, Zacharie Astruc, l'auteur de ces *Quatorze stations du Salon* que George Sand honora d'une préface, nous permettra une double observation. Pourquoi avoir ainsi tranché par des sections droites les deux bras de son modèle à hauteur du coude, et le corps au-dessous des hanches ? Voulût-il même nous faire apprécier la taille de guêpe du fashionable Barbey, l'innovation n'est pas heureuse, et une statue en pied aurait plus sûrement atteint ce but délicat. Pourquoi aussi cette cravate aux nœuds dorés, jurant sur ce marbre noir ? Tout Barbey est là, nous diront les experts. Peut-être, mais les malices de la polychromie sculpturale, alors qu'il ne s'agit point d'une *Baigneuse*, nous laissent froid.

Encore un poète ou trois, et profane téméraire, nous fuirons les sommets vertigineux du Parnasse. M. Valade est un de nos plus fins poètes, un coloriste à la Watteau, un satirique humoriste à nous légué par le dix-huitième siècle, qu'il habita dans une de ses existences antérieures. Quelqu'un le baptisait Persan. Pourquoi pas? Il a, quand il veut, l'esprit des *Lettres persanes*. Aussi fin est le poète, aussi fin est son médaillon signé : Ross. Mais que nous dit-on?

le jury aurait trouvé moyen de refuser une statue de M. Ross, l'auteur de ce *Bohémien* si remarquable, si pensé, si vrai, qui fit sensation l'an dernier. Elle devait être bien originale !

L'interprète juré des *Félibres*, le provençal Amy, nous égrène son intéressant chapelet des Muses méridionales. Après les vivants, très-vivants Mistral, Aubanel et Roumanille, voici venir, *redivivus*, dans un excellent bas-relief en bronze, l'auteur de la *Némésis*, le romancier d'*Héva*, Méry, et pour lui tenir compagnie, un buste en bronze très-mouvementé du prêtre Saboly, poète avignonnais du XVII[e] siècle, un des saints les plus fêtés de *l'Armana provençau*.

Il n'y a point que des poètes de par le monde. On y rencontre aussi parfois des hommes politiques. Parmi ceux-là, l'un des plus typiques, l'un des plus modernes, dans la plus large acception du terme, est sans contredit cet ouvrier de Paris dont Paris a fait un sénateur, M. Tolain. Studieux, volontaire, rigide et correct, tel il est, tel il nous apparaît dans le bronze très étudié d'un artiste entre tous libre et fidèle, M. Taluet.

« On lui rendit les honneurs divins sous la forme d'une colombe.» A qui ? à Sémiramis, reine d'Assyrie, c'est là ce que nous apprend ou nous rappelle un buste symbolique, en marbre blanc, de M. Hébert, très-enlevé, très-habile, un peu trop joli peut-être. Ce buste et celui de M. *Alexandre Tessier, propagateur du mouton mérinos*, destiné à un édifice d'Angerville (Seine-et-Oise), montrent en M. Hébert un artiste solide et consciencieux, cherchenr et très-sûr de sa main.

La femme de talent qui a rendu célèbre déjà le nom de Marcello a plus que mérité sa mention honorable, récompense timide et aussi tardive que désormais superflue. Son *Portrait de la baronne de K...* est un des plus fiers et des plus inspirés du Salon. Le progrès de Marcello est très-sensible. Chaque année sa manière s'épure, et son style s'accentue.

Nous avons remarqué encore de M. de Vigne une tête charmante de *Pompéienne,* et aussi une statue, *Poverella,* d'une sentimentalité fine et réelle, sans miévrerie. Et une *Femme de Capri*, gracieux bronze d'une parfaite couleur locale, dont l'auteur, M. Drouet, a exposé à la Peinture une fort crâne étude de condottiere blessé.

Enfin, si l'auguste aréopage avait un tant soit peu daigné prêter l'oreille au bruissement de l'opinion, il aurait, par un choix bien applaudi, mentionné ou médaillé le buste de M. P. V..., par M. Houssin. Peut-être est-ce dans cette belle tête de jeune cuirassier, dans ce visage imberbe, si doux et si énergique, tout caractérisé en décision et en dévouement, que l'on trouverait la meilleure et la plus sympathique incarnation du courage militaire? Pour bien comprendre la distance de l'art au métier, il n'est besoin que de regarder en face de cette tête, simple et précise, cette manière de vieux brave intitulée : *Un héros obscur*, *souvenir de Reischoffen.* L'une va droit au cœur, et l'autre droit au rire.

Pour la double et plus grande joie de l'art et de la science, ils continuent à se distinguer, nos animaliers. Voyagez, et vous jugerez vite qu'ils sont les premiers du monde. Leur nombre augmente chaque année, et aussi la moyenne de leur talent.

C'est maintenant Caïn — encore un élève de Rude — qui tient la tête. Barye est mort, vive Caïn ! Elle a fait fureur, sa *Famille de tigres !* Bientôt vous la reverrez sur la terrasse du bord de l'eau. Elle est fort bien, cette dame tigresse, revenant du marché et rapportant dans sa gueule de mère à ses deux gentils petits, pour le matinal déjeuner, ce grand pauvre diable de paon dont l'éventail aux mille yeux, inutile désormais, balaie consciencieusement et piteusement la route.

Après Caïn, hors ligne, arrive Isidore Bonheur, bon premier avec son beau lion et sa magnifique chienne d'arrêt, *Cora.*

Que d'œuvres encore nous voudrions citer! J'ai vu bien du talent dépensé dans la sculpture d'étagère. Je me souviens par exemple d'un délicieux groupe en cire rouge, l'*Anier du Caire*, signé Dubucand, et de ceci, et de cela, et de tant d'autres choses !

Mais avant de remonter aux régions solitaires de l'Architecture et de l'Aquarelle, avant de quitter les Phidias pour les Vitruve, je veux renouveler. plus convaincue, s'il est possible, et plus pressante qu'hier, ma patriotique protestation contre l'envahissement graduel de nos Salons par l'industrielle armée des Italiens marbriers ! Et je ne suis pas seul cette fois à jeter le cri d'alarme. Le danger est devenu si clair que la presse, en partie, s'est émue.

L'invasion, en effet, a pris d'alarmantes proportions. Elle n'avait jusqu'ici que poussé des reconnaissances. Elle opère maintenant par bataillons serrés. MM. Bernasconi, Borghi, Malfatti, Fantachiotti *e tutti quanti* ont encombré le salon de leurs imageries en pierre, de leurs *Désillusions*, *Distractions*, *Surprise*

*amusante*, *Girovaghi*, *confetti*, *concetti*, *e tutti frutti*. L'exaltation a grandi chez les mères de famille et leurs demoiselles. On s'étouffait autour de la *Réprimande* pour contempler le petit doigt dont la mère menace son *bambino*, et le génie de l'artiste qui avait donné à l'enfant un pied déchaussé, et l'autre nu. Bien plus, l'invasion a été bénie et consacrée par le jury. *Pain et travail* a remporté une mention, *labore e pane :* une fausse Jenny l'ouvrière, mal peignée, déshabillée d'un jupon et d'une chemise tombante, point jolie et sordide, mais absorbée par un *crescendo e furioso* tricot. Près d'elle, par terre, une moitié de petit pain, très-ressemblante, dans uue corbeille bien faite, attend que la vertueuse *fanciulla* ait fini sa chaussette !

« Il y a là, disions-nous en 1875, il y a là un « réel danger pour notre goût public si indécis « encore, et l'on applaudirait volontiers un jury moins « sévère pour les artistes français, moins indulgent « pour les Italiens marbriers. »

Eh bien ! mais ils en prennent la tournure, nos jurys, qu'en dites-vous ? Refuser Henry Cros et mentionner M. Caggiano, voilà qui est artistique, et voilà qui est français !

---

## CHAPITRE XII

Sommaire : Nous centième. — Ce qui a été est ce qui sera ce qui est. — Les banquettes kilométriques.— Oh ! que nenni ! —M. Scellier et le mont Palatin.— Plutus lui-même.— M. Thomas et le temple de Didyme. — Une fabrique de génies. — MM. Lefuel et Duc. — Des légions de coryzas. — Amortissements et écrasements. — Revenons à l'antichambre. — MM. Boudier, Bruyerre, Danjoy, Corroyer, etc — M. Hermant et le pénitencier de Nanterre. — M. Thierry-Ladrange. — Cherchez un peu et vous trouverez beaucoup.— MM. Train, Hédin.— Les rêves les plus magnifiques. — MM Calliat, Devienne, Gremailly, Formigé. — Les Etats-Unis d'Europe. — Après tant d'églises. — Le Forum couvert. — Le Parloir aux Bourgeois et le Parloir aux Citoyens. — Allons, décidément, je le mets au concours ! — Et je passe aux Aquarelles. — Gustave Moreau. — Voyant et savant. — La civilisation, fille du soleil — Les deux Salomé. — MM. Harpignies, Pio Joris, Valerio, Lewis Brown, Lionel Royer, Mme Madeleine Lemaire, etc. — Dessins. — M. J.-P. Laurens. — Il est mort ! mort ! cet art-là ! — Assez d'Alacoquineries. — Mme de Chazelles. — MM. Lhermitte, Allongé, Lançon. — Gravure au burin. — MM. Biot, Jacquet, Gaillard. — L'eau-forte est à Flameng, il l'a fait connaître. — Propriétaire de Rembrandt. — MM. Waltner, Chauvel, Boilvin, Hédouin, Edmond Morin, Laguillermie, Gilbert, Monziès, etc., etc. — Gravure sur bois. — MM. Pannemaker et Froment, etc. — La Lithographie. — Emile Vernier. — Il s'en va, mais il reviendra.

Nous centième, il y a un an, nous avons demandé la grâce de l'Architecture infortunée, de la misérable Aquarelle, des malheureuses Faïences et de l'Eau forte éplorée. Nous centième, nous la demandons aujourd'hui encore, et la demanderons demain pour ne la point obtenir après-demain, car en France le progrès administratif se pourra toujours résumer

en la suivante formule que nous proposons aux amateurs d'apophthegmes : ce qui a été est ce qui sera ce qui est.

Aussi tant que, les artistes n'osant point avoir un *at home*, l'Etat leur louera à la corde et à l'heure son Palais de l'Industrie, une disgrâce dont l'origine se perd dans la nuit des temps pèsera sur ces arts intéressants. Alors que la peinture aura le Salon avec ses divans circulaires, alors que la sculpture aura le jardin avec son air presque respirable, ses fleurs primées, ses cigares permis et son buffet recommandé, ils auront, eux, les parias quand même, ils auront les couloirs lugubres, les antichambres inhospitalières, les steppes sans fin avarement pourvues de mauvaises banquettes kilométriques.

Le public n'y va guère. On voit si c'est justifiable, quoique bien injuste peut-être. Est-ce par indifférence pour l'art de bâtir? Oh! que nenni! Regardez avec quelle encombrante curiosité la foule se rue à la moindre exposition, au moindre concours.

Si bien encouragée, l'architecturale exhibition continue à n'être pas divertissante. On compte moins d'églisiers en celle-ci qu'en son aînée ; mais par un simple hasard sans doute, car jamais la commande cléricale n'a plus furieusement donné.

Le petit groupe, si timide et restreint, des jeunes et des chercheurs se souciant peu d'exposer en ces altitudes saharesques, on ne contemple tout le long de la muraille de Chine qui sépare le paradis des peintres de l'enfer des architectes, on ne contemple guère que de savantes divagations archéologiques.

Tout d'abord neuf châssis du *Mont Palatin de*

*Rome*, médaille de seconde classe. Auteur : M. Scellier. Il nous est difficile, à nous, et même à bien d'autres fort érudits, de parler avec compétence de la restauration laborieusement tentée par ce jeune artiste. Personne n'a encore étudié dans ce but spécial les fameux édifices où l'on faisait semblant de fouiller pour le prétendu compte du nommé Napoléon III. Etant le premier, M. Scellier a beau jeu. Il nous semble pourtant qu'un tel travail eût gagné à paraître tout entier en une seule fois. La suite au prochain numéro, ça vaut mieux pour un chapitre de Rocambole que pour une restauration du mont Palatin.

Plutus lui-même, ou mieux, en langage universel du XIX[e] siècle, la famille Rothschild a envoyé M. Thomas suivre les fouilles du temple de Didyme, en Asie Mineure. Ce travail, médaillé de première classe, ne doit pas être d'une irréprochable exactitude. Les colonnes d'angle du Pronaos ne nous ont point l'air d'avoir été fouillées. M. Thomas a relevé soigneusement, et il nous rend, de fort artistique et pittoresque façon, l'aspect actuel de la campagne ambiante avec ses moulins et ses cabanes. Mais il ne nous précise pas du tout les fondations, les entrecolonnements, les abords de l'édifice, l'élément le plus essentiel de son travail. Il n'a oublié que d'éclairer sa lanterne. Aussi nous étonnons-nous que, pourvu d'aussi minces documents, il ait tenté une restauration, et ne nous étonnons-nous point que sa tentative ait été aussi timide et incomplète. Sa polychromie laisse fort à désirer, si l'on s'en rapporte surtout aux remarquables travaux de Hittorf et de Paccard sur la polychromie des anciens, et à la restauration des temples d'Egine par M. Charles Garnier.

Mais voilà! Il est à Paris, comme chacun sait, une

Ecole nationale et spéciale des Beaux-Arts, sise rue Bonaparte. Réglementairement, on n'y devrait former que des génies. Peu de règles sont confirmées par un nombre aussi formidable d'exceptions. Les grands hommes du lieu exécutent de grands travaux sans grande originalité. Ils arrivent à de hautes situations, où ils s'adonnent à des imaginations d'un haut ragoût.

Par exemple, M. Lefuel, ex-architecte du troisième Bonaparte, aujourd'hui architecte quand même de notre douce République, si indulgente aux pécheurs plus ou moins repentants, si hospitalière aux fonctionnaires du Bas-empire, M. Lefuel, qui gratte la colonnade du Louvre, pour la rendre présentable sans doute aux étrangers de distinction, en l'an d'Exposition 1878. Toujours conciliant, nous faisons à cet homme infatigable un souhait généreux : c'est que son œuvre de carton-pâte, le pavillon de Flore, etc., ne soit point grattée par les Lefuel de 1976. Elle en mourrait, voyez-vous !

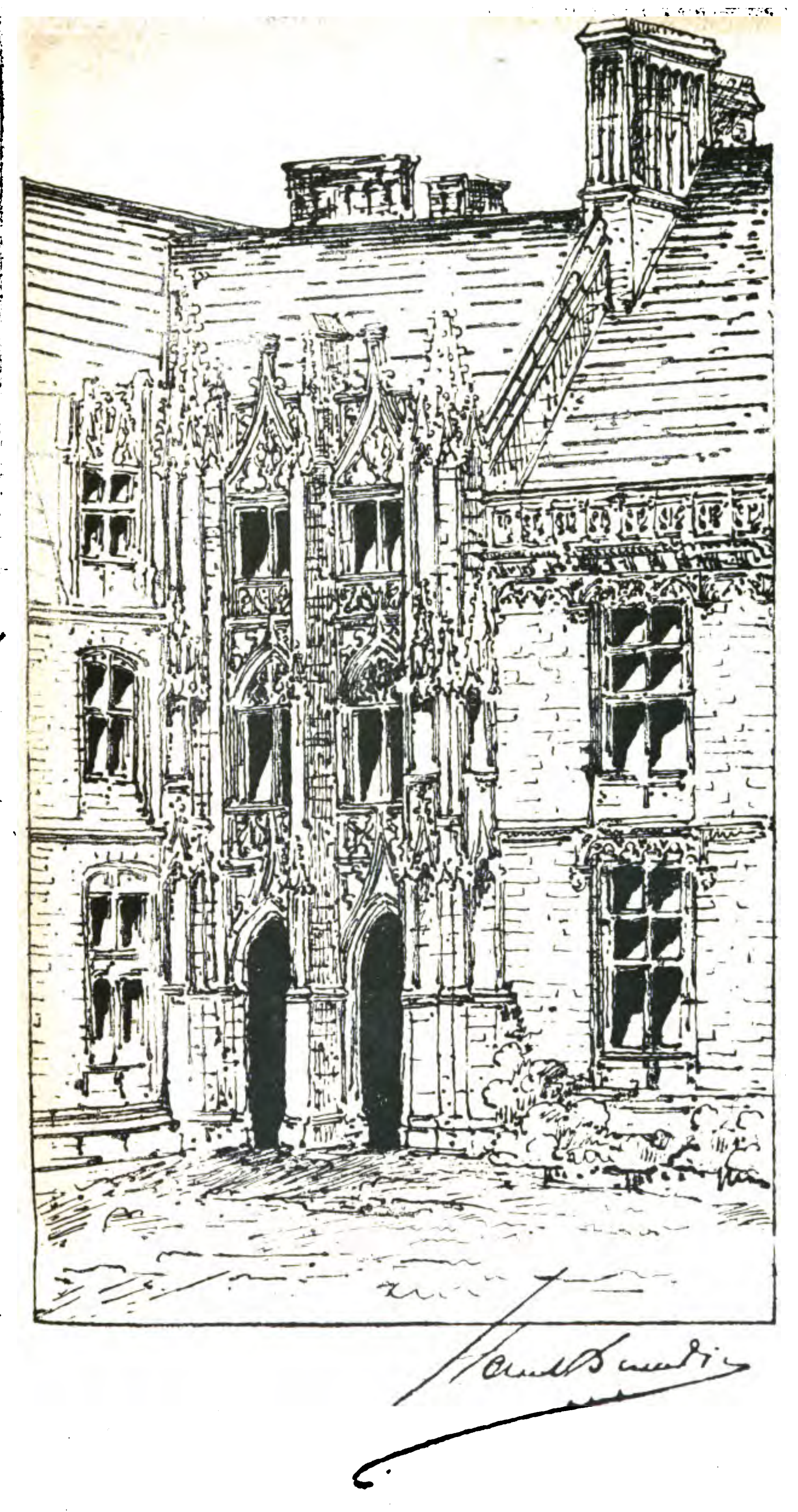
Par exemple M. Duc, l'exécutant du palais de justice. Son œuvre, la façade nouvelle, avait une certaine grandeur. Il l'a sinon tuée, au moins fort compromise par un perron archi-monumental, un Pélion sur Ossa de prétentieux moellons. Coût : 1 million 400,000 francs. La Basoche, il est vrai, eût bien préféré qu'on fermât et qu'on chauffât, au préalable, la salle des Pas Perdus et les énormes vestibules, hantés par des légions de coryzas et des armées de fluxions de poitrine. Et puis M. Duc, très-fort sur l'antiquité, sait assurément que les plus beaux temples de la Grèce et de Rome n'ont jamais eu que des escaliers de marches simples et unies, d'autant plus grandioses qu'ils n'étaient point chargés de pilastres amoncelés, de candélabres entassés, d'amortissements et autres écrase-

ments. Mais il est à Paris un public bourgeois pour les perrons de M. Duc, et c'est ce public-là, en attendant mieux, qui fait loi.

Revenons au Salon, c'est-à-dire à son antichambre. Les architectes de la commission des monuments historiques ont envoyé là, non des décors ou des devinettes, mais d'excellents travaux d'une étude profonde, d'une exactitude incontestable.

Ainsi les *Études comparatives d'absides normandes*, en trois cadres de M. Baudot. Ainsi, la *Restauration du château de Châteaudun;* son auteur, M. Boudier, très-savant et très-artiste, a été médaillé. Voilez-vous la face, ô vénérables gardiens de l'arche sainte! M. Boudier n'est pas un grand prix de Rome!!! M. Bruyerre, architecte très-consciencieux, a rendu avec une finesse de touche bien remarquable une monographie complète de l'église de *Saint-Saturnin* (Puy-de-Dôme) en dix châssis, avec plan général du village, de l'église et de ses cryptes. Cette restauration si consciencieuse sera médaillée dans un monde meilleur. La restauration du *Beffroi de Calais*, par M. Danjoy, est un peu froide, mais révèle de sérieuses qualités. M. Corroyer, le brillant élève de M. Viollet-Leduc, a envoyé un projet de restauration du transept sud de la cathédrale de Soissons. M. Corroyer dessine mieux d'ordinaire, et sa restauration du *Mont Saint-Michel* était bien plus largement traitée. Deux remarquables travaux sont encore celui de M. Bérard : *Eglise Notre-Dame* de Melun et *Abbaye de Dammarie-les-Lys* ; celui de M. Vildieu, *Un Palais de Justice à Charleroi*, 2e prix de concours ; et un travail d'une convenable insignifiance est celui de M. Darcy : *Eglise collégiale de Champeaux* (*Seine-et-Marne*).

Des restaurations allons aux projets, et débu-



**Château de Châteaudun, grand escalier, par M. Abel Boudier.**

tons par celui qui les prime tous : *La nouvelle maison de répression à Nanterre* (*Seine*), *huit châssis*. La surface à couvrir était bien vaste, et pour la couvrir utilement, il n'a fallu rien moins qu'un très-considérable effort de science et d'imagination où quelqu'un de ces architectes administratifs, lesquels florissaient entre Décembre et Sedan, eût vainement épuisé sa folle jeunesse. Mais le concours nous a valu une œuvre des plus remarquables de ce temps et la mise en lumière d'un talent très-supérieur, celui de M. Hermant.

Cette œuvre si fortement conçue a été, on le voit de reste, tournée et retournée en tous sens. Du concours à la mise en œuvre, elle a traversé de notables améliorations. Les tourelles demi-circulaires de la porte d'entrée ont été remplacées par des pylônes carrés, bien préférables. Les couloirs ont été élargis; le sous-sol a été aménagé selon toutes les règles de la plus prévoyante hygiène. Il sera beaucoup pardonné au jury qui a inscrit en tête de ses premières médailles le nom, désormais indiscutable, de M. Hermant.

N'oublions pas son *Groupe scolaire*, en construction rue Puebla. Il pourrait, par l'excellence de ses dispositions pratiques, servir de modèle à toutes les constructions du même ordre.

M. Thierry-Ladrange n'en est plus à son premier succès. Son *Monument à la patrie* lui valut, il y a quelques années, on s'en souvient, une première médaille, et mieux encore, l'abomination violente et grotesque des réactionnaires unis de l'art et de la politique. Son projet d'église moderne, sobre et simple, et son projet de *Source* nous le ramènent aussi bon dessinateur que jamais. Ce n'est, nous dit-on,

qu'un modeste inspecteur des travaux de la Ville. N'y aurait-il donc plus un monument, un seul à donner? Cherchez un peu, et vous trouverez beaucoup.

Voici revenir le *Collége Chaptal* de M. Train. On ne connaît que cela. Très-gentil, ce collége! Mais que de festons, grands dieux! et que d'astragales! Il y en a, je pense, pour un joli denier.

M. Hédin d'Alençon a obtenu par le concours je ne sais quelle église de Montsort dans sa natale cité. Qui faut-il féliciter? M. Hédin, Alençon, ou M. Ballue, le grand juge, le Cabanel de l'architecture? Félicitons tout le monde, et n'en parlons plus.

L'architecture, si rabaissée par notre civilisation courante, est un plus grand art qu'on ne croit. Elle contient plus que toutes les réalités, on y rencontre les rêves les plus magnifiques, humainement réalisables! Combien de promeneurs ont dû s'arrêter, ainsi que nous, devant cet *Intérieur d'un palais au seizième siècle!* C'est merveilleux, et c'est possible. Le rêveur de ce rêve, traduit en une éblouissante aquarelle, est le réaliste qui a réalisé les casernes de la Cité, M. Calliat.

Quelle finesse et quel charme en ce vase destiné par M. Devienne au foyer de l'Opéra! Et ne vous plaît-il point, tant multiples et encyclopédiques sont nos modernes préoccupations, de voir tout auprès ce *Projet d'une usine pour la préparation des bœufs conservés à l'usage des armées de terre et de mer*, par M. Gremailly? Toutes les sciences ont rendez-vous en cette affaire. L'auteur a pourvu, ce semble, aux exigences de toutes, et plus qu'aucun autre son projet nous confirme cette vérité, si neuve encore quoique éternelle, ainsi formulée par l'éminent artiste et

écrivain d'art, Ernest Bosc. « Il est de plus en plus « évident qu'on ne peut séparer entièrement la science « et l'art, et faire une architecture scientifique et une « architecture artistique (1). »

Bien plus que ce projet d'usine nous séduit une très-belle *Étude de la façade d'une gare de voyageurs à la tête d'une grande ligne*. Auteur : M. Formigé, un médaillé de la veille. C'est un peu assyro-gréco-romain, et pourtant c'est très-moderne. Ça vous a de l'élan, ça sent l'avenir. On dirait une porte ouverte sur cet Eldorado : les Etats-Unis d'Europe.

Bien plus encore nous eût séduit un autre projet dont l'idée paraît bien lente à monter au cerveau de nos jeunes maîtres. Je songe, car je ne suis pas architecte, je songe qu'après tant et tant d'églises restaurées ou bâties, après tant de castels replâtrés, après tant de prisons édifiées, il serait temps peut-être de trouver à la foi moderne son culte, à la Révolution sa forme artistique. Et sans plus de phrases, voilà, si j'étais tout-puissant ou tout riche, un projet que je mettrais au concours.

Un édifice qui serait en quelque sorte le Forum couvert de nos climats et de notre civilisation. On y trouverait réunies une salle de vote, une salle de réunions publiques, une ou plusieurs salles de conférences, une bibliothèque populaire, une salle de concerts, et pourquoi pas ? des écoles. Au centre un vaste promenoir planté d'arbres où les orphéons et les fanfares se feraient entendre durant la saison clémente. Je voudrais que la salle de vote eût des airs de temple, et je ne me fâcherais pas si la salle de réunion publique jouait un peu à l'Académie.

---

(1) *Dictionnaire d'Architecture*, chez Firmin Didot.

Et puis, à décorer cet édifice je convierais peintres et sculpteurs. Les sujets ne leur manqueraient pas. Songez-y donc ! toute l'épopée humaine, toute l'histoire des grands peuples et des grands hommes, toutes les merveilles de la géographie, toutes les leçons du passé, toutes les visions de l'avenir ! Que dites-vous de mon bâtiment ? Coûterait-il donc si cher que pas une ville de France ou pas un arrondissement de Paris ne pût en aborder la dépense ? On avait au moyen âge le Parloir aux bourgeois. Nous aurions, nous, le Parloir aux citoyens.

Au fait, quoique ni puissant ni riche, j'ai donné déjà un Prix du Salon. Pourquoi ne mettrais-je pas mon projet au concours ? Je l'y mets.

Et je passe aux Aquarelles.

Une œuvre merveilleuse n'a cessé d'attirer la foule dans leur galerie, d'ordinaire si déserte. L'*Apparition* de Gustave Moreau a remporté un des plus beaux triomphes qui se soient vus depuis longtemps. Triomphe juste et on ne peut plus consolant, car il dénote chez notre public parisien une compréhension remarquabie de l'art, sous sa forme la plus savante et la plus idéale.

Deux fois Salomé a visité les songes et inspiré l'étrange talent de M. Gustave Moreau. Au Salon de peinture, il nous la montre dansant devant le vieil Hérode, plus somptueusement et richement ornée qu'une idole indienne, dans le plus féerique des palais qu'ait jamais rêvés la plus orientale des imaginations. Cinquante pages suffiraient peut-être à qui voudrait suivre et retracer, détail par détail, l'immense et presque surhumain travail de ce peintre vraiment unique. Travail qui n'a rien de commun avec l'histoire, c'est évident. Gustave Moreau n'est pas un peintre d'his-

toire, c'est un poëte des *Mille et une nuits*, un enivré, un voyant, un bouddhiste, un évocateur, un magicien. Et c'est aussi un érudit, d'une science profonde et sûre. Ame supérieure, il a vu d'en haut la synthèse des grandes traditions grecques et asiatiques, le sens intime et unique des mythes primitifs. Il nous l'a bien prouvé, dans son tableau d'*Hercule*. Ce héros magnifique et radieux comme l'astre du jour, avec lequel il se confondit dans l'adoration des premiers âges historiques de la Grèce, s'avançant pour combattre l'hydre énorme qui surgit, menaçante, du marécage où pourrissent en un horrible fouillis les mille et mille cadavres de ses victimes; ce dieu d'intelligence et de lumière, à en juger par sa figure et ses attributs, n'est autre que le génie même de la civilisation, fille du soleil, en lutte ouverte contre le chaos du monde préhistorique.

Entre la *Salomé* et l'*Apparition*, un drame s'est accompli. La Salomé du tableau danse pour obtenir la tête du prédicateur saint Jean-Baptiste qui l'a vertement qualifiée. La Salomé de l'aquarelle danse pour payer au tétrarque le prix convenu de la vengeance réalisée. Ainsi qu'il se passe dans la danse des almées, les riches vêtements ont peu à peu disparu, Salomé n'est plus vêtue que de pierreries étincelantes. Mais, voilà qu'au milieu de son tournoiement extatique, la houri s'arrête. Au-dessus du bourreau impassible et fatal, une apparition se dresse. une vision suspendue, la tête du martyr, pâle, sévère, sublime. Il en pleut du sang. Mais à quoi bon décrire plus longuement cette aquarelle que tous ont si longuement admirée? C'est un prodige. Le seizième siècle a eu Albert Durer, le dix-neuvième a Gustave Moreau.

Après lui, nous avons quelques noms à citer : Harpignies, d'abord : *L'Heure de la bécasse* et *La Plage d'Hérisson* (Allier), deux très-belles aquarelles d'un effet large et puissant, où l'on retrouve le peintre si original de la *Prairie du Bourbonnais*. Puis Valerio, le maître aquarelliste, dont la *Paysanne italienne* est d'un goût si pur. Mme Madeleine Lemaire, dont les fleurs font prime, a envoyé une bien délicieuse corbeille de *Giroflées* et, dans un joli vase, un bouquet *de Grenades et Crysanthèmes*, d'un éclat inouï. Voilà des fleurs que l'on ne trouve point au *Marché* de M. Firmin Girard ! M. Pio Jorris a exposé une de ses scènes de la vie romaine, très-brillante comme toujours, un peu criarde toutefois, mais fort justement récompensée d'une mention honorable. M. Léwis Brown ne s'est jamais montré coloriste plus spirituel que dans le *Meeting* et l'*Épisode d'une chasse à courre*. Un italien, M. Filosa, élève de M. Heilbuth, prussien, a montré dans un sous-bois : *Les premiers jours de printemps*, de très-appréciables qualités ; nous lui souhaitons un peu plus de nuance et de discrétion. N'oublions pas un *Crépuscule* et un *Sous-bois* très-fins de M. Le Bas ; un éventail très-amusant de M. Charles Detaille, un jeune garçon de quinze à seize ans, élève prodige de son frère, M. Detaille ; un *Intérieur d'un bois de hêtres*, très-fin et ressemblant à un César de Cock, de M. Dartein; des vaches que l'on embarque sur le *quai de Saint-Malo,* de Beaurepaire ; et enfin une chose jolie et délicate, d'une piquante couleur locale, un *Souvenir de Hyde-Park à Londres*, de M. Jean-Maxime Claude ; et le *Portrait de Mme**** de M. Lionel Royer, ce jeune coloriste que nous avons tant remarqué aux Aquarelles de 1875.

En tête des Dessins, il nous faut signaler cette admirable illustration de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de M. J.-P. Laurens, à laquelle nous avons fait allusion déjà. Ceci est du grand art. Mais que M. Laurens nous permette une observation. Il y a plus de drame que de mysticisme dans son talent, et nous voudrions voir les artistes tels que lui se donner enfin, tout cœur et toute âme, à l'idée moderne au lieu d'essayer l'impossible galvanisation d'un art catholique justement mort, mort, mort. Leur gloire s'en trouvera bien, et aussi leur conscience de citoyens, car ils en ont une, c'est sûr. Ils créeront de plus belles œuvres et ils cesseront de prêter quelque apparence de respectabilité aux Alacoquineries de MM. Broglie, Buffet, et consorts.

*A Auteuil* et les *Bords de la Seine près du Point-du-Jour* sont deux très-beaux fusains de Mme la vicomtesse de Chezelles, élève de Lalanne. Dessin fort et puissant, grande imagination, vastes aspects. Et c'est avec joie que nous en disons tout autant, si ce n'est plus, du *Flottage* si remarquable, de M. Lhermitte.

Les Allongé de cette année sont superbes, et M. Lançon a déployé dans ses *Paysages du Jura* et ses *Lions, tigres, ours, singes*, toute la vigueur et tout l'entrain de sa manière, un peu brusque parfois.

La Gravure au burin compte bien des talents plus remarquables que celui de M. Biot, médaillé de première classe. Son *Triomphe de Galatée* n'est qu'une gravure de très-bon métier, mais d'un dessin rond et fadasse, qui ne rend nullement l'ampleur de la si célèbre peinture de la Farnésine.

M. Jacquet a fait de la *Jeunesse* de M. Chapu une blonde et jolie gravure, dans le caractère du modèle.

Le *Crépuscule*, d'après Michel-Ange, est une gra-

vure au burin, très-précieusement exécutée par M. Gaillard. Le travail est fin, délicat, d'un heureux modelé, rendant les brillants du marbre, mais perdant le caractère dans le détail.

Un nom domine aux Aquarelles, Gustave Moreau Un autre aux Dessins, J.-Paul Laurens. A l'Eau-forte, ai-je besoin de l'écrire? c'est Flameng. Il a pris et gardé la préséance en cet art merveilleux qui lui doit tant, car il a, nous nous en souvenons bien, ressuscité pour ainsi dire et restauré l'eau-forte en France. Comme on va droit à l'*Apparition*, tout droit l'on va aux *Syndics* et à la *Leçon d'anatomie*, d'après Rembrandt, deux œuvres bien connues déjà, partout répandues, et qui ne sont venues chercher au Salon que la consécration en quelque sorte officielle d'un retentissant et universel succès. Ce n'est pas à Flameng que l'on pourrait reprocher d'avoir affadi son puissant original. Rembrandt, on le sait, appartient à Flameng en exclusive et légitime propriété. Flameng est son interprête unique, et plus encore, son confident. Ce que nous avons dit du bas-relief d'*Ophelia* se peut appliquer à la *Leçon d'anatomie* et aux *Syndics*. C'est plus qu'une traduction, c'est une équivalence. Souvent annoncées, longtemps attendues, ces deux magiques eaux-fortes définissent pour ainsi dire et solennisent l'incontestable maîtrise de Léopold Flameng.

L'eau-forte, du reste, demeure en bonne voie.

Le *Portrait de Mme la comtesse de Barck*, de Régnault, a inspiré à M. Waltner une eau-forte très-spirituelle, très-enlevée, trop spirituelle même, jusqu'à manquer des oppositions indispensables.

On ne rendra jamais mieux Corot que ne l'a fait M. Chauvel. C'est une identité. L'exécution est libre et savante, le ton exquis, la souplesse extraordinaire.

On peut qualifier chef-d'œuvre le Corot de M. Chauvel.

M. Boilvin, dans ses *Illustrations pour M^me Bovary*, nous montre une pointe très-spirituelle au service d'une imagination très-vive. M. Boilvin est un graveur d'avenir que l'on a mentionné. On aurait tout aussi bien fait de le médailler.

Si Corot a M. Chauvel, Turner, le magicien Turner, a pour fidèle traducteur M. Brunet-Debaines. Voyez plutôt ces deux superbes eaux-fortes, si lumineuses : les *Approches de Venise* et le *Port de Ruysdaël.*

Le succès de la délicieuse illustration du *Voyage sentimental de Sterne*, par M. E. Hedouin, a été aussi vif au Salon qu'il le fut en librairie, aux étrennes dernières. Ce *Voyage sentimental* est une des perles du riche écrin Jouaust.

Pour la Libraire des bibliophiles aussi, probablement, cette illustration de la *Chronique de Charles IX*, en douze eaux-fortes d'Edmond Morin. Exécution brillante et spirituelle comme toujours. Incisive, froide, mordante, sceptique, habile est l'illustration, comme le texte.

La *Vue de Harfleur* restera une des plus jolies eaux-fortes de M. Delaunay. *Ruth et Booz* et la *Mort de Jacob*, d'après Bida, ont ajouté une brillante page à l'œuvre déjà si fournie de M. Laguillermie, ce travailleur toujours en progrès, dont le *Portrait de M^lle B...* est une des toiles les plus charmantes et les plus ensoleillées du salon de Peinture.

Gilbert, avec son talent si preste et si varié, nous a donné l'expression la plus exacte de ces deux œuvres, si différentes : les *Lutteurs*, de Falguière, et le *Portrait de M^me H...*, d'Henner. Cela tient de la prestidigitation.

Citons encore M. Monziès, dont la pointe libre et

souple nous promet un maître aqua-fortiste, Le Rat, dont les eaux-fortes sont d'un si joli premier état, Courtry, Lalauze, Lurat, Mongin, Lepic.

Et venons à la gravure sur bois. Là le maître est Pannemaker. La *Baigneuse*, d'après Perrault, est un tour de force, en vérité. Les chairs sont tendres, le modelé admirable. M. Pannemaker est arrivé à produire l'illusion de la gravure au burin, avec plus de couleur et de souplesse. Il a tiré du bois tont ce qu'on en peut tirer. On n'ira pas plus loin.

Le *Passage de la Ligne*, aussi, d'après Grégory, et la *Décoration du Sérapis*, d'après Small, par M. Froment, sont d'une verve étourdissante. Voilà ce qu'on peut appeler de la gravure sur bois intelligente, car elle a jusqu'au gras de l'eau-forte.

Citons encore MM. Néaulle, Léveillé, Langeval, Laplante.

Et faisons de mélancoliques adieux à la Lithographie, cet art charmant qui s'en va, on ne sait pourquoi. Il a un maître cependant, Emile Vernier, l'original et vigoureux artiste, dont les marines ont eu quelque succès à la Peinture, et après Vernier, il a Bellangé et Jules Laurens. S'il s'en va, espérons qu'il reviendra.

---

## CHAPITRE XIII

SOMMAIRE : Vieille France et vieille contradiction. — Pauvre Céramique ! — Haute indulgence ou haute incompétence. — Les pontifes de Sèvres. — Artiste industriel ou artiste et industriel. — Réné Ménard et la *Gazette des Beaux-Arts*. — La pléïade des émailleurs. — Où l'on voit qu'il y à Limousins et Limousins. — La rentrée de l'émaillerie. — Pourquoi pas le Luxembourg ? — M. Alfred Meyer et sa *Cigale*. — Les gentillesses d'outre-Rhin. — Mme de Cool et M. de Courcy. — Genre miniature. — MM. Penet, Nimmo, etc. — Nos chères écoles. — Catéchisme et gravure sur bois. — Faïences sur cru. — M. Lepère et son plat. — Gravure en médailles. — Lequel des deux, vous le savez.

**La contradiction a de temps immémorial élu domicile dans notre vieille France. Cela est légendaire, cela est banal. Contradiction entre les faits et les idées, entre le progrès continu des esprits et des masses et la routine stagnante des académies, commissions, administrations et autres classes dirigeantes. On a beau le savoir et ne jamais s'en étonner, certaines anomalies, certaines inconséquences n'en demeurent pas moins outrageusement inexplicables.**

**Par exemple : l'abandon ridicule, le dédain maladroit que professent pour la Céramique les organisateurs des Salons officiels dans un pays qui doit à cet art tant de gloires, et de si considérables éléments de prospérité.**

**On concède régulièrement à la Céramique la plus**

sacrifiée des galeries où régulièrement des travailleurs que rien ne décourage exposent avec une inutile et touchante patience des spécimens souvent remarquables que rien n'encourage, parfois des chefs-d'œuvre que rien ne récompense. Depuis dix ans, aucun d'eux n'a recueilli soit une citation à l'ordre du jour, soit une médaille de vingtième classe. Il n'est point pour eux de jury spécial. Annuellement on les recommande à la haute indulgence de MM. les peintres et sculpteurs, de qui la haute incompétence les repasse annuellement à la compétence supposée de la Direction de Sèvres. Ai-je dit: supposée ? Peut-être bien, mais je n'ai pas dit : démontrée. Car la décadence, pardon ! l'absence de progrès de la célèbre manufacture est trop visible, hélas ! pour qu'il nous soit possible d'admettre comme article de foi l'infaillibilité de ses pontifes.

La morale de cette histoire est qu'en France, pour obtenir des grades et galons, il fait bon être artiste et industriel, mais artiste industriel non pas.

Ainsi le comprenait sans doute un écrivain d'une irrécusable autorité, M. Réné Ménard, alors que dans la *Gazette des Beaux-Arts* il écrivait, en date du 1er octobre 1871, les lignes suivantes :

« Tandis que sur le continent nous posons toujours l'art et la science comme deux termes opposés qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre ; tandis que, dans nos expositions de peinture, nous éliminons tout ce qui touche à l'industrie, sous prétexte de la dignité de l'art ; tandis que chez nous un peintre ou un sculpteur se considérerait comme humilié s'il avait à s'occuper d'un procédé de fabrication, les Anglais, dans leur enseignement comme dans leur exposition, qui n'est à leurs yeux qu'un moyen d'éducation pour

les masses, s'efforcent de démontrer le lien qui existe entre des choses que nous croyons si disparates... »

Nous avons, il est vrai, depuis quelque temps, des Expositions spéciales, très-brillantes, organisées par une Société des arts appliqués à l'industrie. Mais par la force même des choses, en dehors d'un petit nombre d'artistes qui les intéressent tout particulièrement, les actionnaires de cette puissante Société ne mettent volontiers en lumière que les lauréats du Salon.

L'art de l'émaillage, surtout, est essentiellement français. Du quinzième au dix-septième siècle, il florissait à Limoges, et plus d'une fois, en cette grande époque, les Raphaël et les Michel-Ange dessinèrent pour nos Limousins. Elle était nombreuse alors, la pléïade de nos émailleurs. Ils s'appelaient Pierre Pénicaud, Pierre Raymond, Rexmon, Pierre Courteys, Courtois, Jean Pénicaud, Nardon Pénicaud, Noël Laudin, Martial Raymond, Léonard Limosin, Joseph Limosin, Jean Laudin, Jean de Court dit Vigier, H. Poncet, Labaud, Jean-Baptiste Nouaillher, etc. Un beau jour advint cette jolie révocation de l'édit de Nantes, dictée par le Gesù au mari de la veuve Scarron, et tous s'en furent à Genève, dans la Rome protestante, où l'émaillage perdit rapidement son caractère artistique. Un seul resta, le dernier des Nouaillher, dont il se retrouve quelque trace, entre 1750 et 1800, dans les fastes de la royale Manufacture de Sèvres.

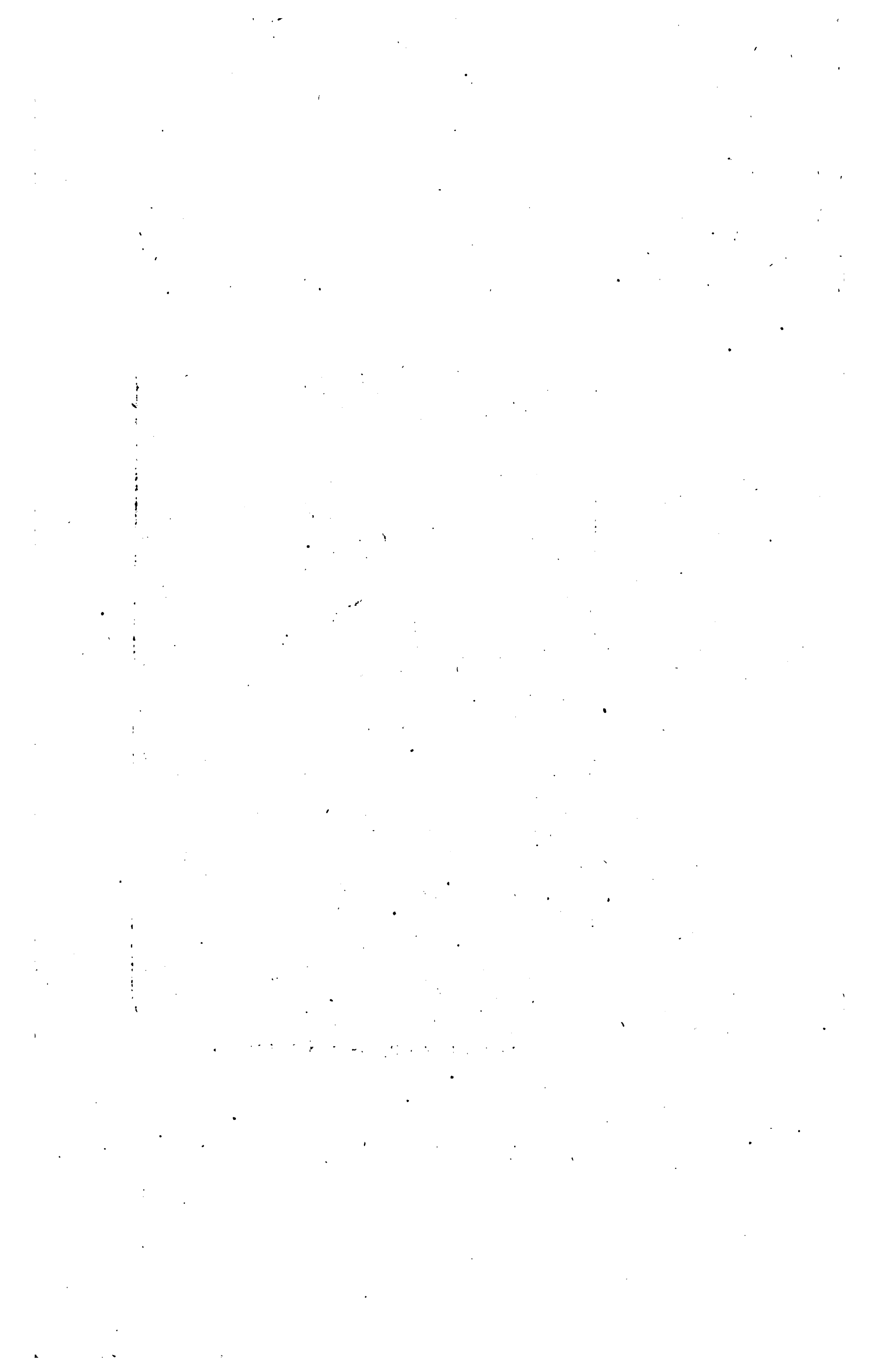
L'art de l'émaillerie fit chez nous une rentrée tardive. Le journal *La France* (11 novembre 1863), la salua en ces termes : « Mme Apoil, écrit M. le comte

« Horace de Vielcastel, appartient à l'école de « Sèvres, et M. Claudius Popelin, par son maître et son « initiateur, M. Alfred Meyer, y appartient également. C'est en suivant les conseils de M. Meyer, le « plus habile de nos émailleurs, celui qui, peut-être, « a le mieux conservé le tradition des procédés des « grands artistes de Limoges que M. Claudius Popelin « s'est formé..... »

« Comme son maître en émaillerie, il procède du « troisième des Pénicaud, grand artiste, dessinateur « plein d'esprit, coloriste rempli de ressources et qui « ne copiait personne... »

« La galerie d'Apollon, au musée du Louvre, garde « dans ses vitrines les plus beaux émaux des siècles passés. Il serait à désirer que les émaux de nos émailleurs modernes, de nos émailleurs artistes, ceux de « M. Alfred Meyer, de M. Claudius Popelin et de « M$^{me}$ Apoil fussent représentés au musée du Luxembourg, consacré aux travaux des artistes vivants. « L'émaillerie est de l'art au même titre que la « peinture et la sculpture. Léonard Limousin, Pénicaud, Pierre Courteys et Pierre Raymond ont leur « place au Louvre à côté de Raphaël, de Léonard de « Vinci, de Michel-Ange et de Jean Goujon. Pourquoi les artistes émailleurs seraient-ils exclus du « musée du Luxembourg, d'où ils passeraient ensuite « dans le musée du Louvre ? Les émaux de M. Alfred « Meyer, de M. Claudius Popelin et de M$^{me}$ Apoil « sont dignes, je ne dirai pas de cette faveur, mais « de cette justice. »

« L'émail est d'une pratique plus difficile que la « peinture, ses procédés exigent de l'artiste qui les « emploie deux sortes de labeurs : celui de l'ouvrier « et celui de l'homme d'art ; tout émailleur doit par-





La Cigale, émail, par M. Alfred Meyer.

« tager son temps entre l'usine et l'atelier. Mais, ce « n'est sans doute pas un tel motif qui fait retrancher « l'émaillerie de la grande famille des beaux-arts. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dès 1867, M. Claudius Popelin n'a plus rien envoyé au Salon. M. Alfred Meyer, toujours inconnu au Luxembourg, très-connu en revanche dans les musées du Puy, de Beauvais, de Kesington, de Saint-Pétersbourg et autres, n'a point lâché prise.

Son œuvre de 1876 a eu parmi les connaisseurs une vogue singulière. C'était d'abord une *Sainte Famille*, en émail coloré par des émaux translucides, avec un fond de paysage en or gravé. Puis la *Cigale*, émail grisaille, coloré par des superpositions d'émaux translucides, après esquisse à l'aquarelle et échantillonnage au creuset. Jolie scène, pittoresque et spirituelle, vivement accusée par l'éclatant coloris de l'émail. Elle est l'œuvre originale de M. Alfred Meyer. Divers petits sujets l'accompagnaient, émaillés sur or fin et destinés à des bijoux. Les grisailles sont appliquées à la façon du bas-relief, et les oppositions d'ombre et de lumière tiennent à des variations d'épaisseur dans l'émail. Ces émaux, invention de M. Alfred Meyer, jouent à s'y méprendre la pierre précieuse. Aussi ont-ils dans le commerce parisien un succès considérable, et nous ont-ils, dès 1871, débarrassé d'une invasion allemande de camées en pierre dure, sans goût et sans style, comme toutes les gentillesses d'outre-Rhin.

Après M. Alfred Meyer, il nous faut citer M^me^ Delphine de Cool, dont le nom figure également au catalogue de Peinture. Son émail grisaille sur fond bleuâtre est d'un ton très-agréable. Il a pour sujet la *Justice* de Prudhon. Le dessin est excellent, mais M^me^ de Cool

n'a su rendre qu'imparfaitement cet exquis modelé, l'une des qualités essentielles de l'original.

L'envoi de M. de Frédéric de Courcy, deux portraits en émail, n'est pas sans mérite. Ses envois précédents, copies de dessins ou aquarelles de Gustave Moreau, étaient beaucoup plus complets et surtout mieux dessinés.

Les émaux et porcelaines, genre miniature, ont aussi leur petit contingent d'œuvres distinguées.

Deux portraits bien dessinés, bien exécutés de M. Lucien Penet. Pourquoi leur auteur n'a-t-il pas continué les émaux limousins? Un *Hercule* enfant d'après Dyce, œuvre très-colorée de M. Jules Nimmo. De ravissants portraits de M. Feulard, de Mme Domenica Monvoisin, née Festa. Le *Rêve de bonheur* d'après Mlle Meyer, de Mlle Gabrielle Krahnass. *Ariadne abandonnée* d'après Ehrmann de Mlle Blanche Chaux: le torse de la femme surtout est d'un savant modelé.

Mlle Louise Galichet a perdu beaucoup de talent à nous reproduire la *Mort de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta*, d'après Cabanel. La peinture de cet honorable académicien ne relève que de la chromolithographie.

Un *Paon dans un plat*, faïence décorative de M. Lambert, ne relèvera point la réputation compromise de notre Manufacture nationale. La *Salomé* d'après Régnault, de Mlle Kron-Meni, et une *Fausse liberté*, d'après Antigna, de Mlle Aline Le Coursonnois viennent à propos affirmer le très-sensible progrès de la peinture sur porcelaine dans nos chères Ecoles professionnelles de femmes de la société Lemonnier. On n'y apprend pas moins bien la gravure sur bois, tout aussi profitable que le catéchisme au salut et à la vertu des femmes, et les gravures de Mlle Augus-



Les Bords de la Seine, à Saint-Denis, faïence, par M. Auguste Lepère.

tine Le Coursonnois comptent parmi les meilleures du Salon.

L'art industriel de la Faïence sur cru a pris ou plutôt a repris en France un développement extraordinaire, qu'il doit sans nul doute à l'esprit d'émulation intelligente et patriotique éveillé chez nos artistes libres et nos libres commerçants par la souveraine indifférence de l'État. Aussi bien est-ce dans les collections particulières ou à l'étalage des grandes maisons que ce développement est surtout appréciable. On ne s'en douterait guère au Salon officiel, d'où un découragement, chaque année plus visible et plus justifiable, écarte nos meilleurs céramistes.

Une seule faïence sur cru mérite d'être signalée à l'exposition de 1876. C'est un plat d'assez grande dimension : *les Bords de la Seine à Saint-Denis.* Très-brillante, très-harmonieuse et non moins décorative qu'un bas-relief, cette faïence a pour auteur M. Lepère, peintre et graveur d'un talent reconnu. Par elle, il fait dans la céramique un début très-remarqué. Tout neuf encore, le procédé de M. Lepère a déjà son histoire. Il a pris naissance chez M. Laurin, dans sa fabrique de Bourg-la-Reine, d'où il a émigré à la prospère fabrique du Point-du-Jour, créée et dirigée par l'éminent artiste qu'a su perdre la manufacture de Sèvres, M. Bracquemond. Il est très-simple, ce procédé. Un débutant chimiste se l'assimilerait et le perfectionnerait sans peine. Mais son résultat est victorieux. Il donne aux faïences la solidité et l'éclat, si longtemps recherchés, de la peinture à l'huile.

De la gravure en médailles, nous n'avons que deux mots à dire et deux noms à citer. Là, comme ailleurs, on retrouve, très-distincts, l'art officiel et l'art libre.

L'un, sage, froid, terne, guindé, a pour parangon M. Oudiné. L'autre, vivant, hardi, mouvementé, chercheur, a pour maître M. Soldi.

Lequel des deux nous préférons, vous le savez.

---

## CHAPITRE XIV

**Sommaire** : En attendant cette merveille, la huitième du monde. — Un Sénat, je me trompe, un jury. — Ils ont clabaudé. — *E pur si muove!* — L'exhibition solitaire de M. Manet. — Impressionnistes ou impressionnalistes ? — La vie ne sera jamais un système. — Les mains tenaces de l'administration. — La *Société des artistes français.*—Le notaire y a passé. — Le 2e paragraphe de l'article 2 leur fait peur. — Voyez nos cléricaux! — L'*Union*, c'est une autre affaire. — Elle croîtra et multipliera. — L'art aura sa révolution. — Etat conservateur, prenez notre ours! — Dompteur, non pas, mais entrepreneur. — L'heure du siècle et les quatre vents qui soufflent. — En avant, et vive la liberté!

« Que les artistes comprennent et qu'ils essayent, « disions-nous au début, cette force irrévocablement « victorieuse, absolument toute-puissante, l'association « libre des efforts et des sacrifices, des intelligences « et des volontés qui est à la fois tout le secret de la « République et tout l'avenir des générations nou- « velles ! »

En attendant cette merveille, la huitième du monde, que sans doute entreverront sur leurs vieux jours les petits-fils de nos arrière-petits-fils, les choses se sont passées en 1876, comme elles se passèrent il y a un an, vingt ans, et comme elles se passeront peut-être durant quelques vingtaines d'années encore.

Un suffrage restreint, très-restreint, par la faute

même de beaucoup d'ayants droit qui ont dédaigné d'y prendre part, a nommé un Sénat, je me trompe ! un jury à son image. Une liste libérale avait circulé. Grâce aux abstentionnistes toujours plus nombreux, elle a subi un éclatant échec. Ce jury a-t-il fait pire que ses aînés auxquels il ressemblait si fort ? Il n'a fait, ni moins bien, ni mieux. A en juger par la foule de croûtes exposées, il a déployé une générosité extrême. A en juger par le peu d'exclusions connues, et surtout par l'ensemble des récompenses, il s'est montré invariablement hostile, ou peu s'en faut, à toute originalité marquée.

Et les phénomènes longuement décrits dans les deux premiers chapitres de notre *Voyage au pays des Peintres* (1875) se sont reproduits avec une fidélité navrante. Comme toujours, les artistes ont protesté timidement. Ils ont clabaudé. Le public, avec raison, ne s'est pas ému. L'Exposition des refusés, de plus en plus délaissée par les intelligences de réelle valeur, a été cette fois un avortement pitoyable, si pitoyable que nous n'en oserons souffler un traître mot.

*E pur si muove* ! Et pourtant quelque chose d'insolite s'accomplit dans le monde de l'art. Il s'ébranle modestement, il se remue lourdement, mais il se remue. Nous ne citerons que pour mémoire les excentriques et les dévoyés. L'exhibition solitaire de M. Manet a été, comme nous l'avions prévu, un trop facile triomphe pour le jury, un complet effondrement pour cet honorable artiste. S'en relèvera-t-il ? Je ne demande pas mieux, et j'en manifesterais hautement ma joie grande. L'Exposition des impressionnistes (ou impressionnalistes ?) a monté d'un cran, il est vrai, dans l'estime publique. On a sincèrement et jus-

tement applaudi leur courage; les amateurs les ont visités, la presse les a étudiés. On a découvert parmi eux, non pas des talents, mais des virtualités, des espérances de talent, quelque chose comme des pommes vertes, bien vertes, et qui mûriront peut-être, si elles n'ont le ver originel, et si le soleil leur prête vie. Quelques-uns nous ont un instant retenu et même étonné. Leur pourrait-on appliquer déjà, avec une légère variante, le mot charmant de Nodier sur les femmes: « Quand on étonne le public, on l'intéresse, et quand on l'intéresse, on est bien près de lui plaire.» Pas si vite. Ils sont encore dans le système, de simples vibrions, comme dirait le docteur de l'*Etrangère*. La vie n'est, ne fut et ne sera jamais un système.

Mais d'autres velléités plus sérieuses d'indépendance se sont manifestées. Pressée par la force graduelle et irrésistible des événements, et bien plus encore par la force ascendante des idées qu'ils engendrent, l'administration, pour garder en ses mains tenaces la haute direction du mouvement, avait imaginé une sorte d'*Académie nationale* dont le titre pompeux n'éblouit personne. On y vit dès l'abord la condensation définitive en un corps privilégié de tous les médaillés, récompensés et protégés de l'État, les *softas* de l'art français. Les artistes conviés à l'organisation de la chose prouvèrent par leur attitude immédiate combien souffle, partout et sur tous, l'esprit de liberté. *L'Académie nationale* se transforma dès leurs premières délibérations en une *Société des artistes français*, société anonyme à capital variable, et au capital social de 200,000 fr. Nous avons sous les yeux les statuts de cette Société aujourd'hui légalement constituée. Elle est créée pour la

sauvegarde de tous les intérêts artistiques. Elle se recrute parmi « les artistes admis deux fois au Salon et les architectes ayant construit un édifice d'un caractère public. » Voilà qui est bien. Le principe de l'association des artistes en France est désormais consacré. Le notaire y a passé, les actions sont timbrées, et les Excellences ont presque signé au contrat.

C'est une chose considérable, très-considérable que l'avénement de cette Société. Et pourtant, nous dit-on, ses statuts courent grand risque de demeurer lettre morte. La majorité s'attarde dans une ignorante indifférence. Parmi les artistes qui savent, pensent et prévoient, beaucoup se méfient. De quoi? De l'envahissement possible et même probable de la Société nouvelle par ce gigantesque financier : l'Etat.

Le deuxième paragraphe de l'article 2 leur fait peur. Il édicte, en effet, que les conditions d'admissibilité présentées « ne sont exigées que pour la « première souscription au capital originaire. Pour « l'avenir, l'admission des actionnaires nouveaux est « laissée, dans tous les cas, à la décision de l'assemblée « générale ordinaire; c'est-à-dire qu'il s'agisse d'ac- « tions nouvelles à souscrire en cas d'augmentation « du capital, ou qu'il s'agisse de transferts et ces- « sions à opérer sur les deux mille actions d'origine. » Ce paragraphe deuxième n'est, je l'avoue, qu'une porte cochère à deux battants ouverte à l'intervention financière, et partant à la prédominante influence de l'Etat.

Si pourtant ils avaient à eux une politique ou simplement une économie politique, il serait facile à nos artistes de comprendre que par le nombre ils pourraient, sinon annuler, au moins tenir en échec

cette influence redoutée. Et conscients de leur droit, assurés de leur force croissante, ils jetteraient sans tarder dans la citadelle une importante garnison. Bien que très-vieille, cette stratégie est toujours la bonne. Ainsi pensent, observateurs des saines traditions, ainsi agissent nos cléricaux. Pour prendre un pied, puis deux, puis dix, ils acceptent un pouce. Vous leur entre-bâillez l'huis. Demain la maison sera leur, et très-haut ils le feront connaître.

Impatients, actifs, et surtout peu confiants dans l'esprit de suite de leurs confrères, un certain nombre d'artistes ont créé une autre Société, anonyme aussi, à personnel et capital variables. Elle a pour titre : l'*Union*. Elle a pour but « d'organiser des expositions libres sans jury ni récompenses honorifiques où chaque associé pourra exposer ses œuvres, et de vendre lesdites œuvres. » Des artistes industriels, toujours plus vivants, plus réels, plus progressistes que les autres, en tête le peintre émailleur Alfred Meyer, lui imprimèrent le mouvement. Ils eurent, cela va sans dire, à résister longuement aux tracasseries et intimidations administratives. Chez eux, paraît-il, et autour d'eux, l'ordre moral essaima ses agents. Ils furent minutieusement interrogés et scrutés, et leurs femmes et leurs fils aussi, et leurs cousins issus de germains, et leurs amis, et les amis de leurs amis, et leurs ennemis. On nota fort exactement le nombre de leurs enfants passés, présents et futurs. On additionna soigneusement les centimes de leur avoir, les millimes de leur passif, et des hommes profonds plongèrent dans leurs dossiers politiques le traditionnel coup d'œil de l'aigle.

Mais les inventeurs du péril social eurent affaire cette fois à des gens déterminés. Il y a une légalité

quand même en France, et les républicains la pratiquent à fond. L'*Union* persista et grandit. Elle ne pourrait point encore, à l'exemple de l'Assistance publique, acheter la moitié de la terre habitable. On ne lui a pas donné, et on ne lui donnera point de sitôt à dévorer un droit des pauvres! Mais elle a recruté déjà de nombreuses adhésions et provoqué de vives sympathies. Elle est légale, très-légale, elle est solide, elle vivra, et si nos souhaits sont exaucés, elle croîtra et multipliera.

Comme tous les mondes de l'intelligence et du labeur humains, le monde de l'art aura sa révolution. On l'entend, on la sent, on la voit venir. La *Société des artistes français*, l'*Union*, et d'autres essais du même genre, l'irrémédiable décadence de l'enseignement officiel, nettement accusée par les derniers concours, l'insuffisance, constatée par mainte correspondance, de l'organisation administrative de notre Exposition d'art à Philadelphie, sont autant de prodromes d'un inévitable et vaste mouvement. La révolution dans l'art n'en est déjà plus à chercher des chefs. Elle a des journaux, des tribunes, des appuis, elle a l'opinion. Elle aura bientôt un peuple, des finances, une armée.

Entre elle et l'Etat, la bataille est désormais engagée. Il aurait bien, cet Etat si conservateur, un moyen de retarder les chocs décisifs et de rajeunir son autorité. Il y a longtemps qu'on lui signale ce moyen, qui n'est pas de notre invention. Tel nous le lui avons soumis en 1875, tel nous le lui représentons en 1876 :

« Que l'Etat, écrivions-nous, continue à s'estimer le « Père éternel et commun des artistes. Soit, et nous ne

« lui chicanerons pas cette gênante paternité. Mais qu'il « cesse d'en abuser dans l'intérêt même de ses trop « chers enfants, c'est-à-dire dans l'intérêt national ! N'a- « t-il point à sa disposition des forces considérables, « une armée officielle, sans cesse grossissante et très- « disciplinée ? N'a-t-il pas à lui, bien à lui, l'Institut, « l'École de Rome, des Beaux-Arts, ses ministères, « ses clients nombreux, ses obligés, que sais-je en- « core ? Avec cette armée-là, avec ses ressources « infinies, les récompenses, les budgets, les subven- « tions, les commandes, la tradition, le prestige, ne « pourrait-il donc se décider à engager une lutte « courtoise et toujours paternelle contre l'art libre ? « Et serait-il absolument déraisonnable de concevoir « deux expositions voisines, l'une des artistes arrivés « à l'officialité, l'autre de l'art libre ? Celle-là le gou- « vernement l'organisera, la mijotera, la pompon- « nera comme il convient à un père légitimement or- « gueilleux. Celle-ci, il déploiera pour la laisser « s'organiser une bonté touchante, une amabilité ex- « ceptionnelle. Gracieusement il lui accordera un « emplacement vaste, un règlement libéral, et lui « rendra pour l'élection de son jury le suffrage uni- « versel, cette conclusion obligée, cette loi finale « de la France artistique, tout autant que de la France « politique. »

Il est très-simple ce moyen et facilement applicable, n'est-ce pas ? Aussi l'Etat conservateur se gardera-t-il bien de l'essayer. Il aime mieux, selon l'habitude, ruser avec le mouvement. Au rôle incertain de dompteur, il préférerait celui plus commode et plus lucratif d'entrepreneur. La révolution a besoin d'un Hôtel-de-Ville, l'Etat le lui offrira. Le concours d'architecture pour le Prix de Rome en 1876, n'a-t-il pas pour sujet : un *Palais des arts*, et M. Georges Berger, l'auteur

d'une brochure récente : *Fondation d'un Palais des arts*, ne conseille-t-il pas aux artistes de s'en rapporter à la munificence éclairée des personnes généreuses et puissantes?

Pour la deuxième fois, nous rappellerons, nous, aux artistes, que le Conseil municipal républicain de Paris leur a offert, dès 1872, un terrain gratuit. Pour la millième fois encore, nous leur redirons que, s'unissant, ils n'ont besoin de personne. Toutes leurs forces, tout leur avenir, tout leur espoir sont en eux-mêmes. S'ils la savent saisir, cette heure du siècle leur sera propice. Tant d'autres batailles pacifiques sont engagées, dont l'issue n'est pas douteuse. Les quatre vents qui soufflent, n'ont-ils pas jeté à nos oreilles le cri des vieux tournois: Laissez aller les bons combattants.

En avant donc, et vive la liberté !

---

# TABLE DES CHAPITRES

### Au Lecteur

I



### Peinture

II



III

VI



VII.



VIII.

## Sculpture.

### IX.



### X

## Céramique

### XIII



## Conclusion

### XIV

1530.76.— Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER.

